

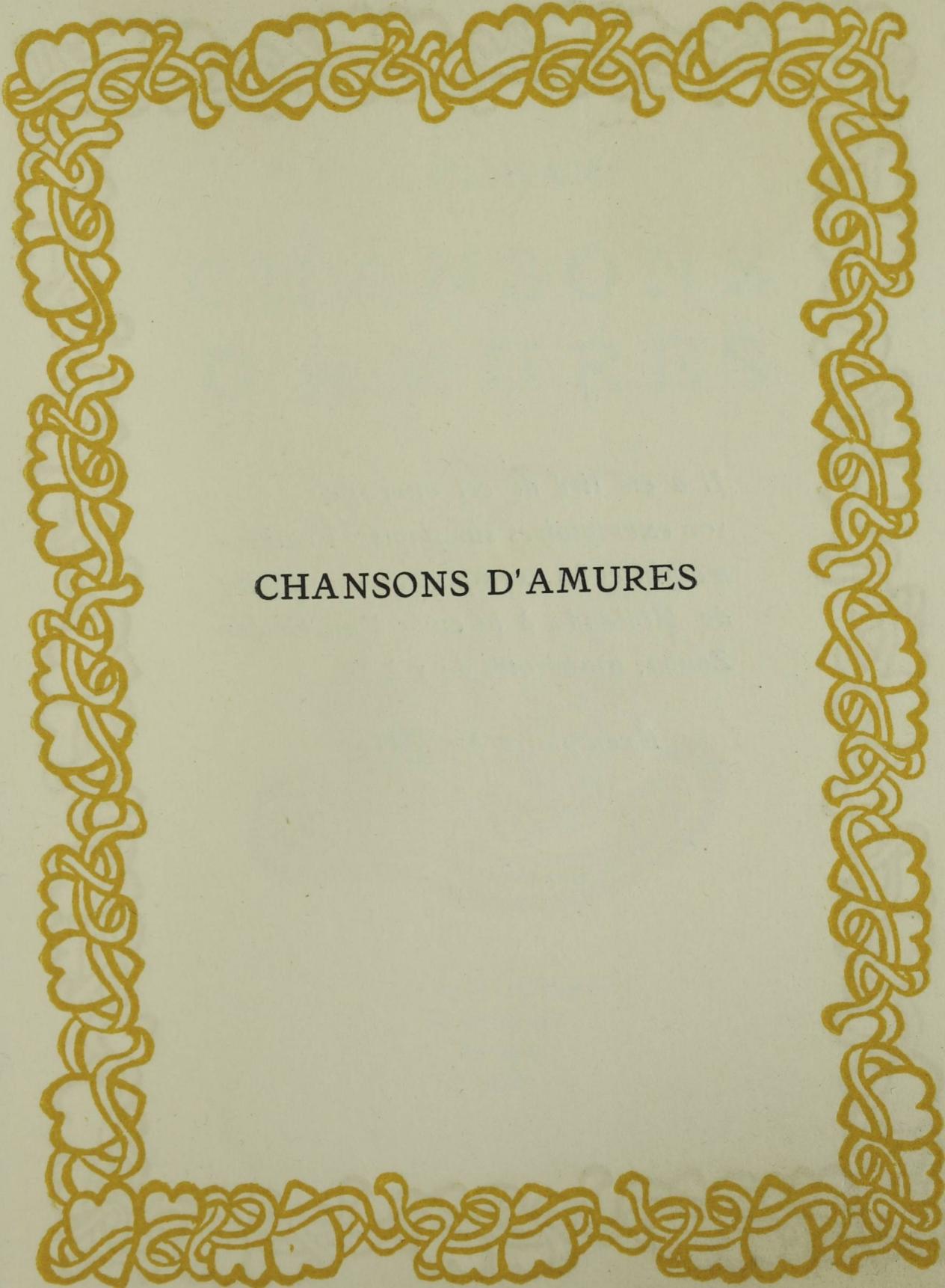
MAX ELSKAMP

CH AN S O N S
D ' A M U R E S

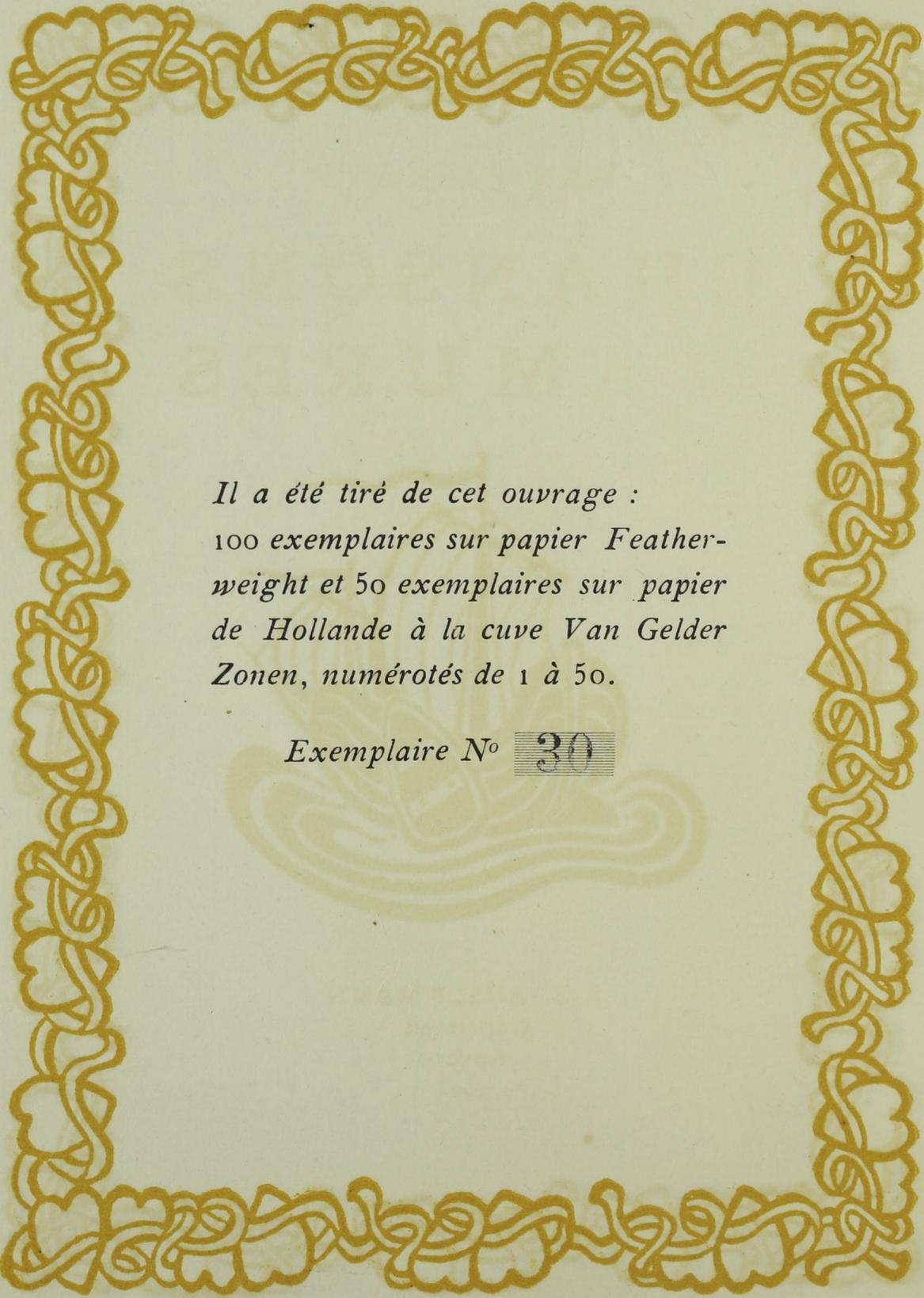


J.-E. BUSCHMANN
Imprimeur
Anvers
1923

MLA 27691



CHANSONS D'AMURES

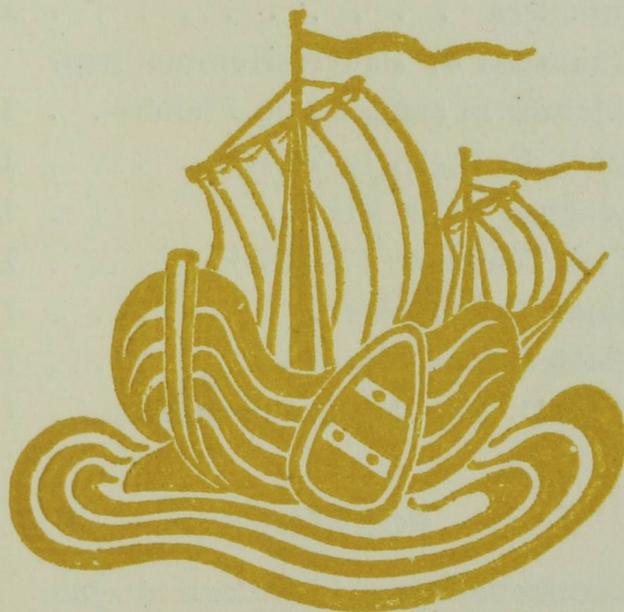


*Il a été tiré de cet ouvrage :
100 exemplaires sur papier Feather-
weight et 50 exemplaires sur papier
de Hollande à la cuve Van Gelder
Zonen, numérotés de 1 à 50.*

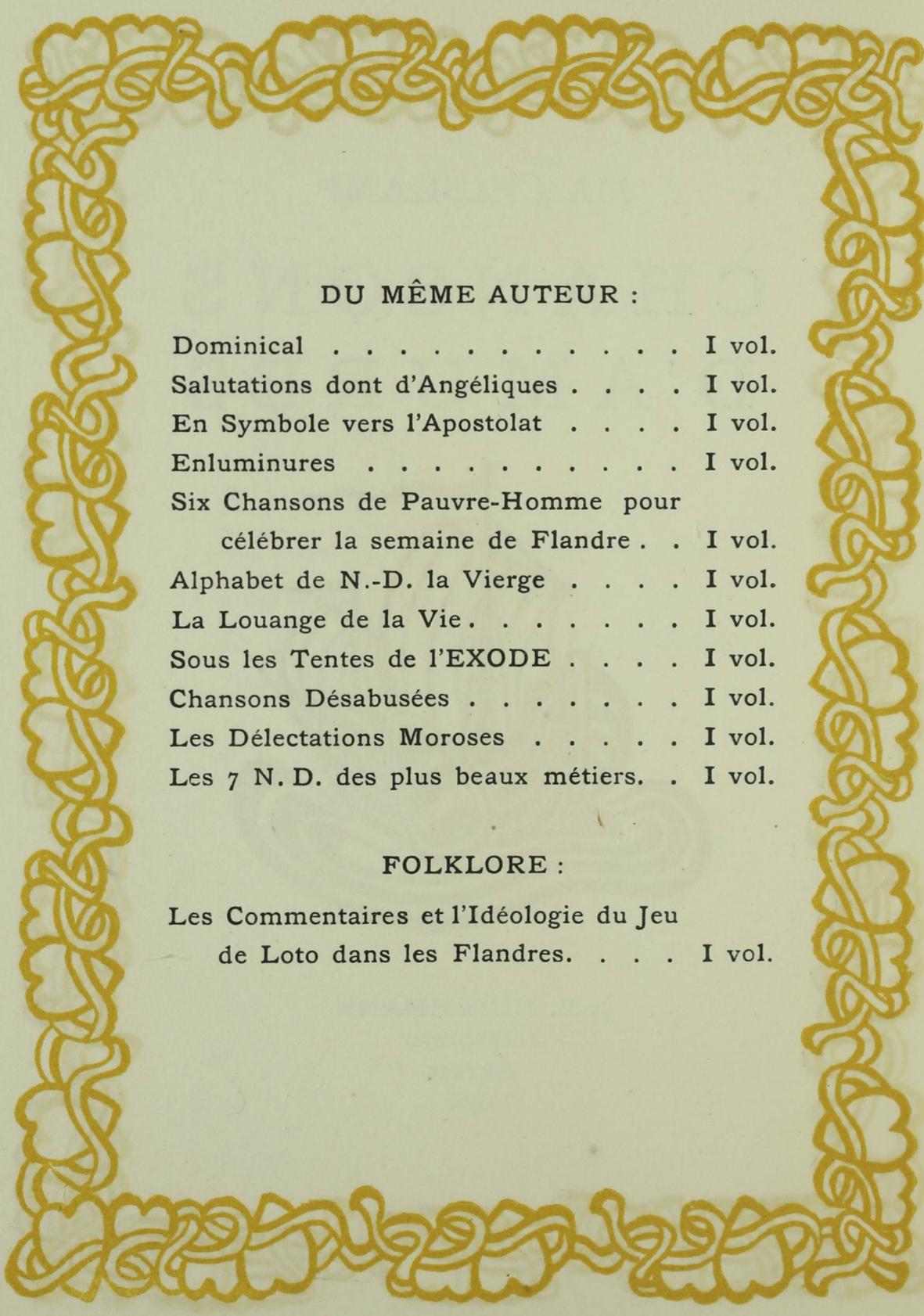
Exemplaire N° 30

MAX ELSKAMP

CHANSONS
D'AMURES



J.-E. BUSCHMANN
Imprimeur
Anvers
1923

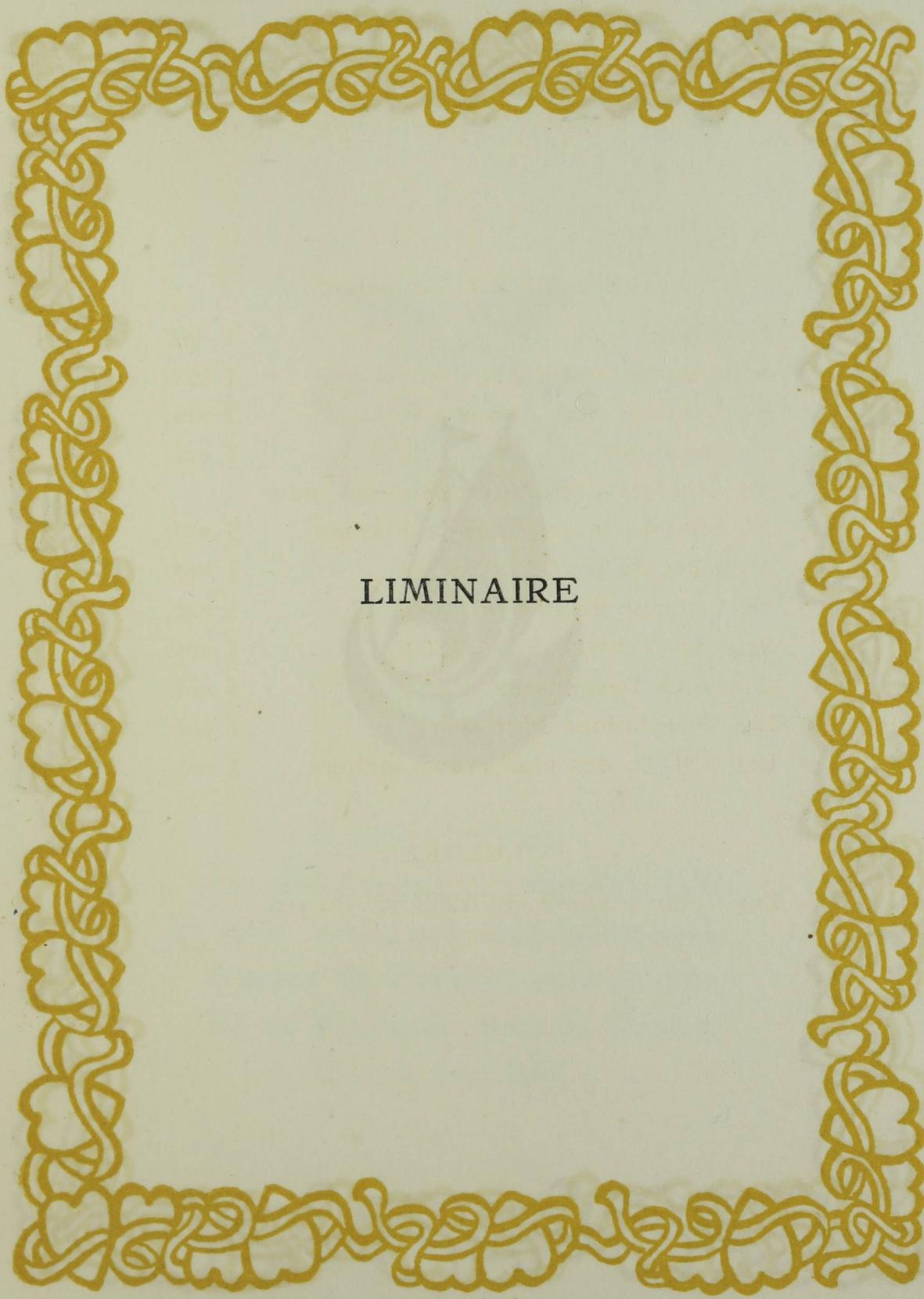


DU MÊME AUTEUR :

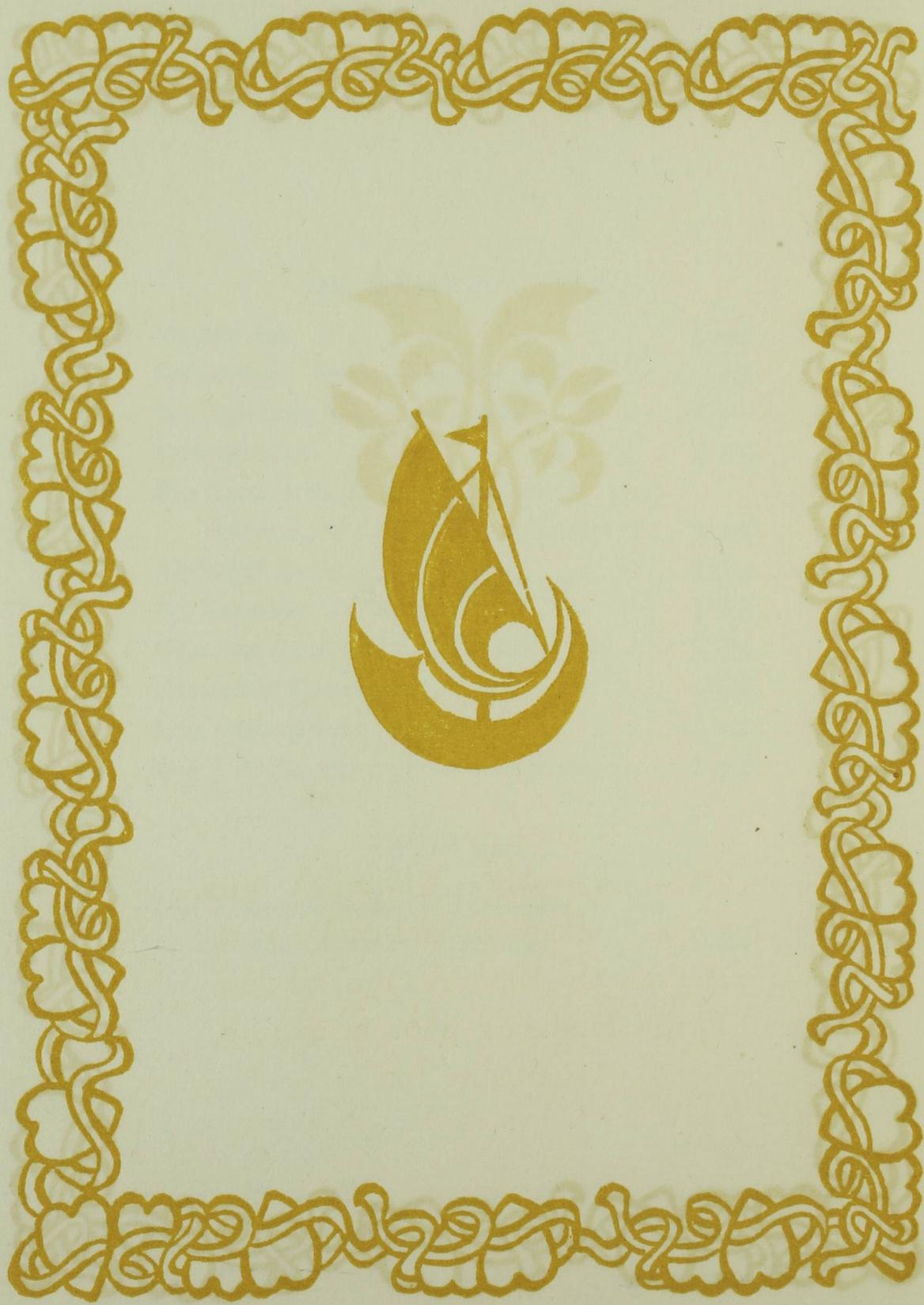
Dominical	I vol.
Salutations dont d'Angéliques	I vol.
En Symbole vers l'Apostolat	I vol.
Enluminures	I vol.
Six Chansons de Pauvre-Homme pour célébrer la semaine de Flandre	I vol.
Alphabet de N.-D. la Vierge	I vol.
La Louange de la Vie	I vol.
Sous les Tentes de l'EXODE	I vol.
Chansons Désabusées	I vol.
Les Délectations Moroses	I vol.
Les 7 N. D. des plus beaux métiers.	I vol.

FOLKLORE :

Les Commentaires et l'Idéologie du Jeu de Loto dans les Flandres.	I vol.
--	--------



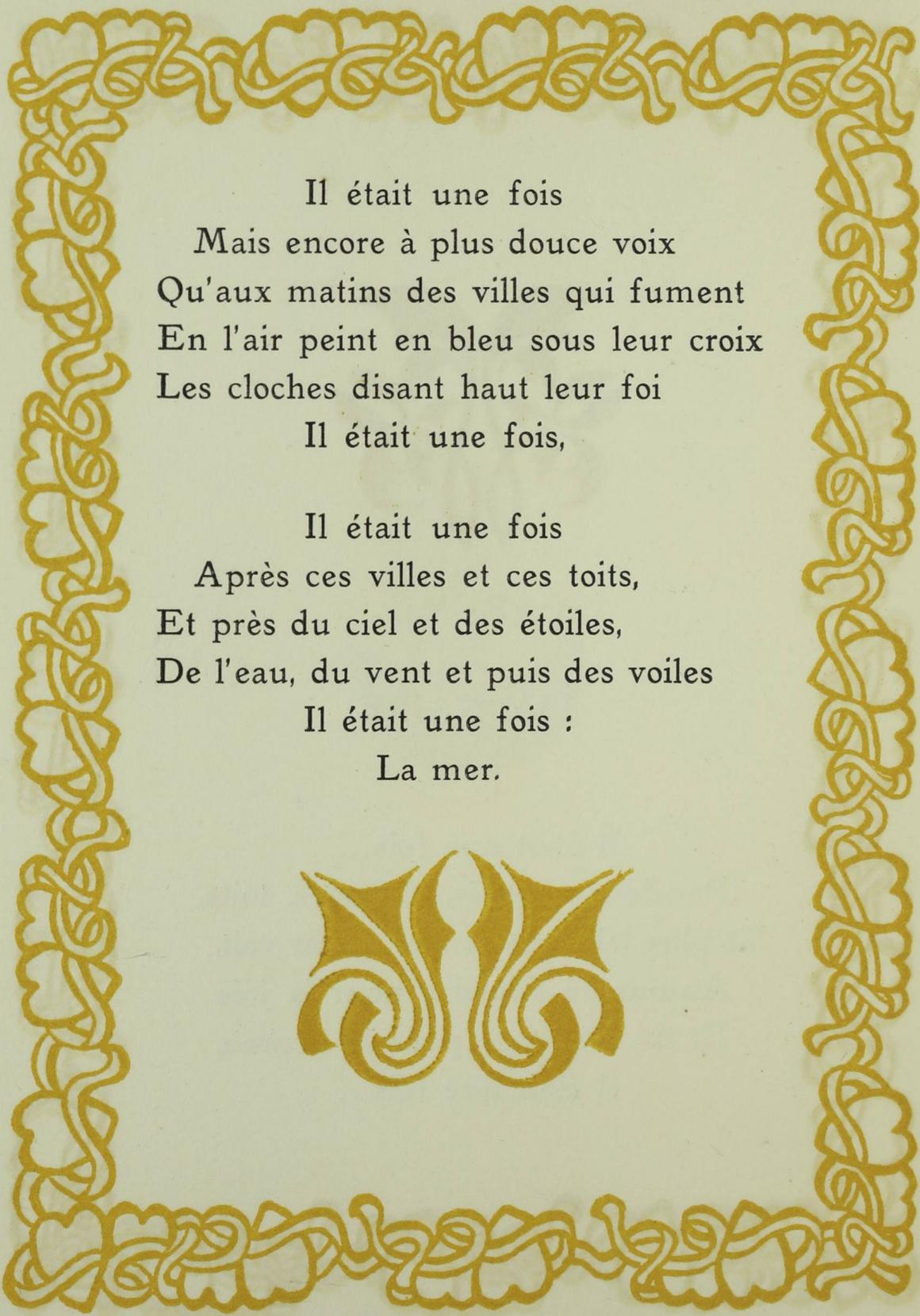
LIMINAIRE





LIMINAIRE

Il était une fois...
Par-dessus arbres, chaumes, toits,
Et plus loin que le ciel qu'on voit,
Autour de Flandre pour la joie
Et de Hollande pour la brume,
Il était une fois...



Il était une fois
Mais encore à plus douce voix
Qu'aux matins des villes qui fument
En l'air peint en bleu sous leur croix
Les cloches disant haut leur foi

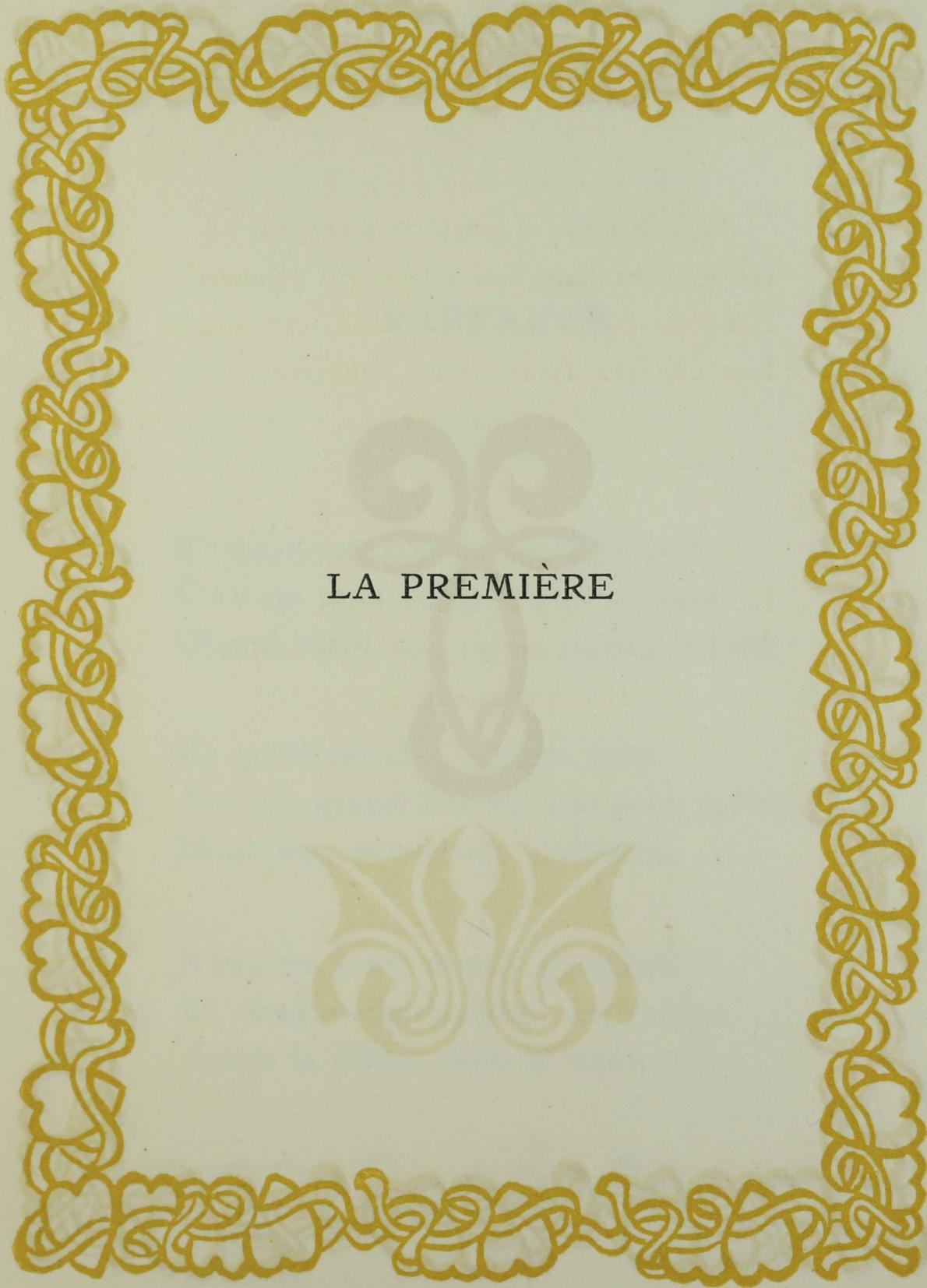
Il était une fois,

Il était une fois
Après ces villes et ces toits,
Et près du ciel et des étoiles,
De l'eau, du vent et puis des voiles

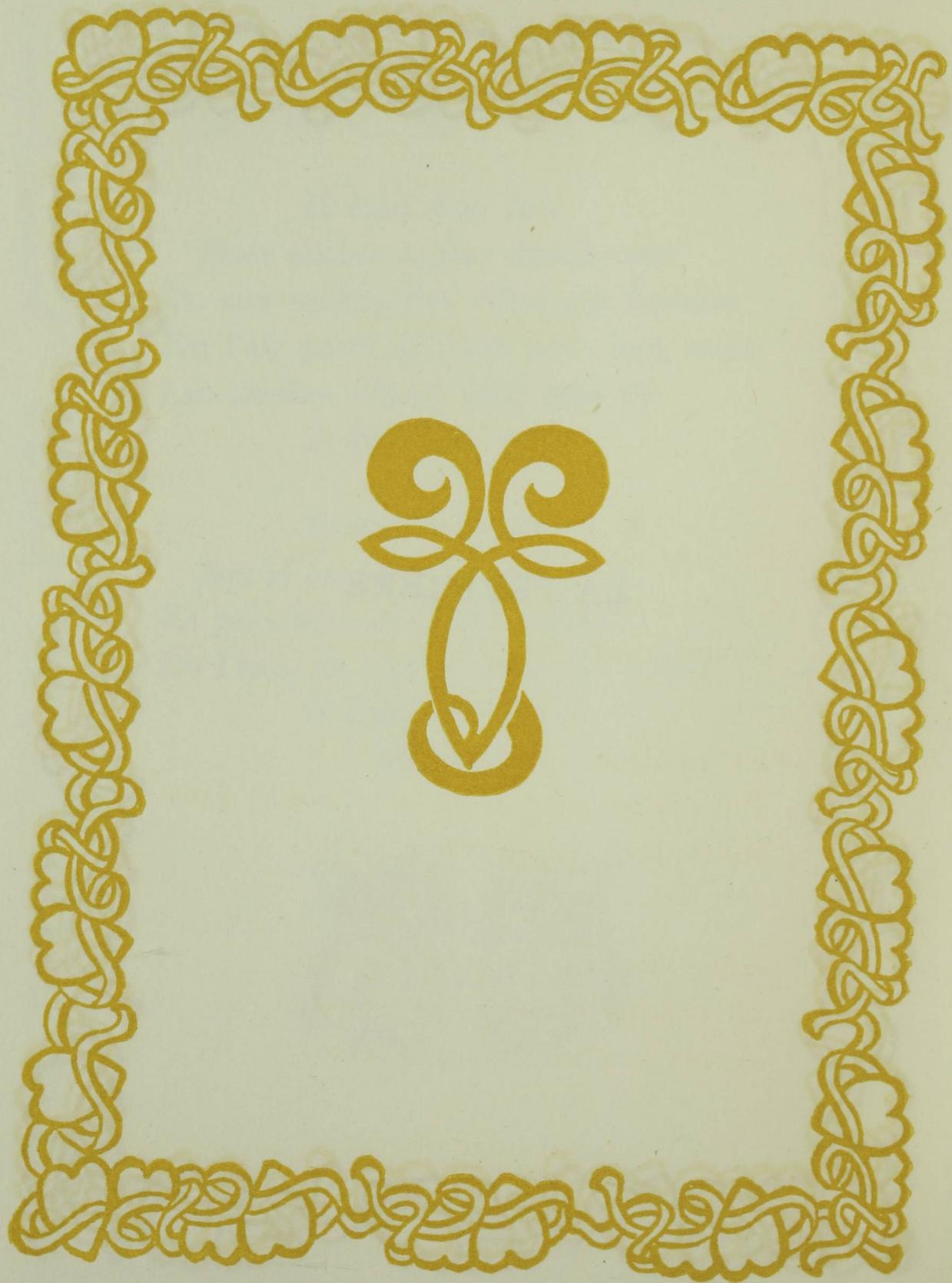
Il était une fois :

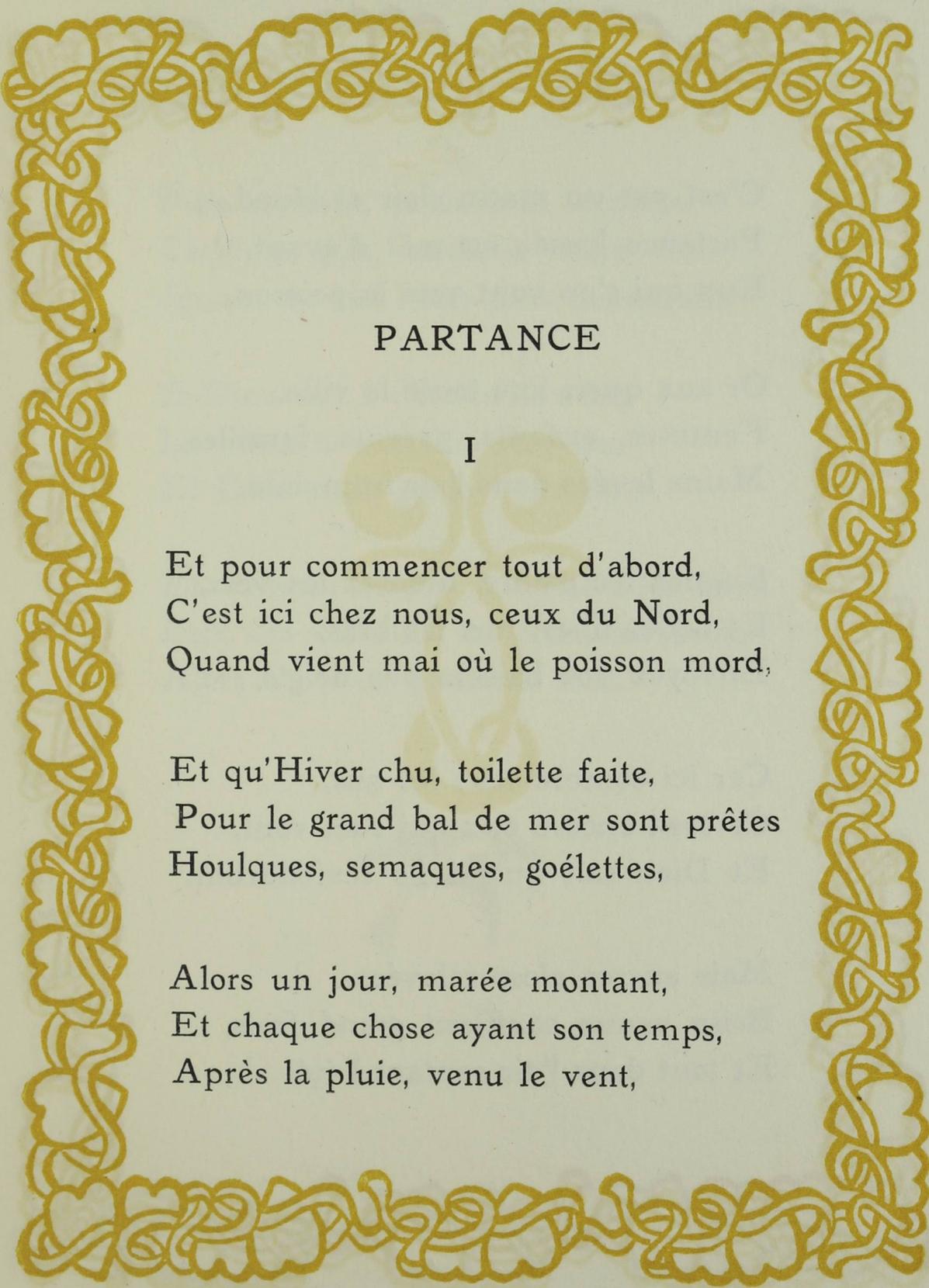
La mer.





LA PREMIÈRE





PARTANCE

I

Et pour commencer tout d'abord,
C'est ici chez nous, ceux du Nord,
Quand vient mai où le poisson mord,

Et qu'Hiver chu, toilette faite,
Pour le grand bal de mer sont prêtes
Houlques, semagues, goélettes,

Alors un jour, marée montant,
Et chaque chose ayant son temps,
Après la pluie, venu le vent,



C'est par un matin clair et blond,
Partance hissée au mât d'avant,
Eux qui s'en vont vers le poisson.

Or aux quais lors toute la ville,
Femmes, enfants, parents, familles,
Mains levées dans l'air immobile,

Saignez les cœurs, montez les voix,
Et belles filles, nus les bras,
Envoyez vos baisers des doigts,

Car ici comme tous les ans,
Ce sont encore eux qui s'en vont,
Et Dieu sait quand ils reviendront.

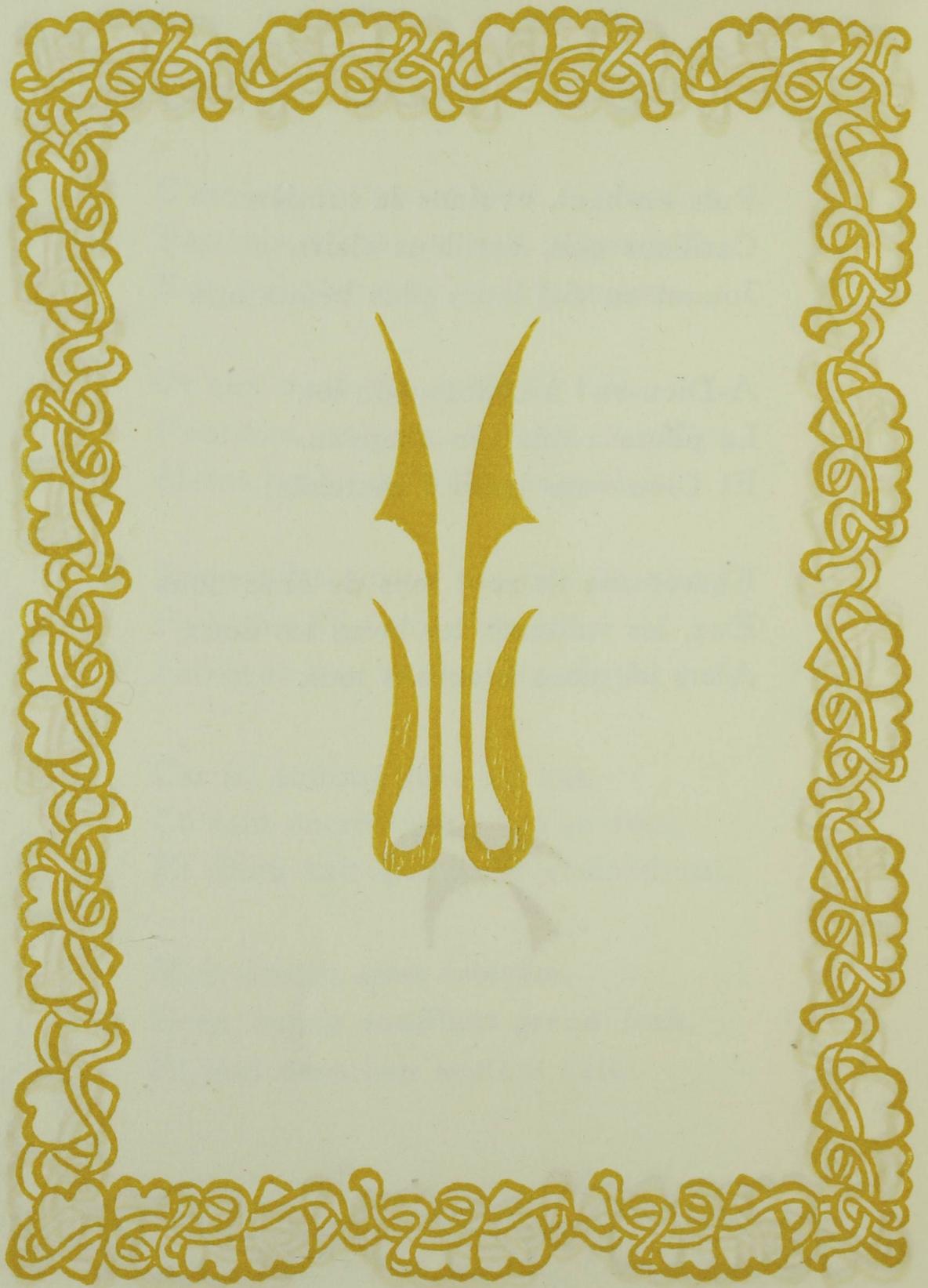
Mais ancres alors relevées,
Brise venue soufflant grand frais,
Et tout dans l'air sentant l'été,

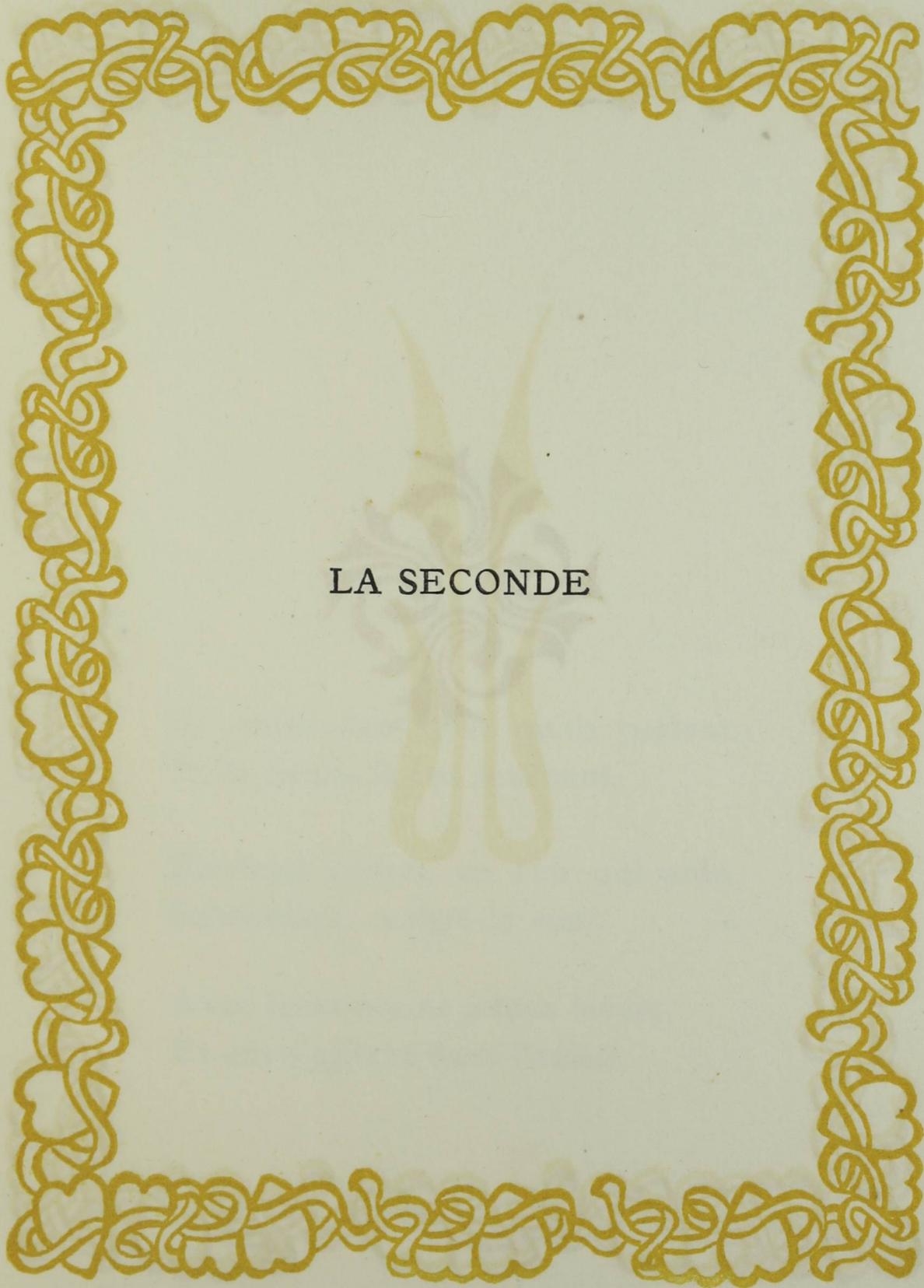
Puis en-haut, et dans la lumière,
Carillons gais, carillons clairs,
Jouant au ciel leurs plus beaux airs

A-Dieu-va ! à chacun son lot,
Le pilote a mis son chapeau,
Et Dieu vous garde ! matelots ;

Et, comme ils sont tous de chez nous
Eux, les vaillants, les bons, les doux,
Alors ici, nous pleurons tous.

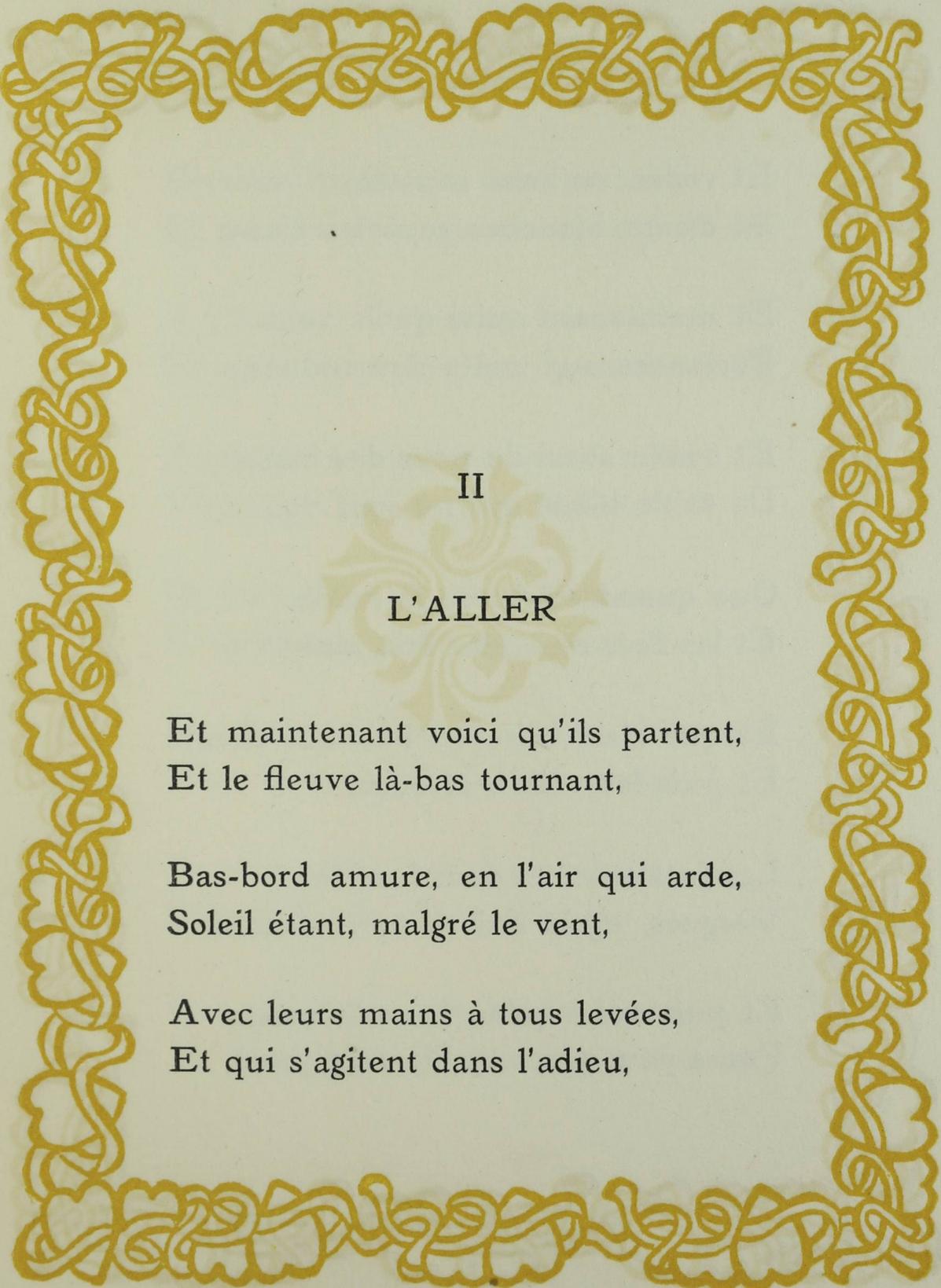






LA SECONDE





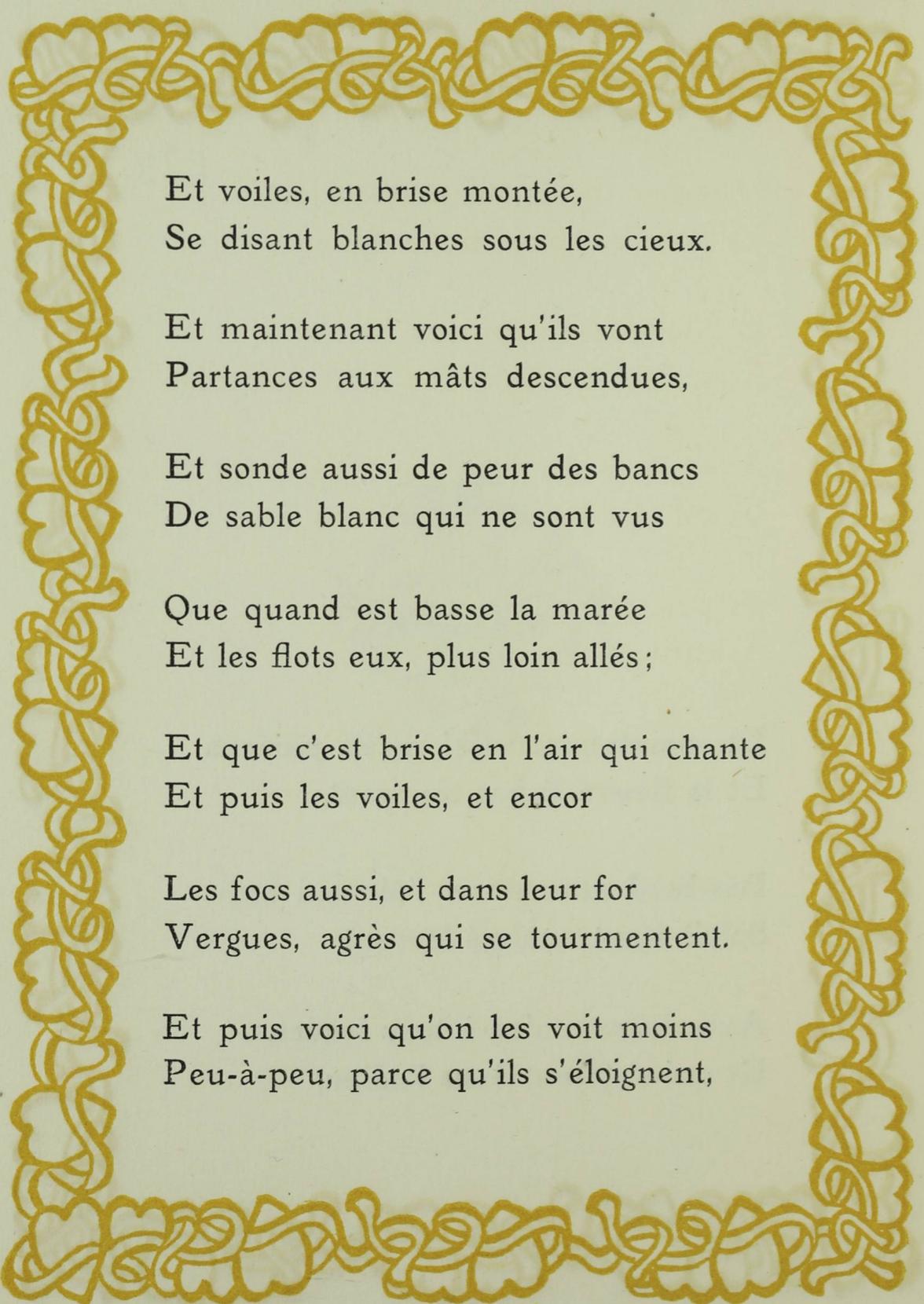
II

L'ALLER

Et maintenant voici qu'ils partent,
Et le fleuve là-bas tournant,

Bas-bord amure, en l'air qui arde,
Soleil étant, malgré le vent,

Avec leurs mains à tous levées,
Et qui s'agitent dans l'adieu,



Et voiles, en brise montée,
Se disant blanches sous les cieux.

Et maintenant voici qu'ils vont
Partances aux mâts descendues,

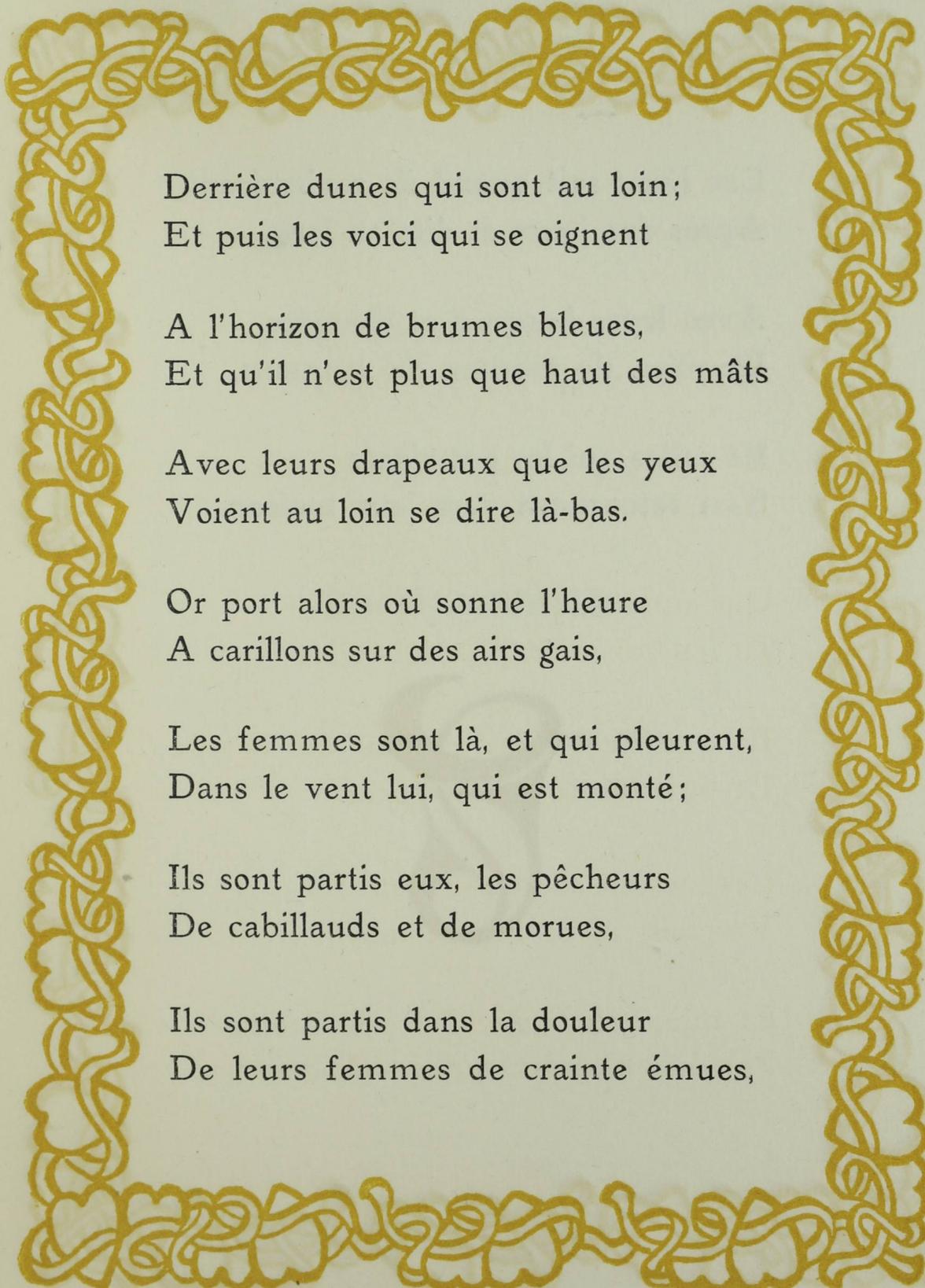
Et sonde aussi de peur des bancs
De sable blanc qui ne sont vus

Que quand est basse la marée
Et les flots eux, plus loin allés;

Et que c'est brise en l'air qui chante
Et puis les voiles, et encor

Les focs aussi, et dans leur for
Vergues, agrès qui se tourmentent.

Et puis voici qu'on les voit moins
Peu-à-peu, parce qu'ils s'éloignent,



Derrière dunes qui sont au loin;
Et puis les voici qui se oignent

A l'horizon de brumes bleues,
Et qu'il n'est plus que haut des mâts

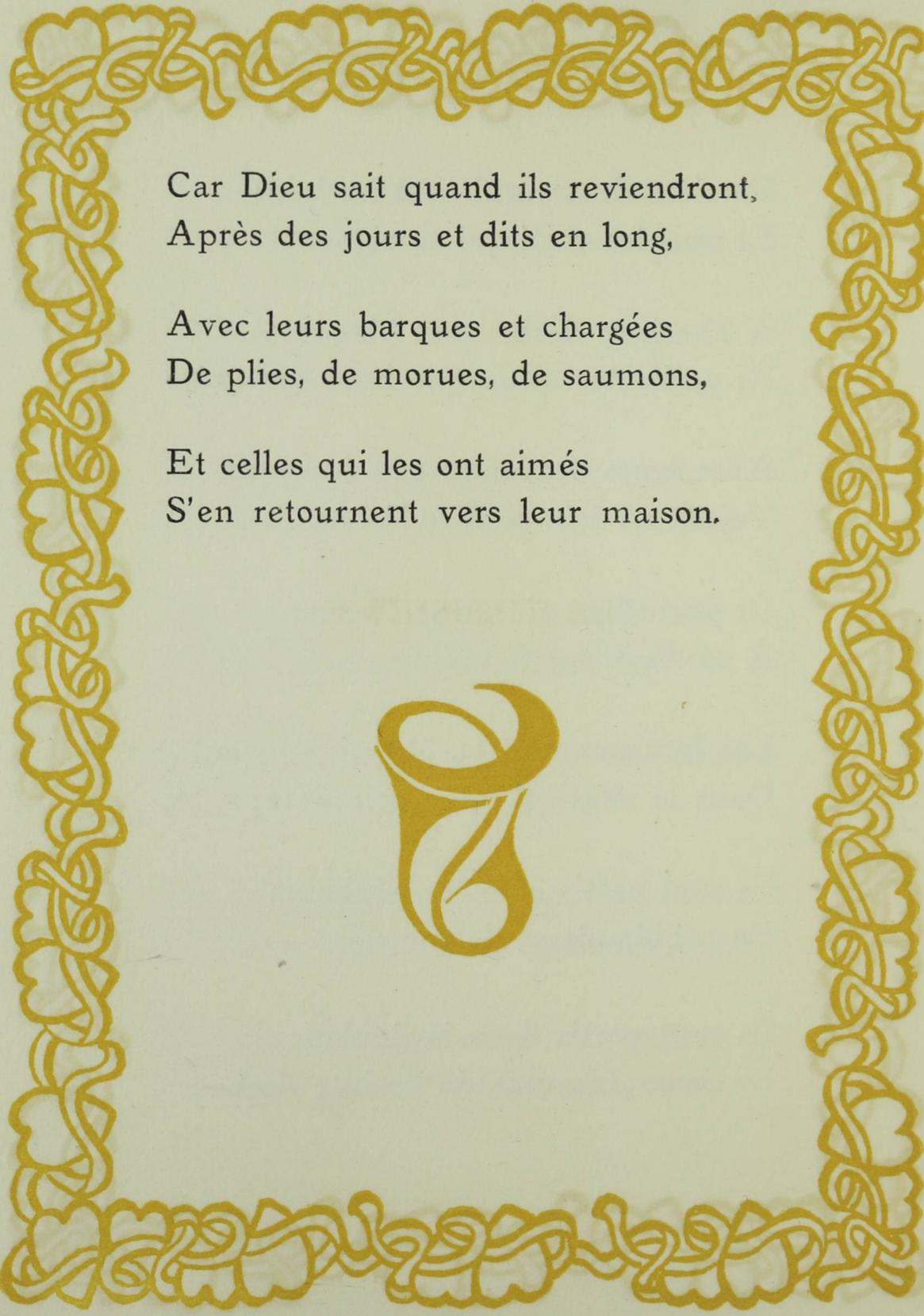
Avec leurs drapeaux que les yeux
Voient au loin se dire là-bas.

Or port alors où sonne l'heure
A carillons sur des airs gais,

Les femmes sont là, et qui pleurent,
Dans le vent lui, qui est monté;

Ils sont partis eux, les pêcheurs
De cabillauds et de morues,

Ils sont partis dans la douleur
De leurs femmes de crainte émues,

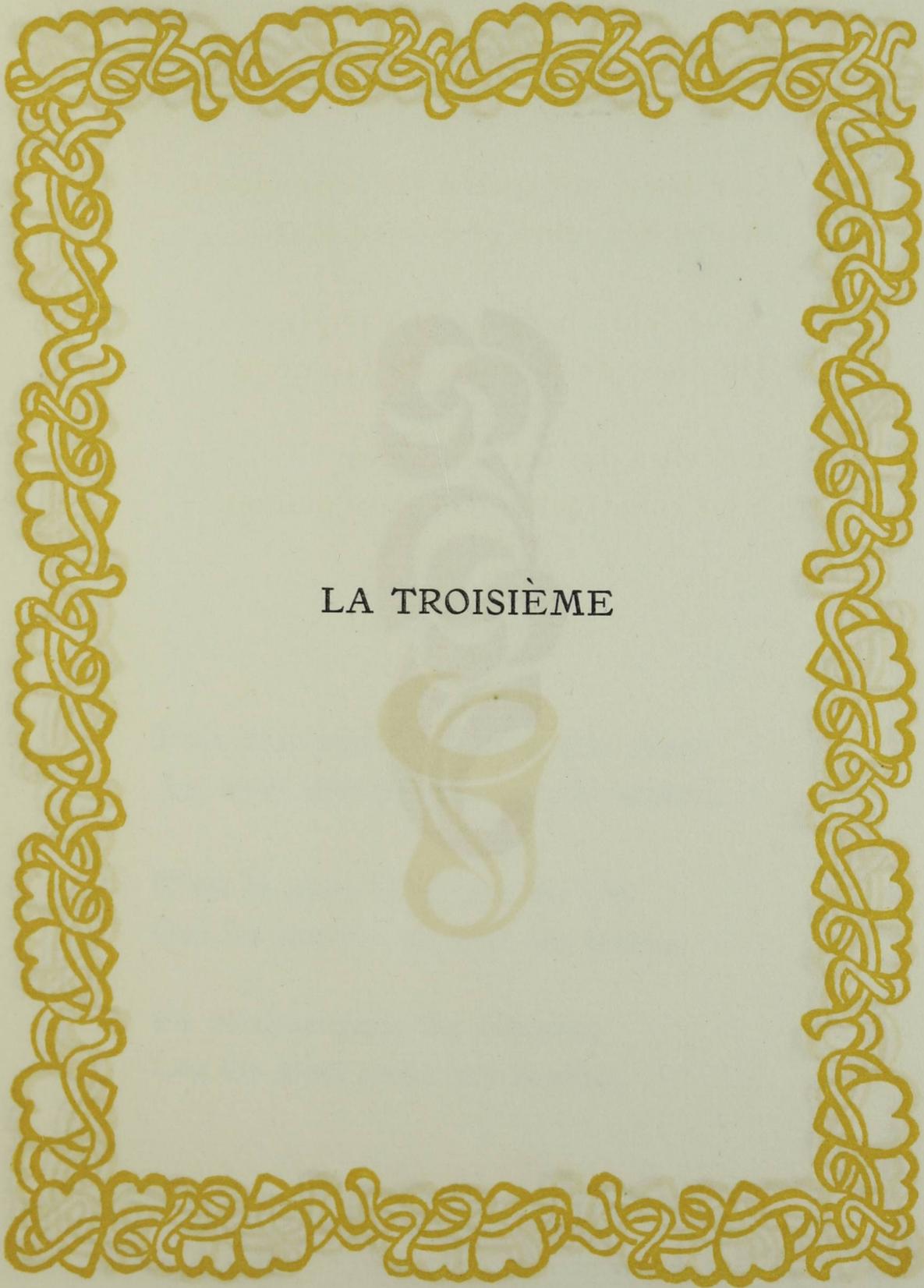


Car Dieu sait quand ils reviendront,
Après des jours et dits en long,

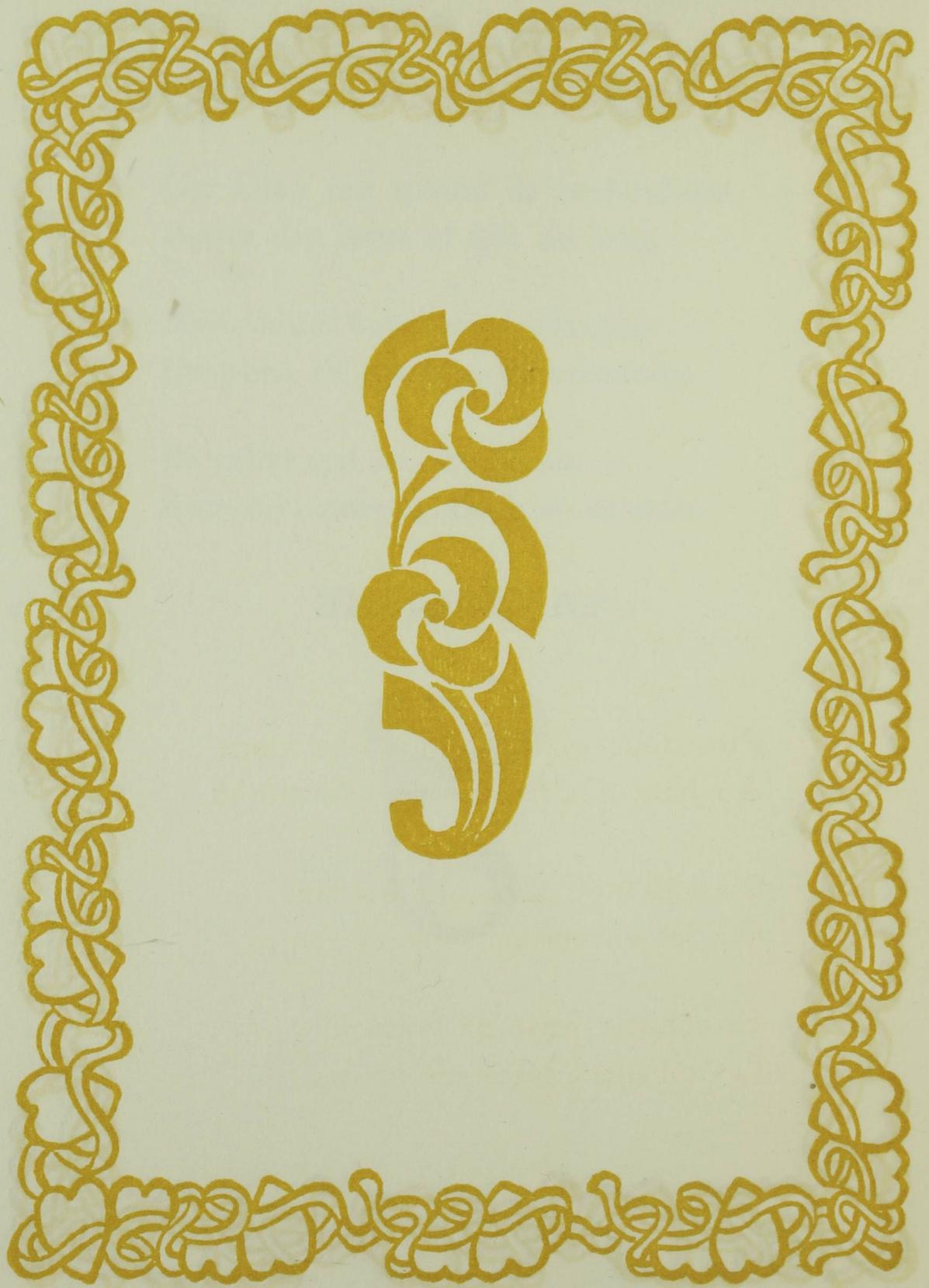
Avec leurs barques et chargées
De plies, de morues, de saumons,

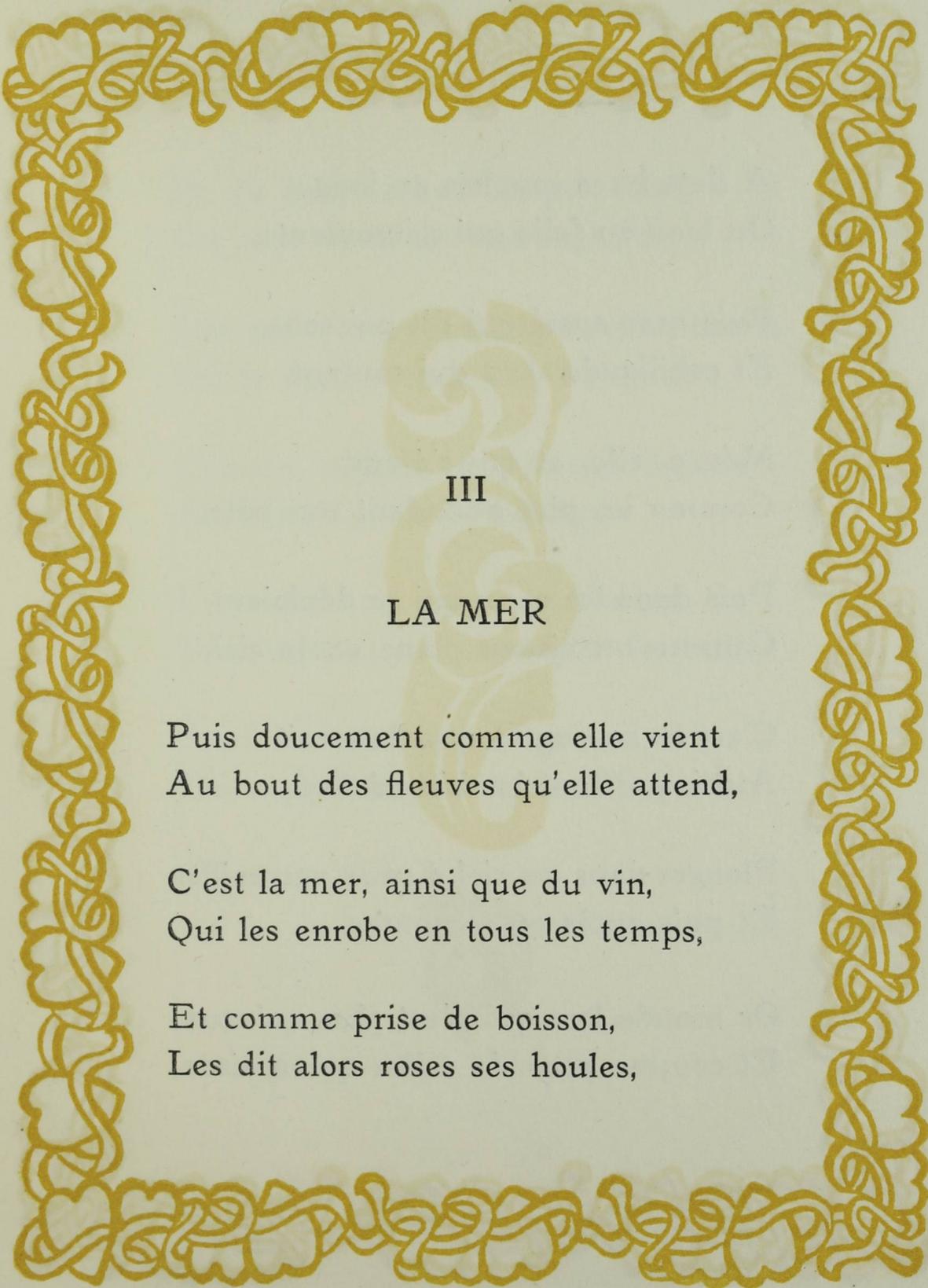
Et celles qui les ont aimés
S'en retournent vers leur maison.





LA TROISIÈME





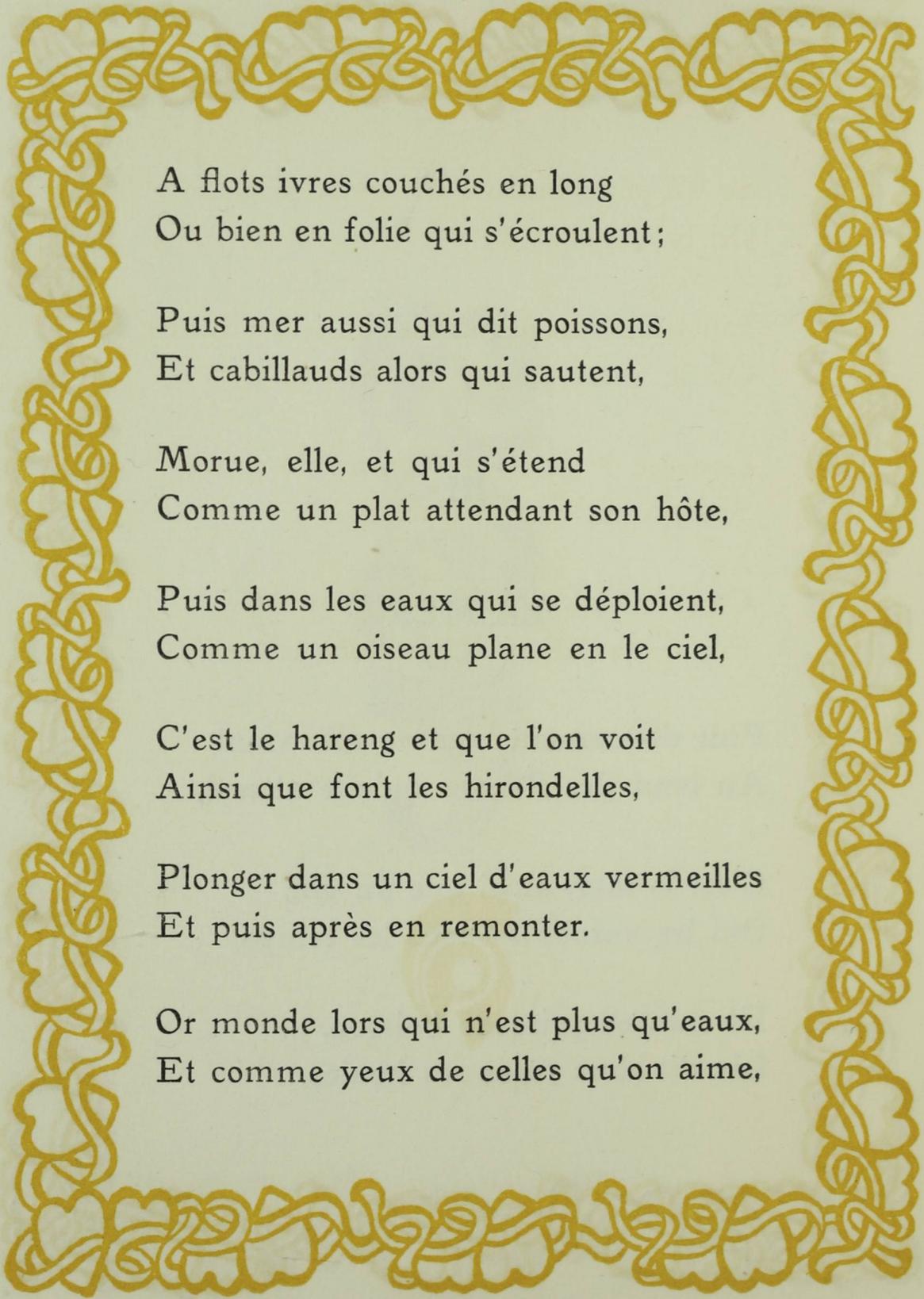
III

LA MER

Puis doucement comme elle vient
Au bout des fleuves qu'elle attend,

C'est la mer, ainsi que du vin,
Qui les enrobe en tous les temps,

Et comme prise de boisson,
Les dit alors roses ses houles,



A flots ivres couchés en long
Ou bien en folie qui s'écroulent ;

Puis mer aussi qui dit poissons,
Et cabillauds alors qui sautent,

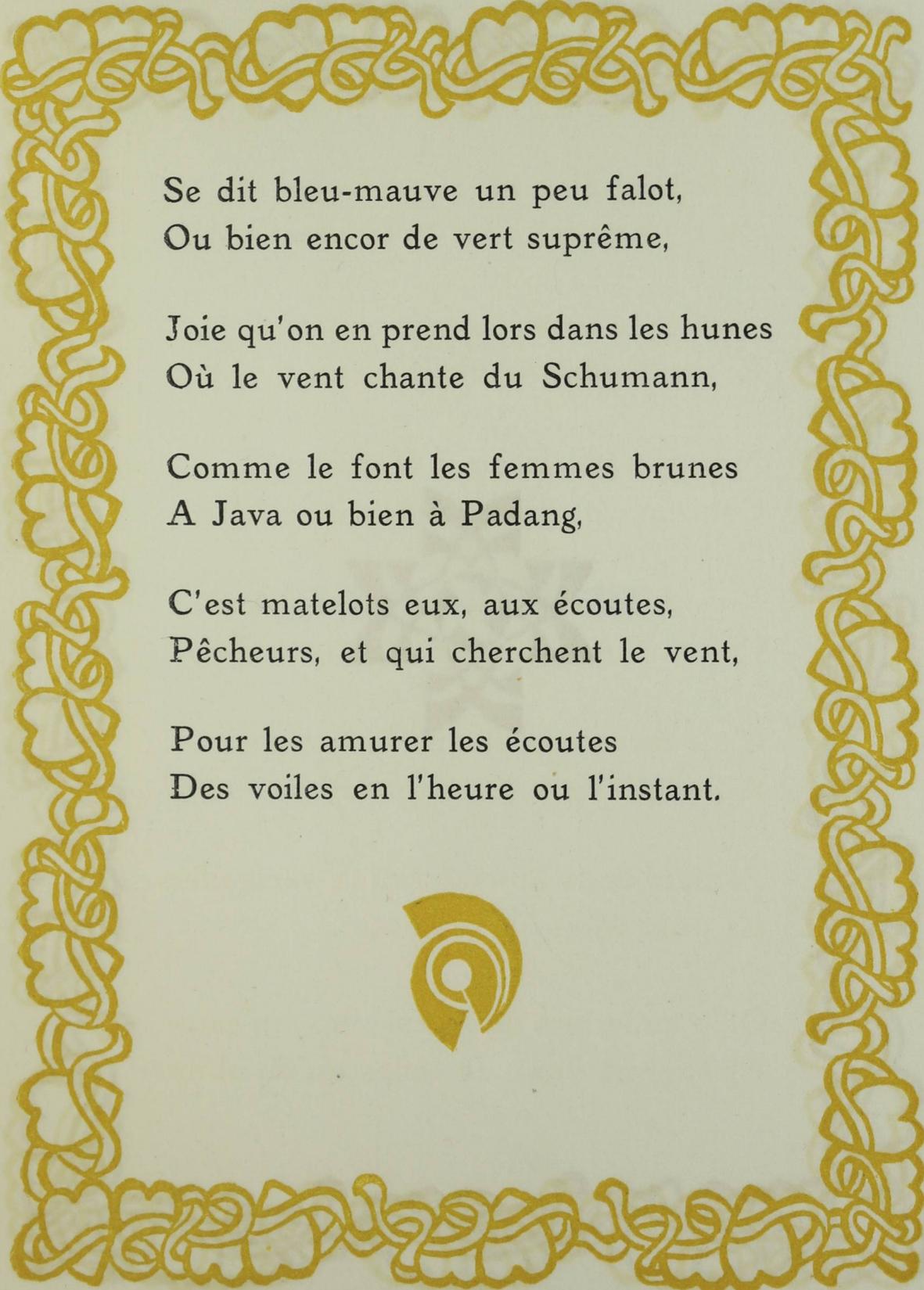
Morue, elle, et qui s'étend
Comme un plat attendant son hôte,

Puis dans les eaux qui se déploient,
Comme un oiseau plane en le ciel,

C'est le hareng et que l'on voit
Ainsi que font les hirondelles,

Plonger dans un ciel d'eaux vermeilles
Et puis après en remonter.

Or monde lors qui n'est plus qu'eaux,
Et comme yeux de celles qu'on aime,



Se dit bleu-mauve un peu falot,
Ou bien encor de vert suprême,

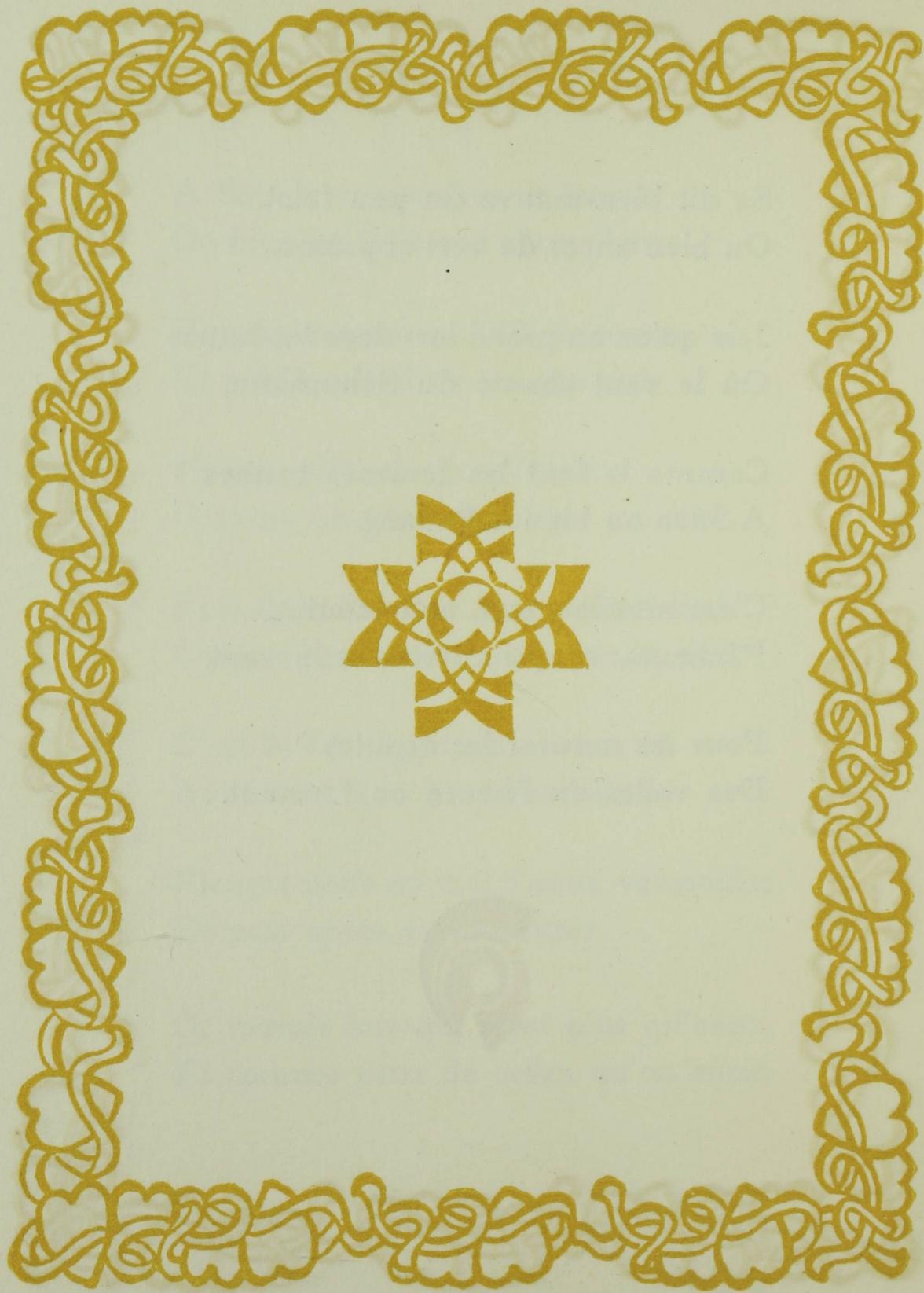
Joie qu'on en prend lors dans les hunes
Où le vent chante du Schumann,

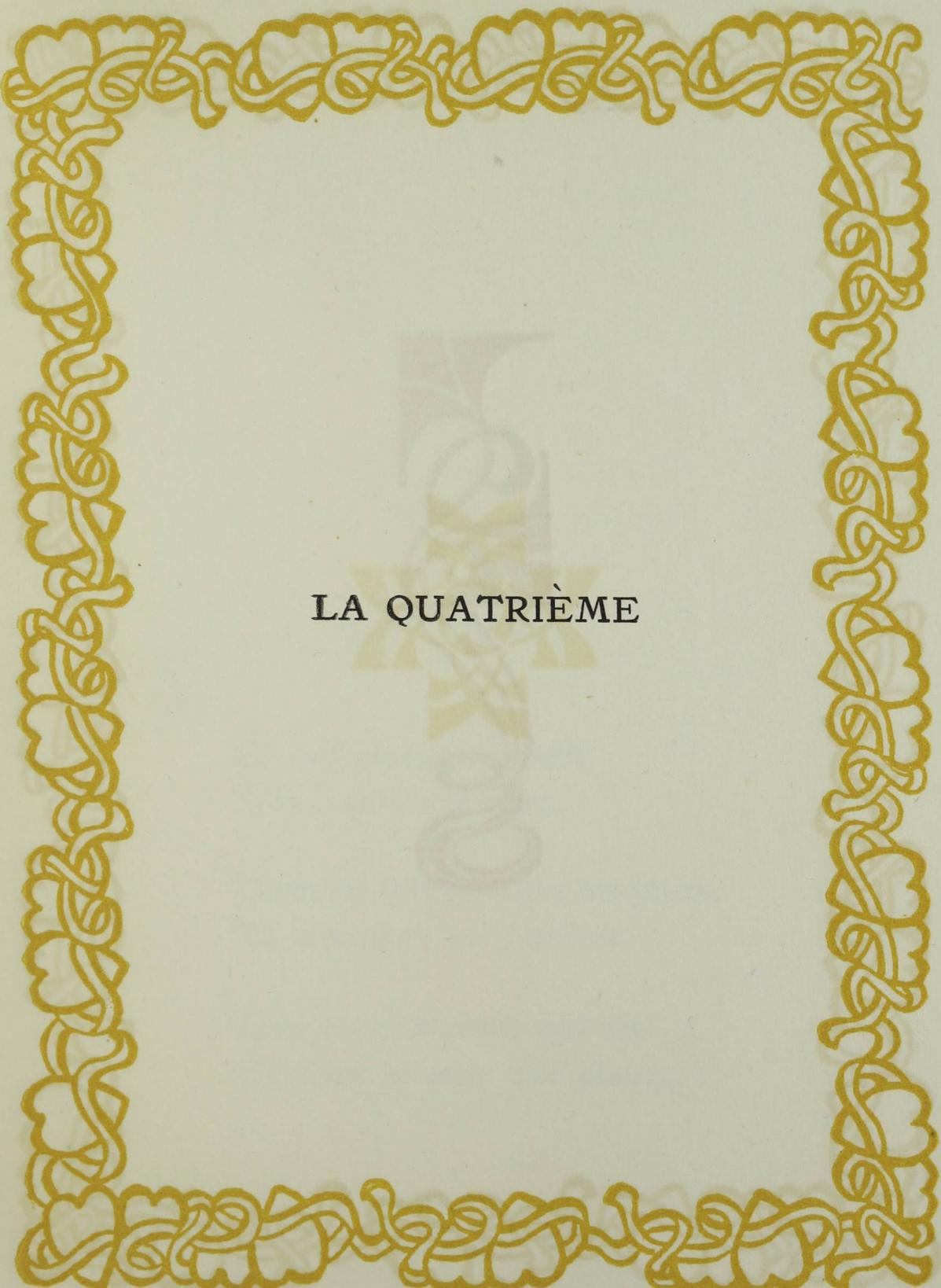
Comme le font les femmes brunes
A Java ou bien à Padang,

C'est matelots eux, aux écoutes,
Pêcheurs, et qui cherchent le vent,

Pour les amurer les écoutes
Des voiles en l'heure ou l'instant.

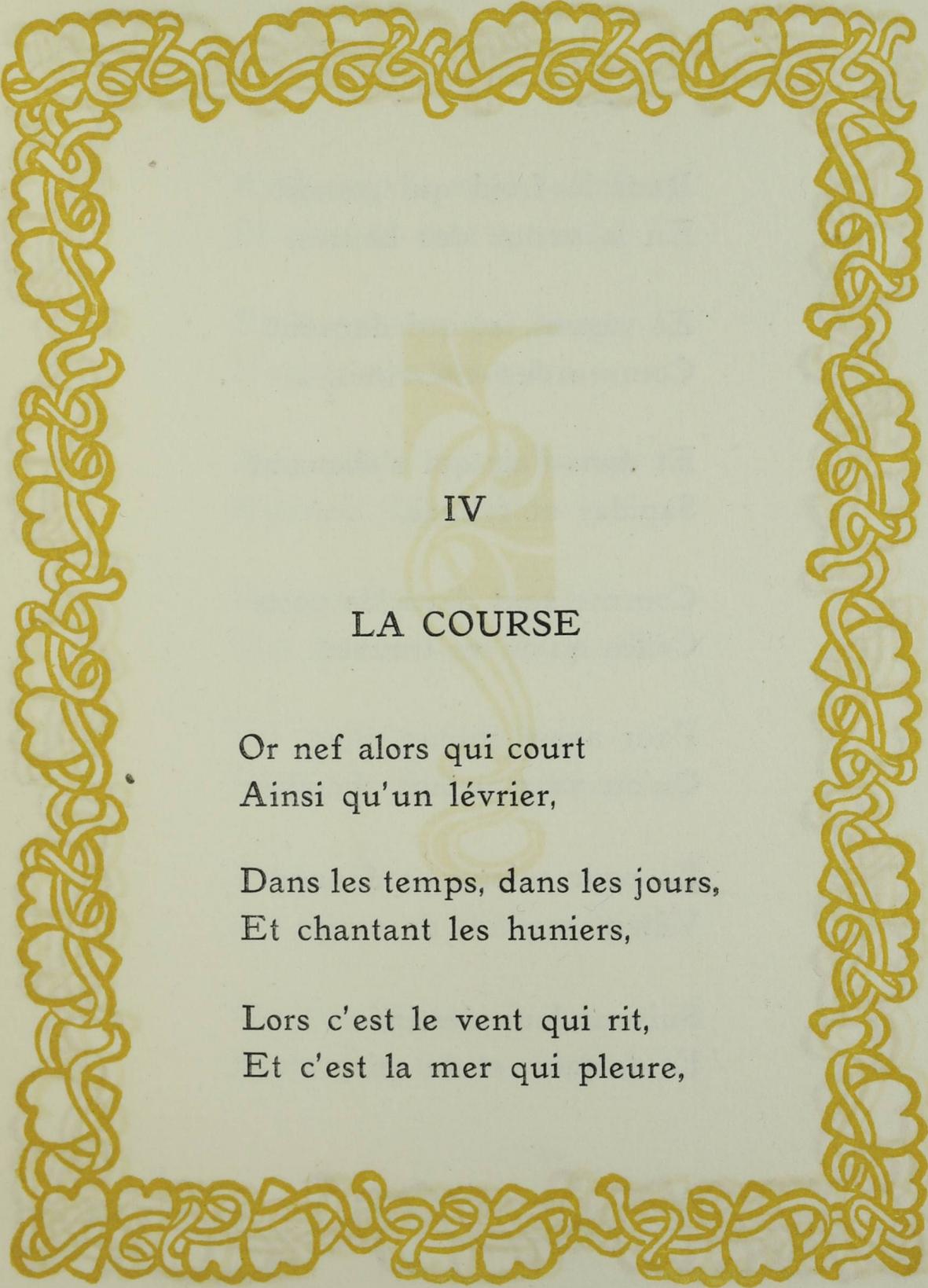






LA QUATRIÈME





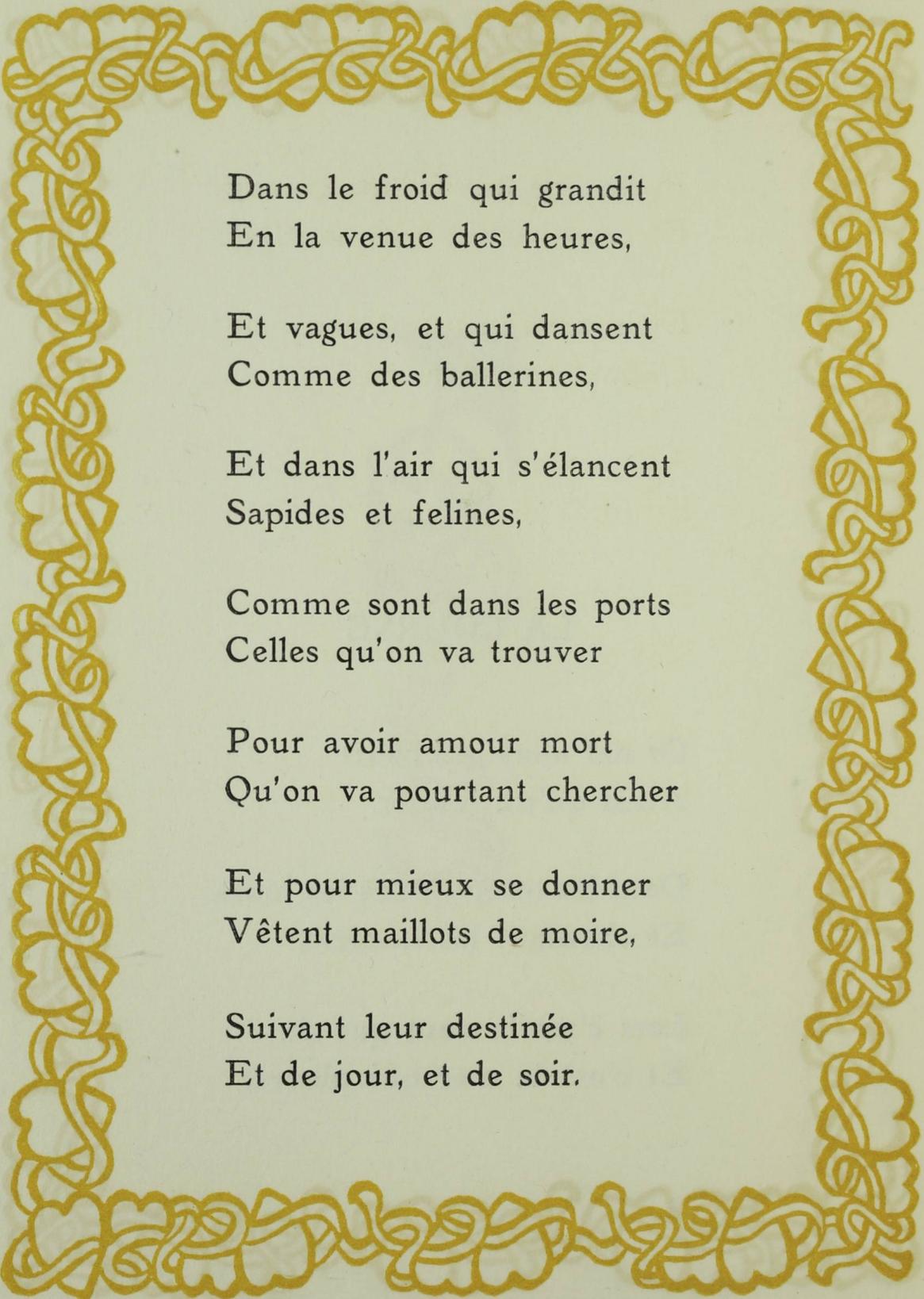
IV

LA COURSE

Or nef alors qui court
Ainsi qu'un lévrier,

Dans les temps, dans les jours,
Et chantant les huniers,

Lors c'est le vent qui rit,
Et c'est la mer qui pleure,



Dans le froid qui grandit
En la venue des heures,

Et vagues, et qui dansent
Comme des ballerines,

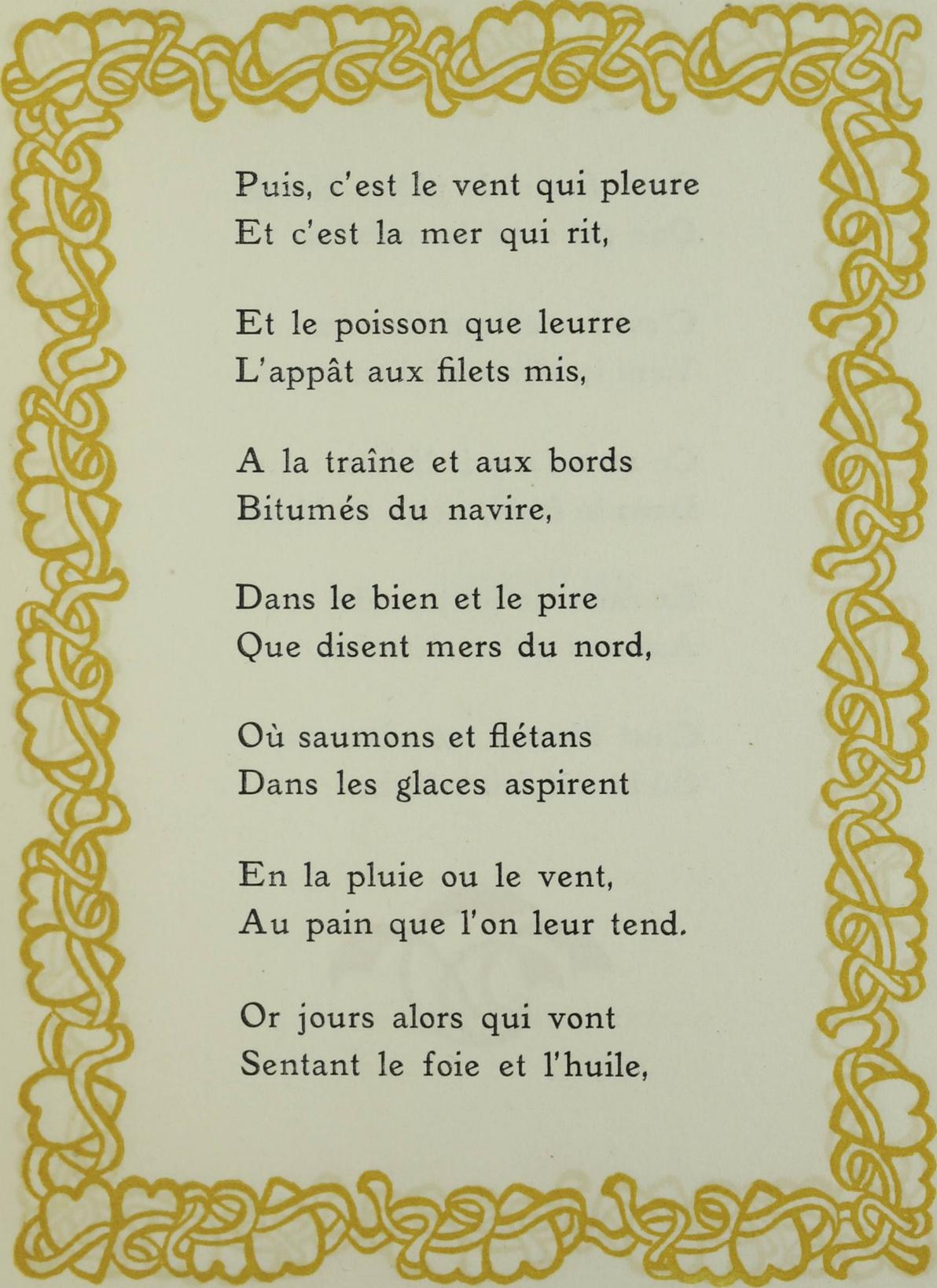
Et dans l'air qui s'élancent
Sapides et felines,

Comme sont dans les ports
Celles qu'on va trouver

Pour avoir amour mort
Qu'on va pourtant chercher

Et pour mieux se donner
Vêtent maillots de moire,

Suivant leur destinée
Et de jour, et de soir.



Puis, c'est le vent qui pleure
Et c'est la mer qui rit,

Et le poisson que leurre
L'appât aux filets mis,

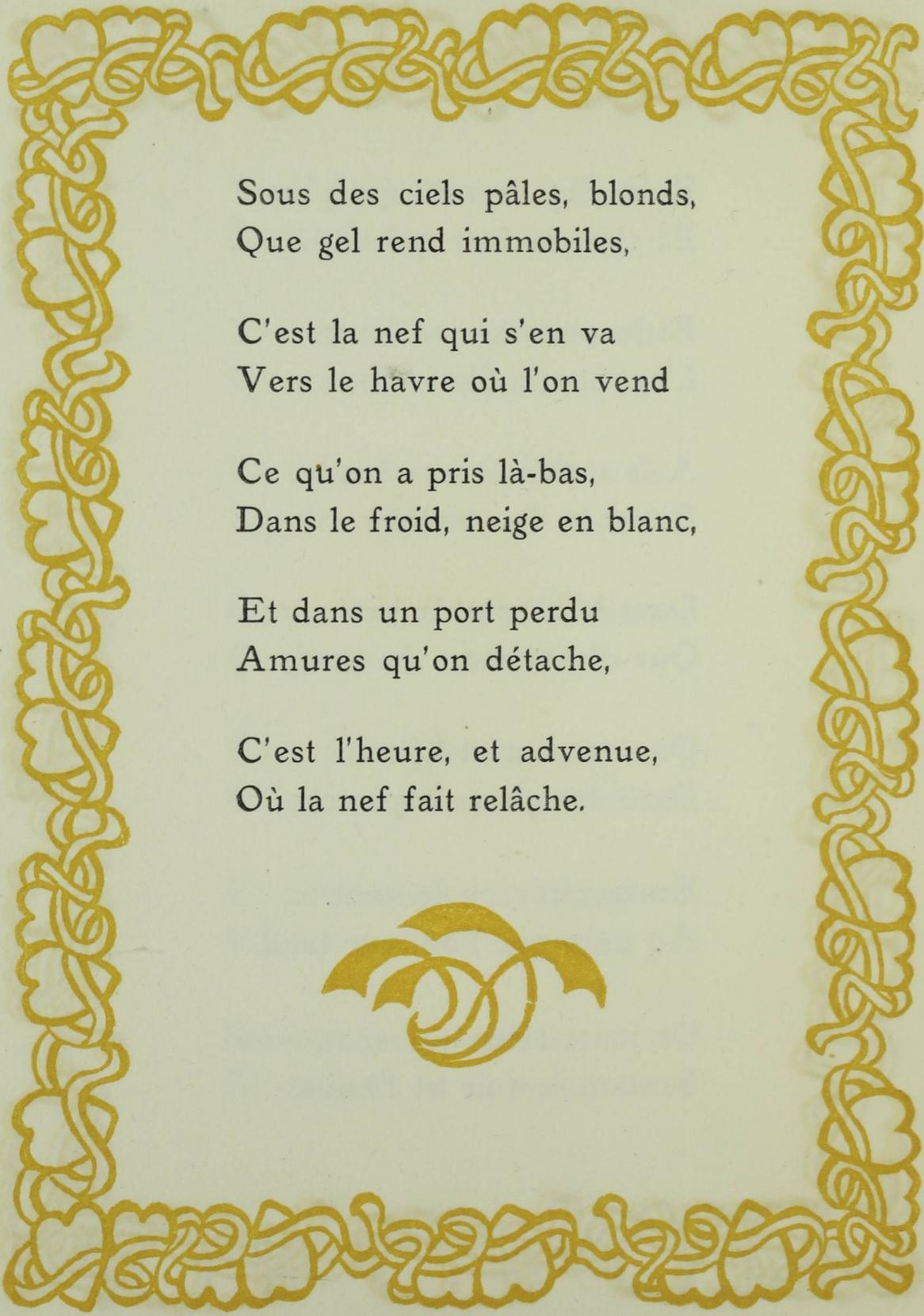
A la traîne et aux bords
Bitumés du navire,

Dans le bien et le pire
Que disent mers du nord,

Où saumons et flétans
Dans les glaces aspirent

En la pluie ou le vent,
Au pain que l'on leur tend.

Or jours alors qui vont
Sentant le foie et l'huile,



Sous des ciels pâles, blonds,
Que gel rend immobiles,

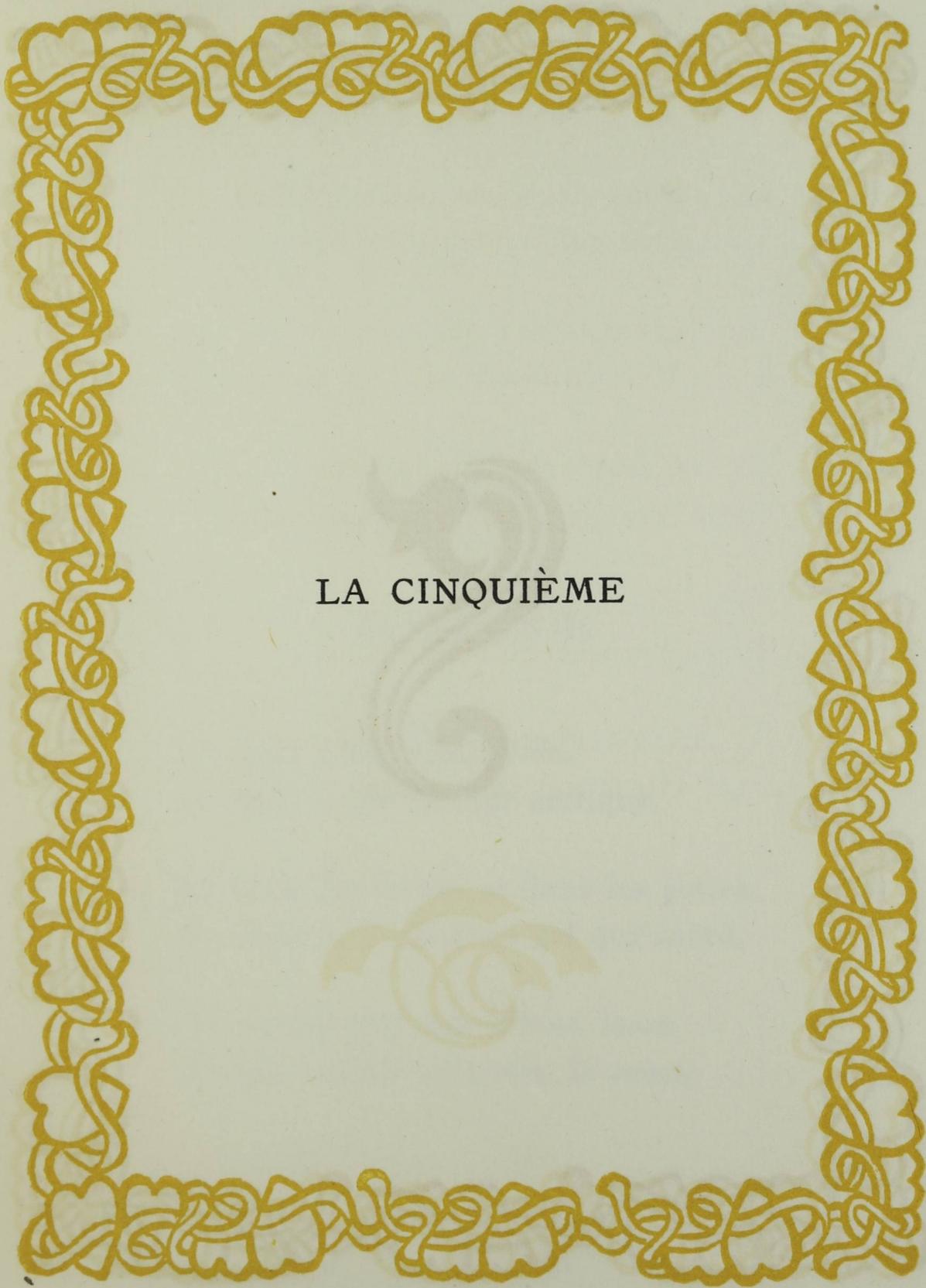
C'est la nef qui s'en va
Vers le havre où l'on vend

Ce qu'on a pris là-bas,
Dans le froid, neige en blanc,

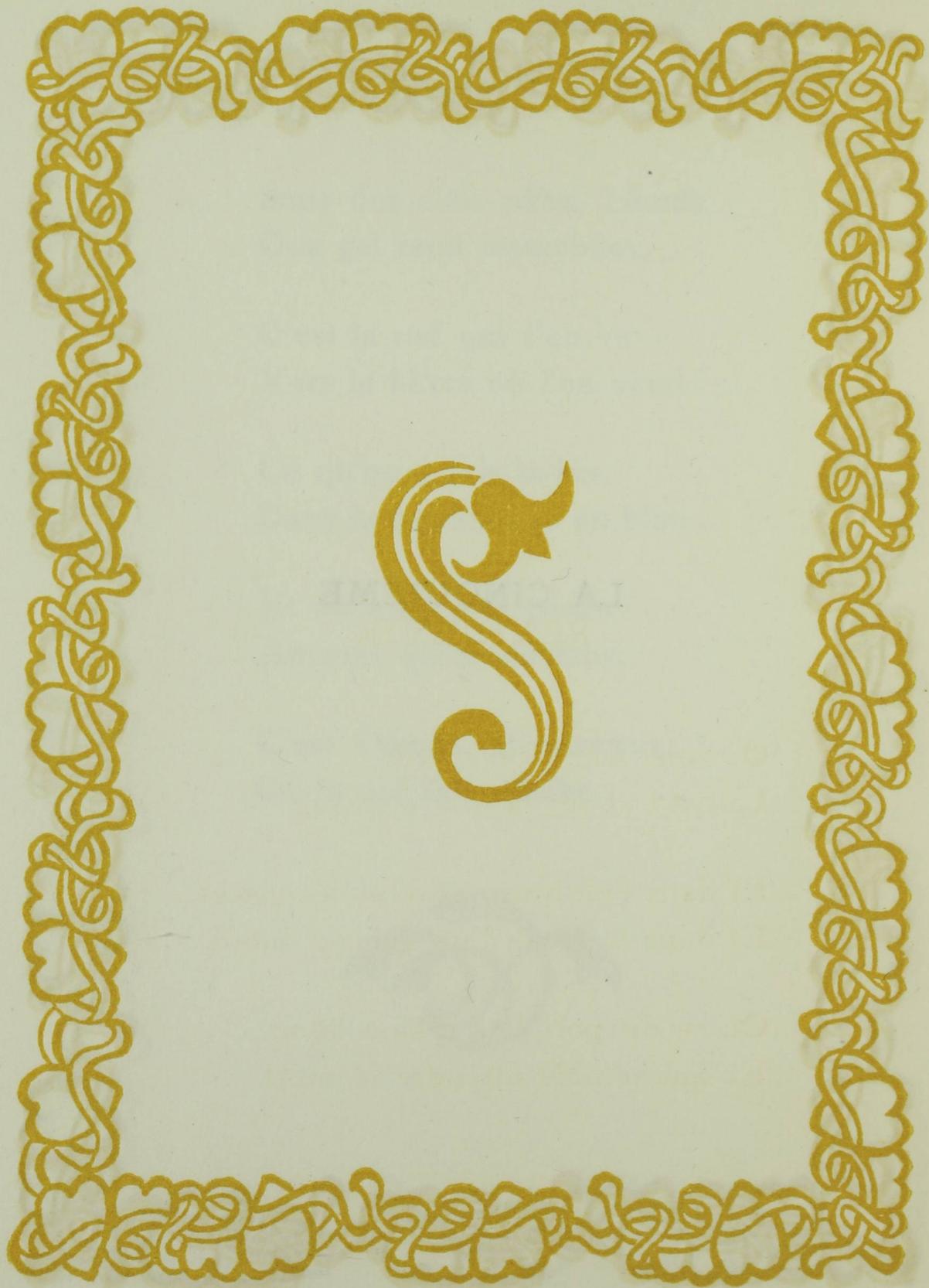
Et dans un port perdu
Amures qu'on détache,

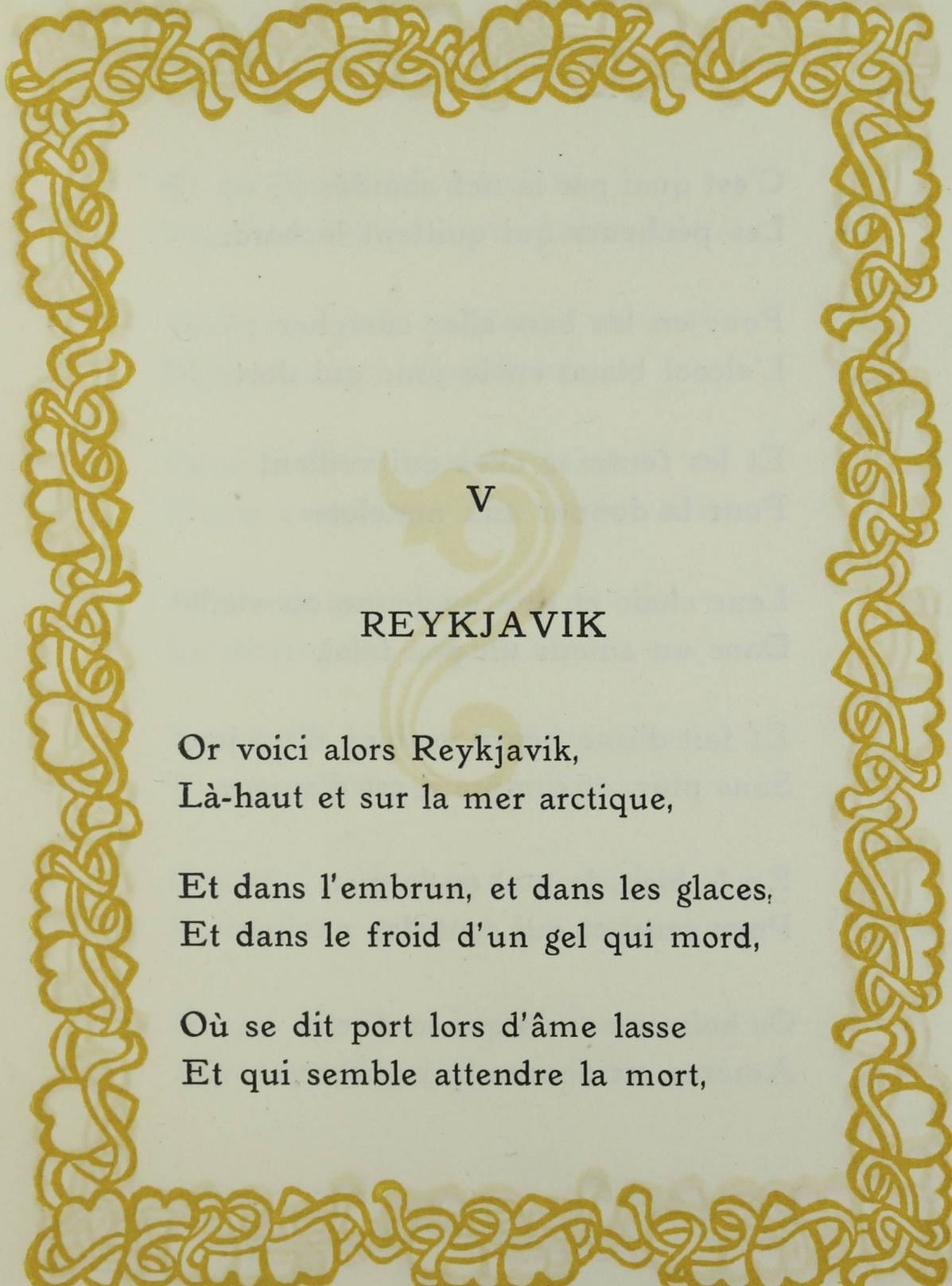
C'est l'heure, et advenue,
Où la nef fait relâche.





LA CINQUIÈME





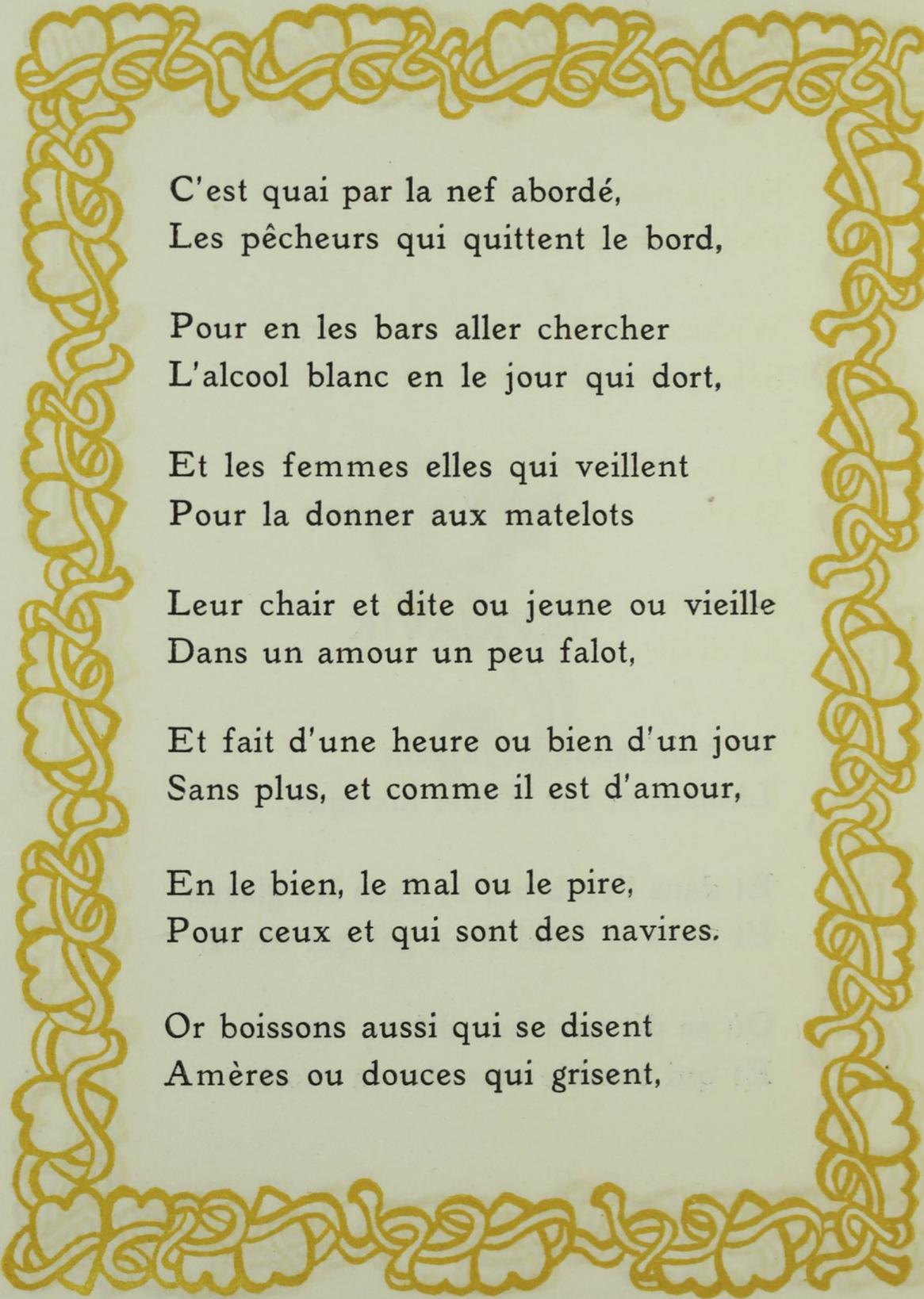
V

REYKJAVIK

Or voici alors Reykjavik,
Là-haut et sur la mer arctique,

Et dans l'embrun, et dans les glaces,
Et dans le froid d'un gel qui mord,

Où se dit port lors d'âme lasse
Et qui semble attendre la mort,



C'est quai par la nef abordé,
Les pêcheurs qui quittent le bord,

Pour en les bars aller chercher
L'alcool blanc en le jour qui dort,

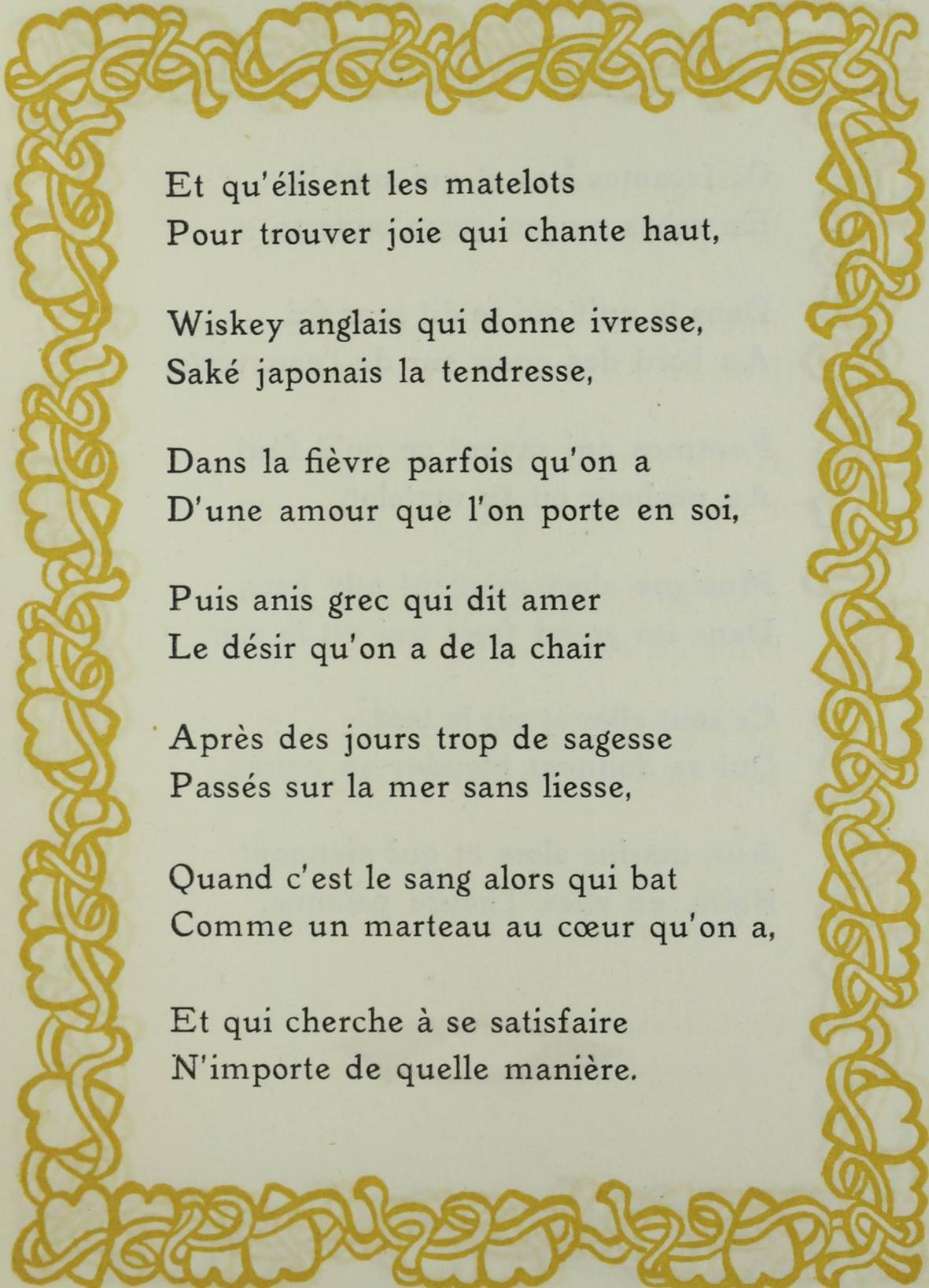
Et les femmes elles qui veillent
Pour la donner aux matelots

Leur chair et dite ou jeune ou vieille
Dans un amour un peu falot,

Et fait d'une heure ou bien d'un jour
Sans plus, et comme il est d'amour,

En le bien, le mal ou le pire,
Pour ceux et qui sont des navires.

Or boissons aussi qui se disent
Amères ou douces qui grisent,



Et qu'élisent les matelots
Pour trouver joie qui chante haut,

Wiskey anglais qui donne ivresse,
Saké japonais la tendresse,

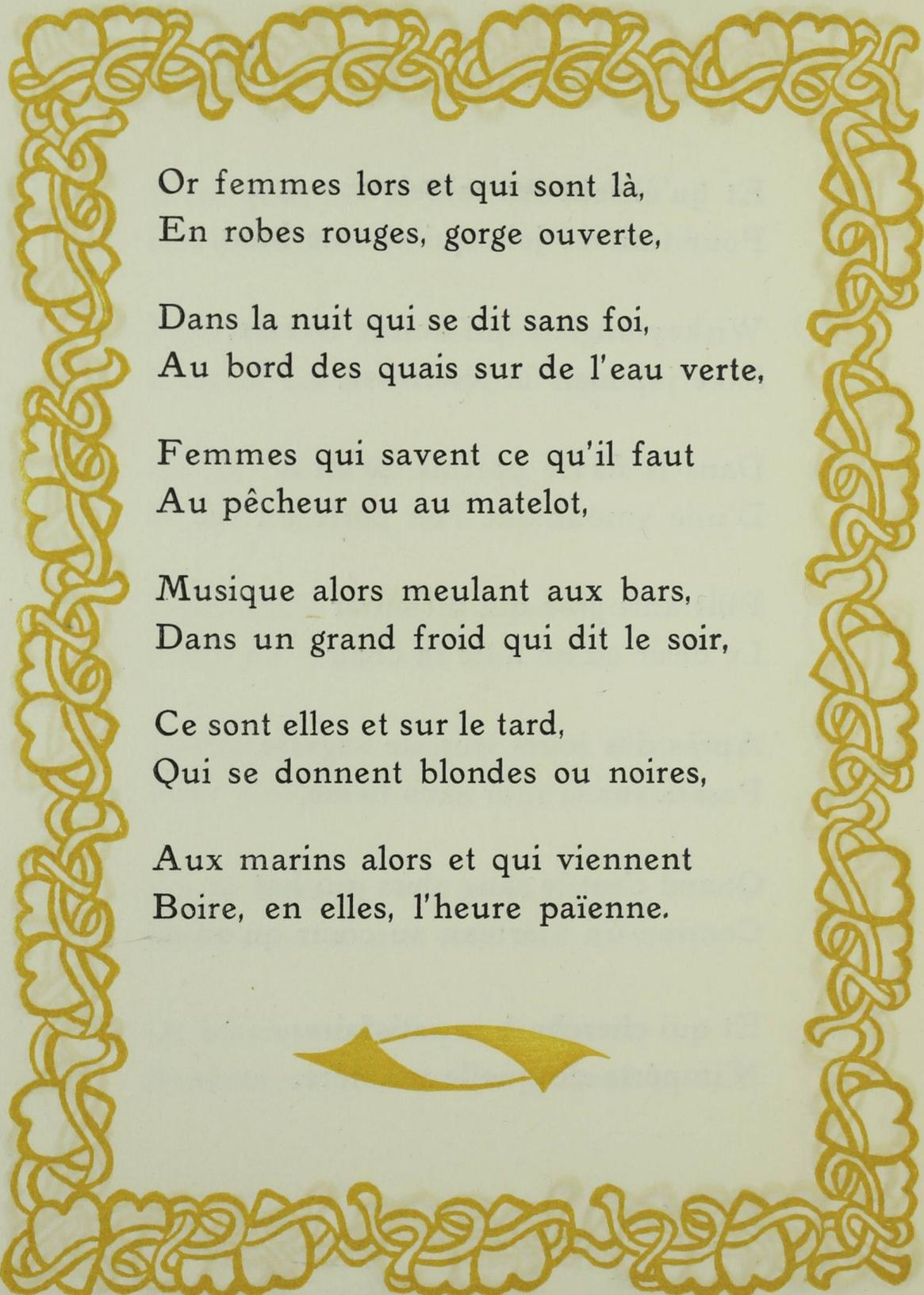
Dans la fièvre parfois qu'on a
D'une amour que l'on porte en soi,

Puis anis grec qui dit amer
Le désir qu'on a de la chair

Après des jours trop de sagesse
Passés sur la mer sans liesse,

Quand c'est le sang alors qui bat
Comme un marteau au cœur qu'on a,

Et qui cherche à se satisfaire
N'importe de quelle manière.



Or femmes lors et qui sont là,
En robes rouges, gorge ouverte,

Dans la nuit qui se dit sans foi,
Au bord des quais sur de l'eau verte,

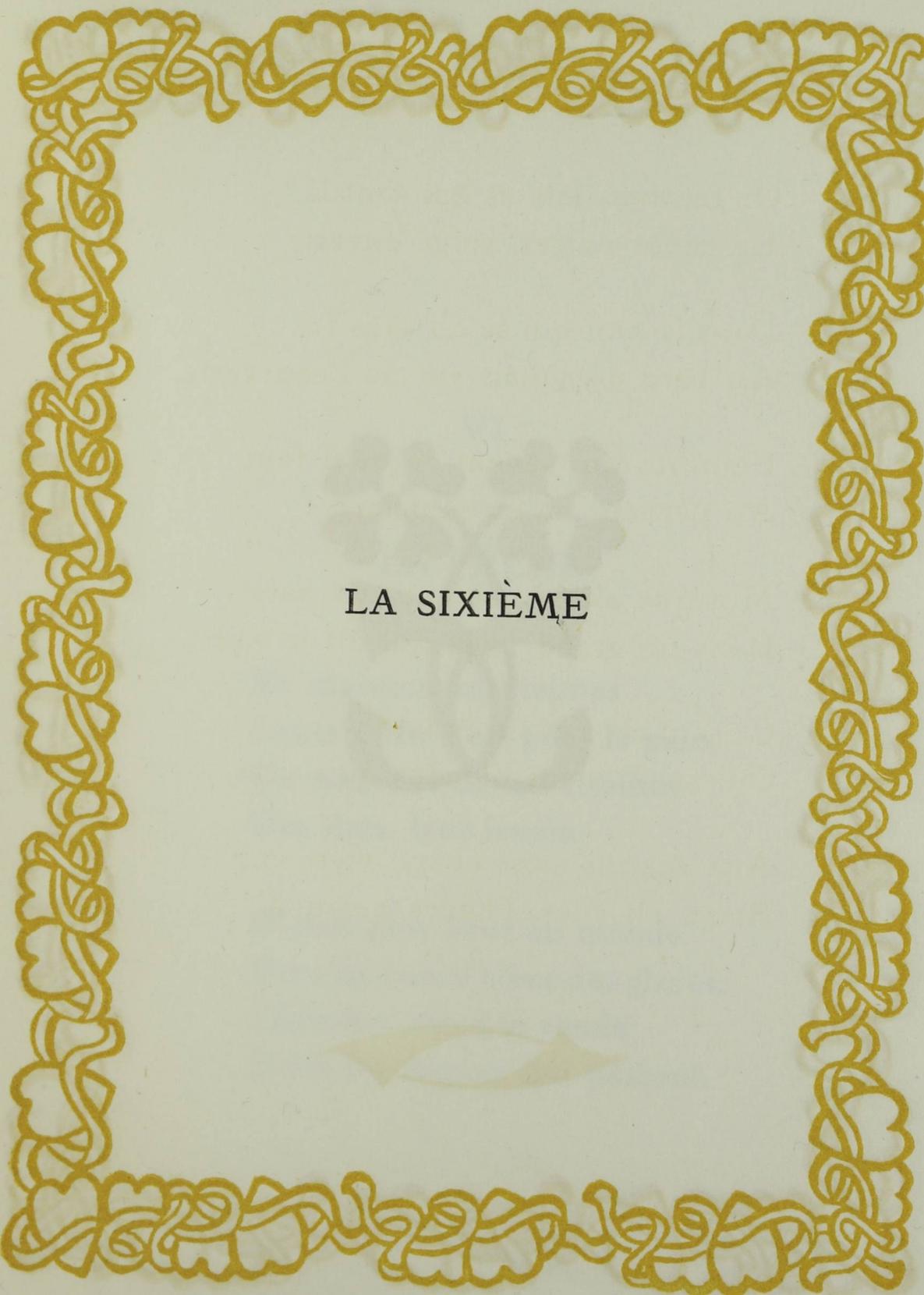
Femmes qui savent ce qu'il faut
Au pêcheur ou au matelot,

Musique alors meulant aux bars,
Dans un grand froid qui dit le soir,

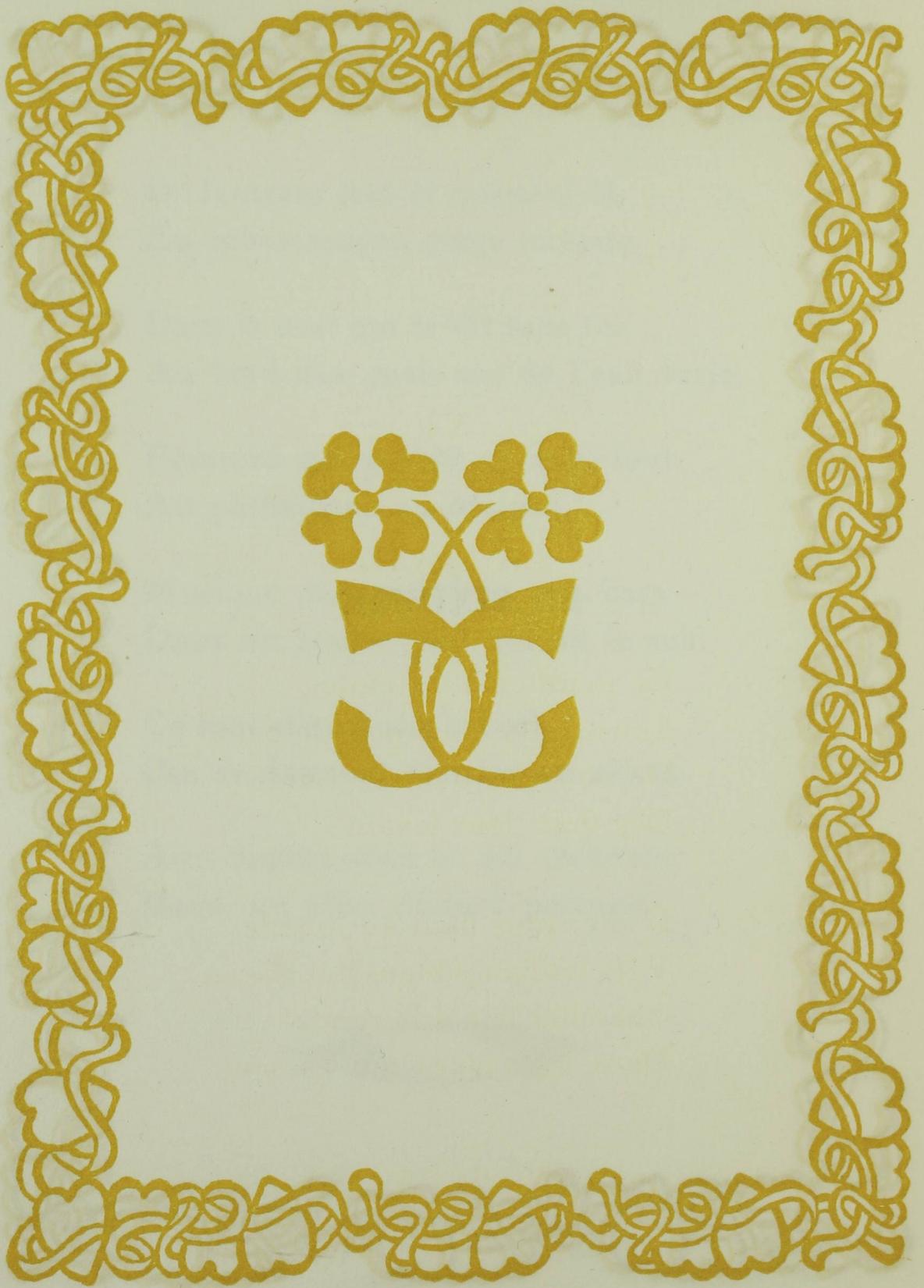
Ce sont elles et sur le tard,
Qui se donnent blondes ou noires,

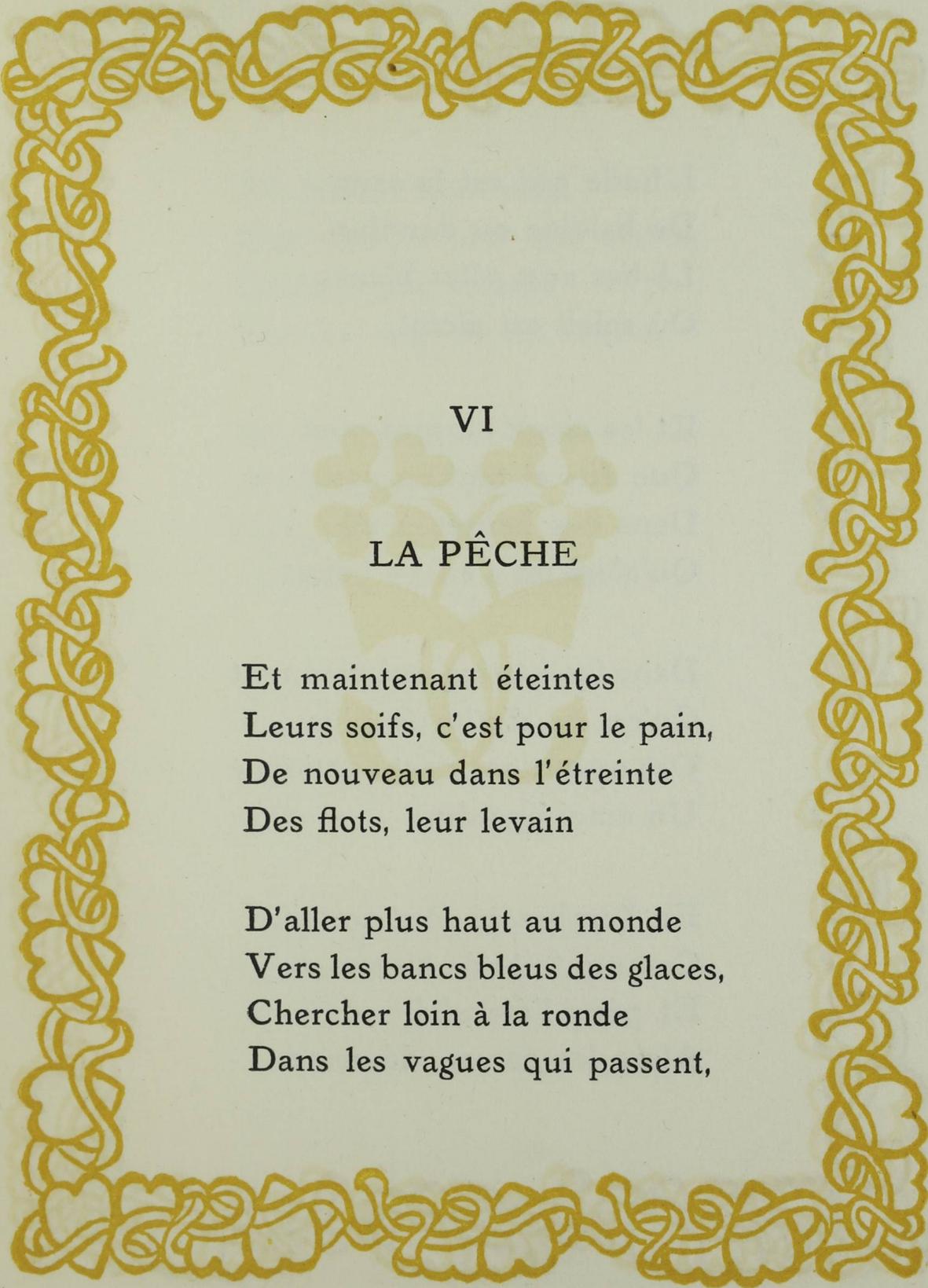
Aux marins alors et qui viennent
Boire, en elles, l'heure païenne.





LA SIXIÈME



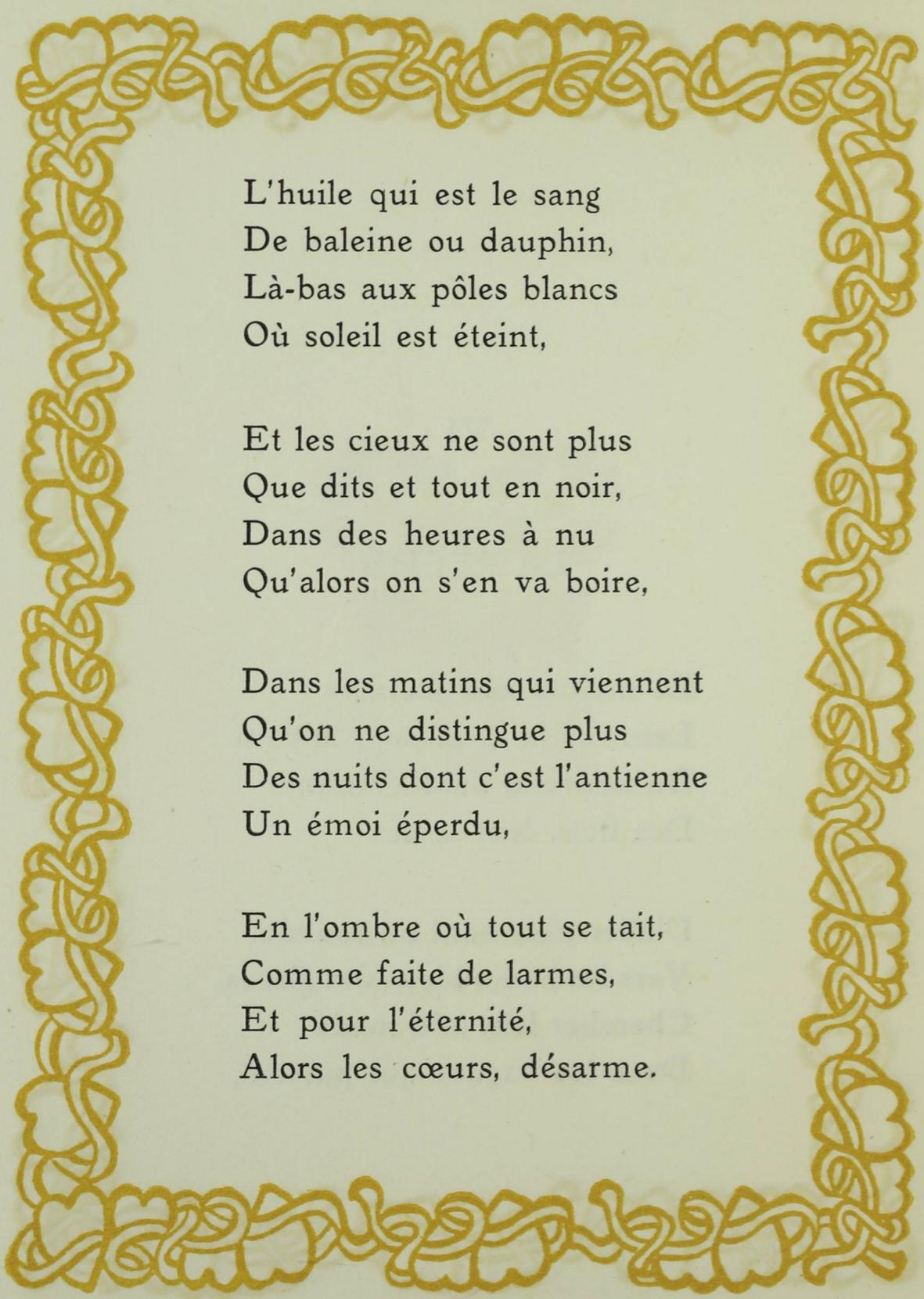


VI

LA PÊCHE

Et maintenant éteintes
Leurs soifs, c'est pour le pain,
De nouveau dans l'étreinte
Des flots, leur levain

D'aller plus haut au monde
Vers les bancs bleus des glaces,
Chercher loin à la ronde
Dans les vagues qui passent,

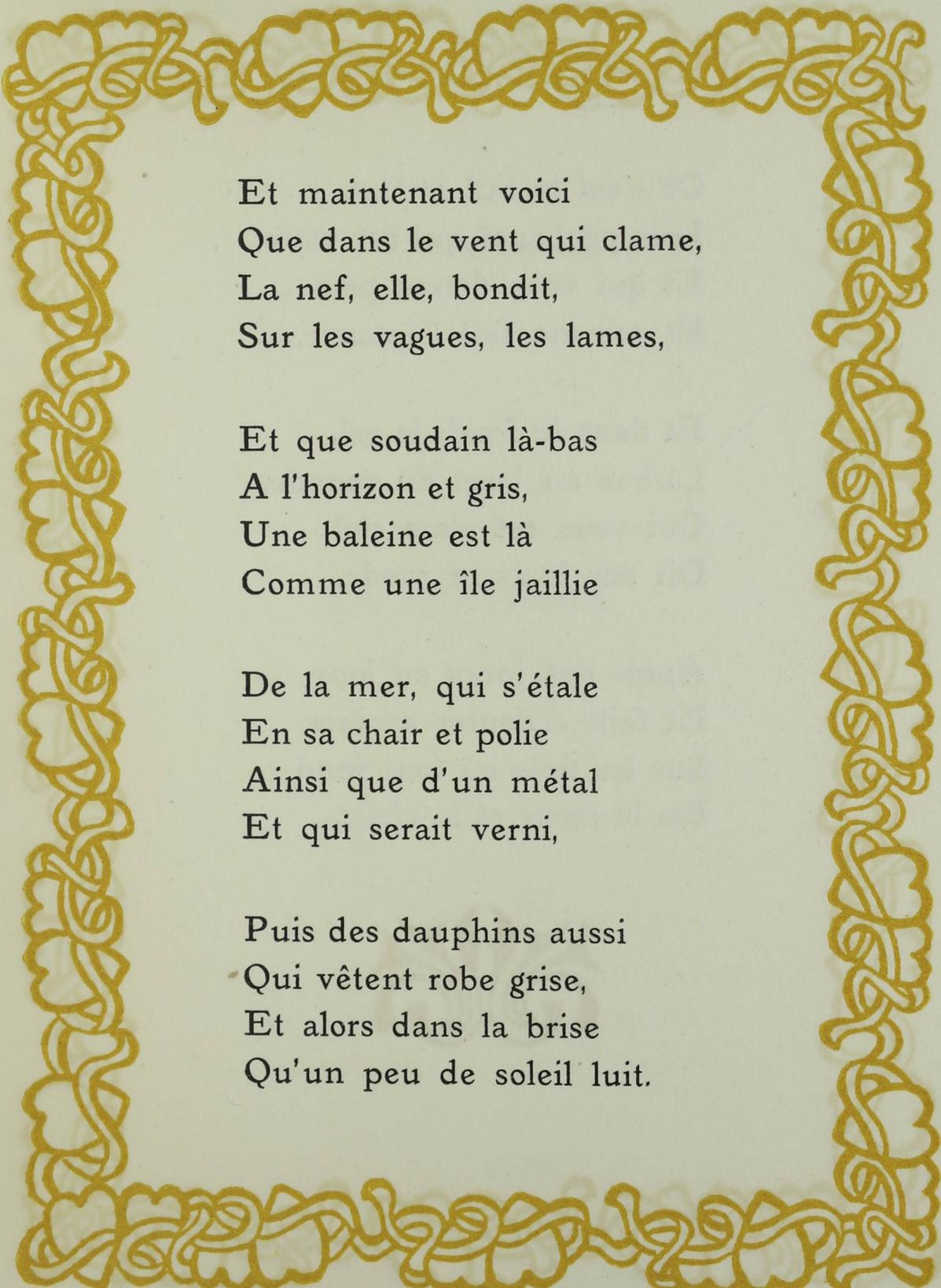


L'huile qui est le sang
De baleine ou dauphin,
Là-bas aux pôles blancs
Où soleil est éteint,

Et les cieux ne sont plus
Que dits et tout en noir,
Dans des heures à nu
Qu'alors on s'en va boire,

Dans les matins qui viennent
Qu'on ne distingue plus
Des nuits dont c'est l'antienne
Un émoi éperdu,

En l'ombre où tout se tait,
Comme faite de larmes,
Et pour l'éternité,
Alors les cœurs, désarme.

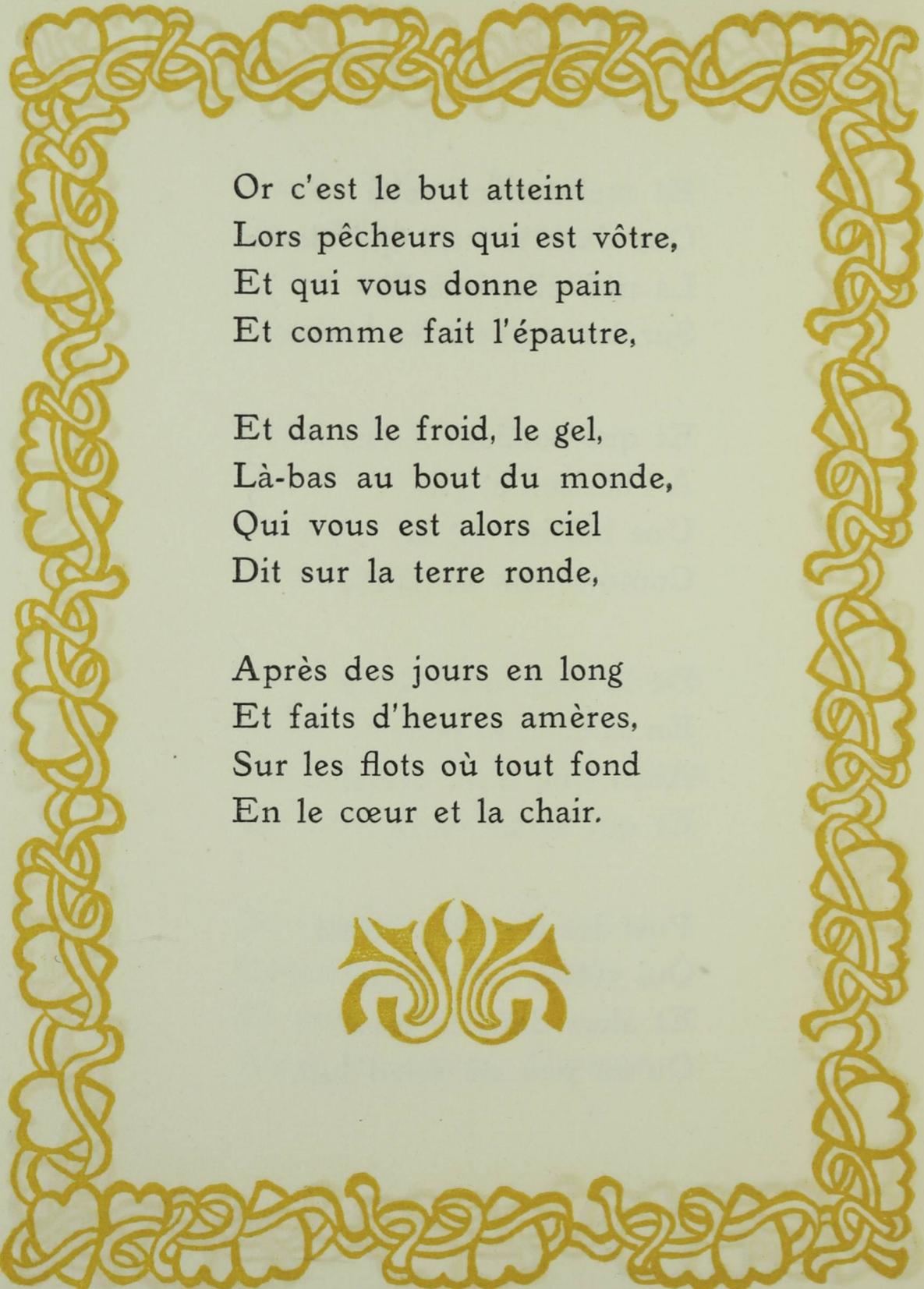


Et maintenant voici
Que dans le vent qui clame,
La nef, elle, bondit,
Sur les vagues, les lames,

Et que soudain là-bas
A l'horizon et gris,
Une baleine est là
Comme une île jaillie

De la mer, qui s'étale
En sa chair et polie
Ainsi que d'un métal
Et qui serait verni,

Puis des dauphins aussi
Qui vêtent robe grise,
Et alors dans la brise
Qu'un peu de soleil luit.

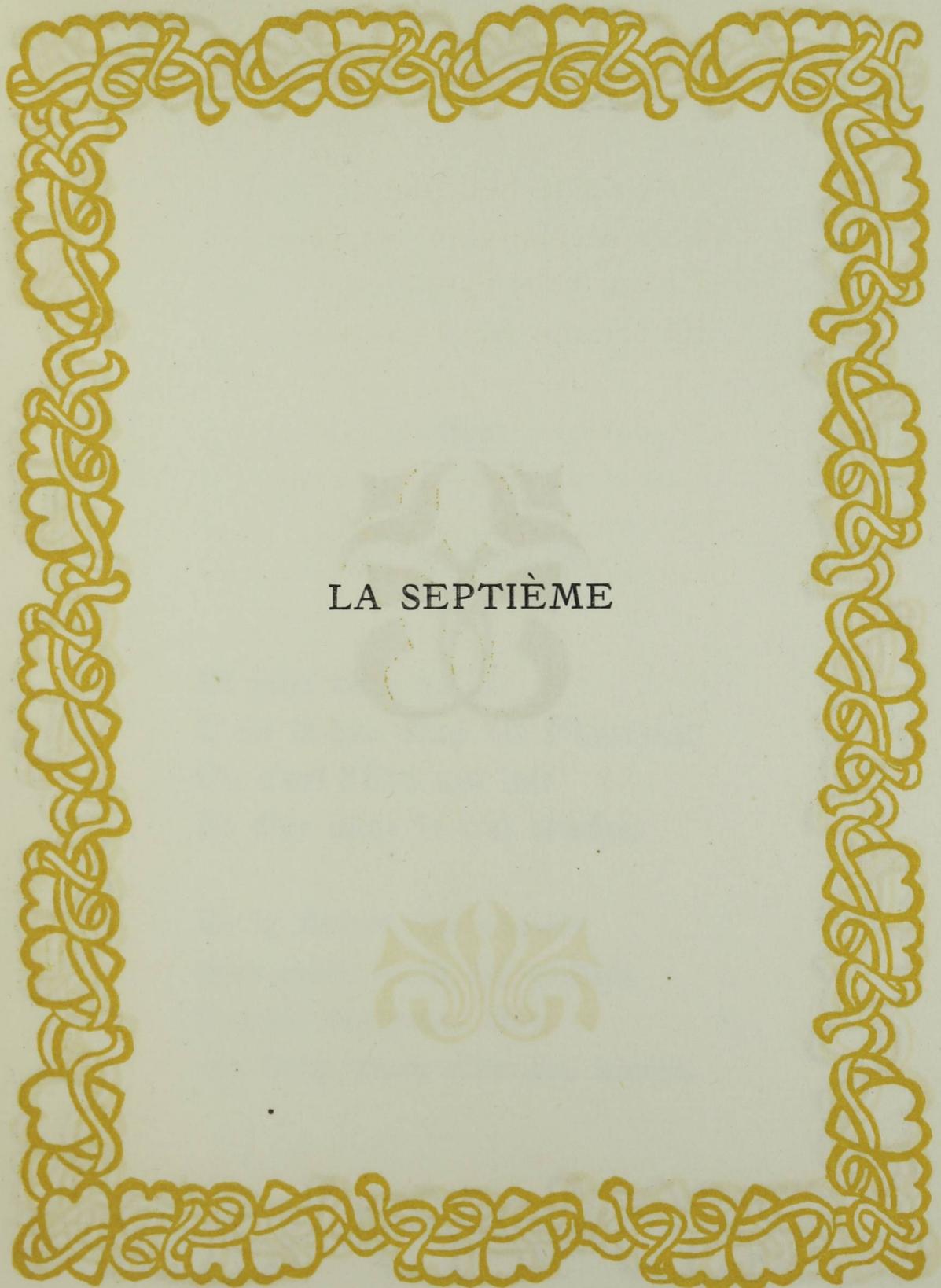


Or c'est le but atteint
Lors pêcheurs qui est vôtre,
Et qui vous donne pain
Et comme fait l'épautre,

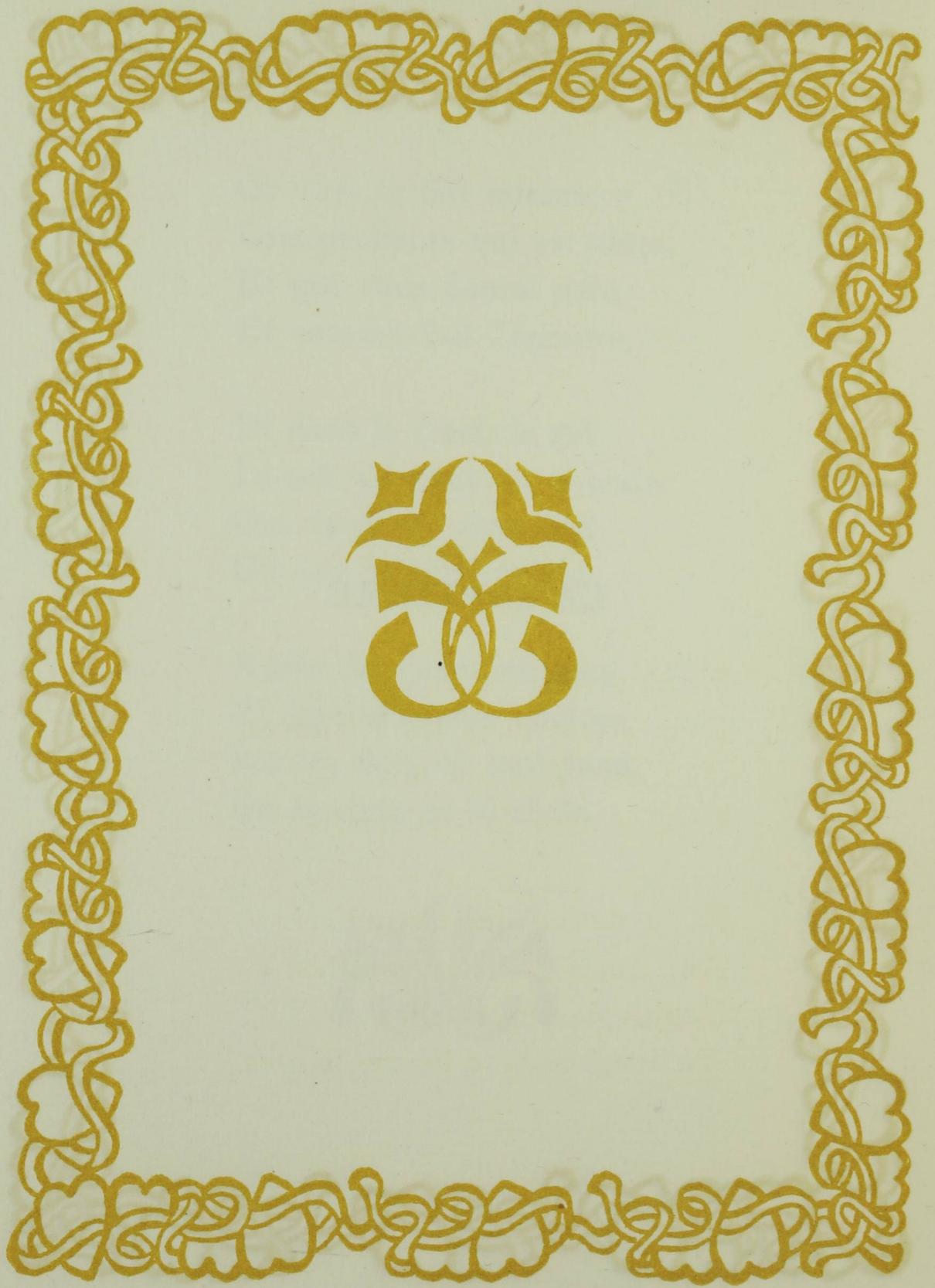
Et dans le froid, le gel,
Là-bas au bout du monde,
Qui vous est alors ciel
Dit sur la terre ronde,

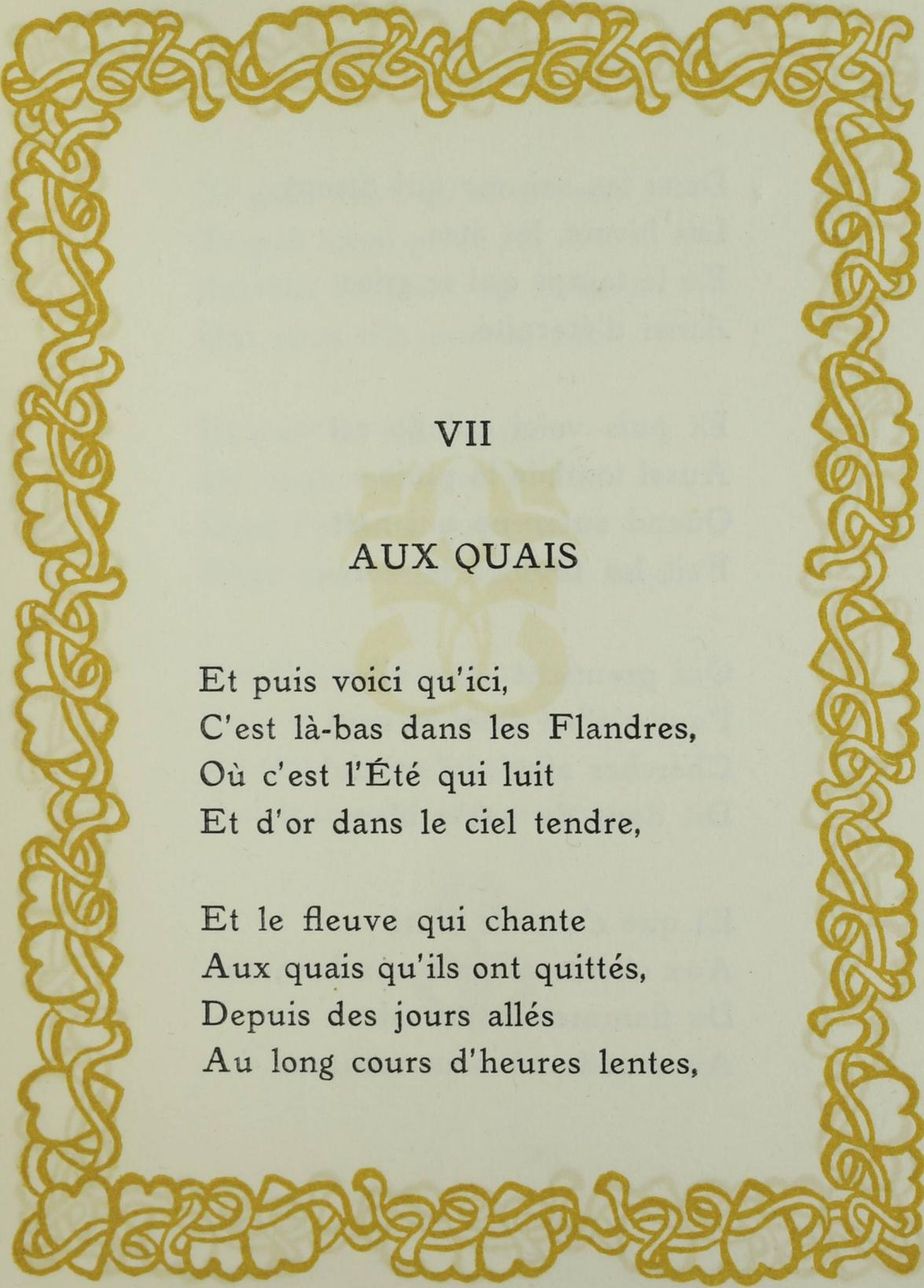
Après des jours en long
Et faits d'heures amères,
Sur les flots où tout fond
En le cœur et la chair.





LA SEPTIÈME



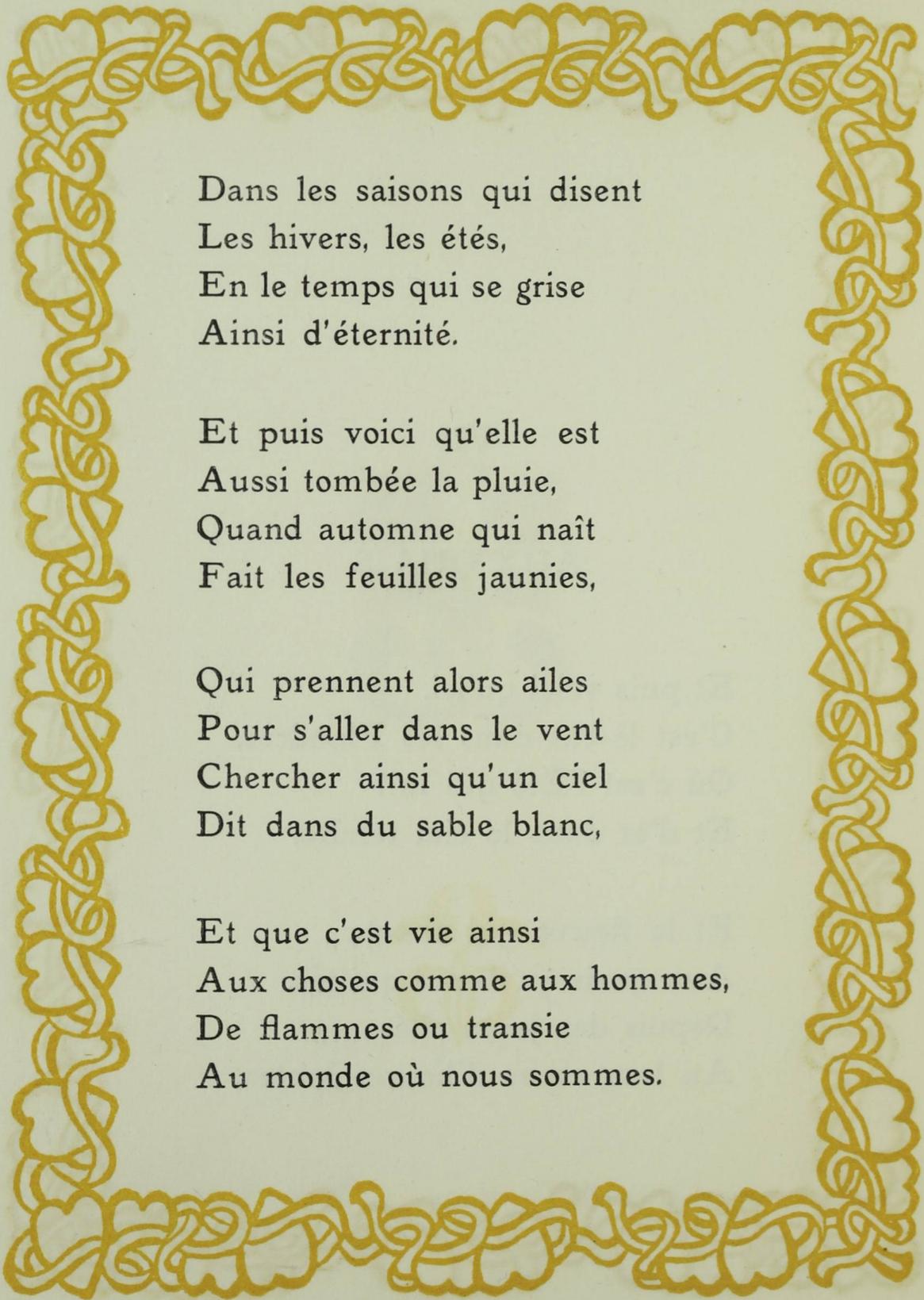


VII

AUX QUAIS

Et puis voici qu'ici,
C'est là-bas dans les Flandres,
Où c'est l'Été qui luit
Et d'or dans le ciel tendre,

Et le fleuve qui chante
Aux quais qu'ils ont quittés,
Depuis des jours allés
Au long cours d'heures lentes,

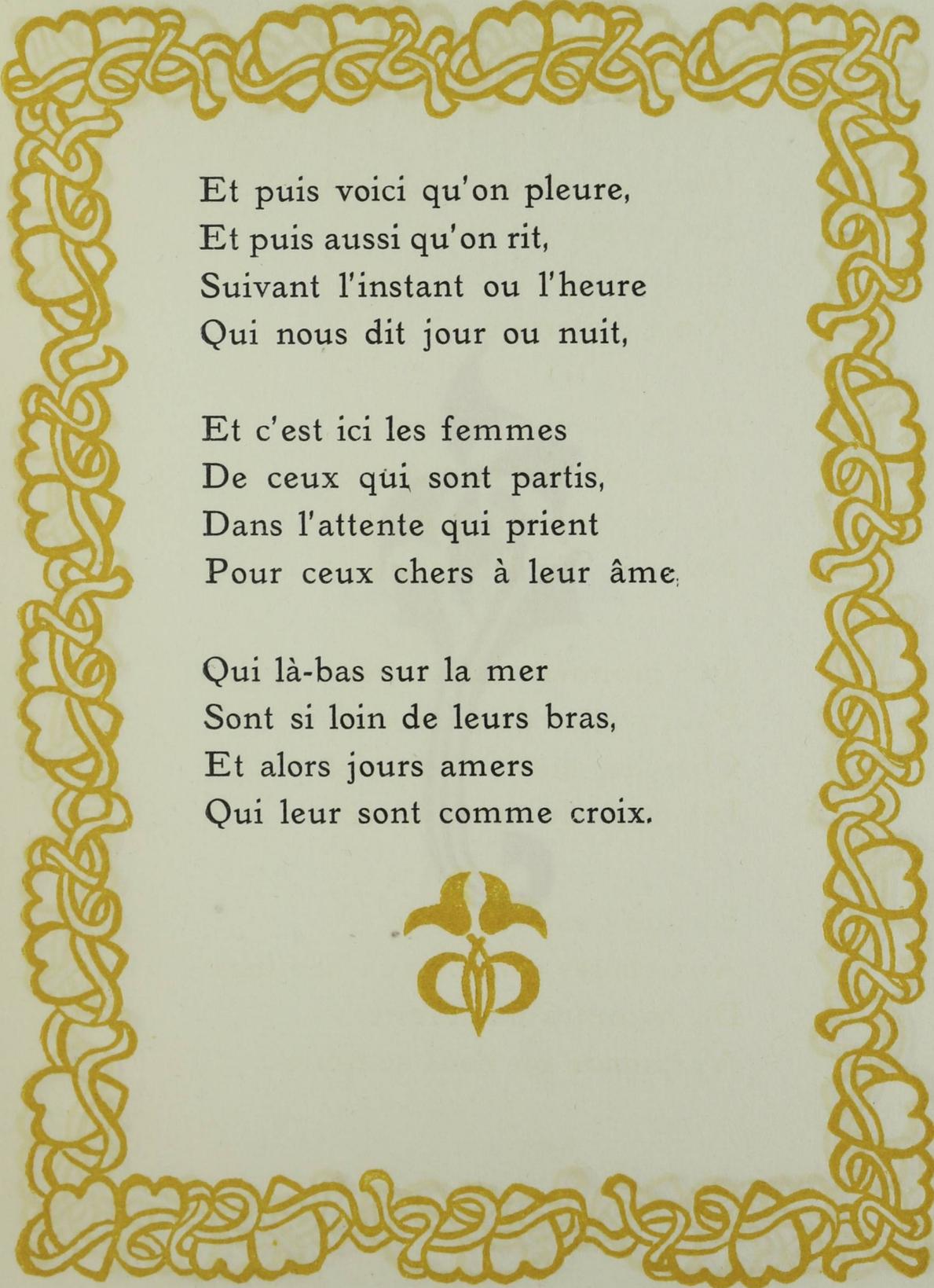


Dans les saisons qui disent
Les hivers, les étés,
En le temps qui se grise
Ainsi d'éternité.

Et puis voici qu'elle est
Aussi tombée la pluie,
Quand automne qui naît
Fait les feuilles jaunies,

Qui prennent alors ailes
Pour s'aller dans le vent
Chercher ainsi qu'un ciel
Dit dans du sable blanc,

Et que c'est vie ainsi
Aux choses comme aux hommes,
De flammes ou transie
Au monde où nous sommes.

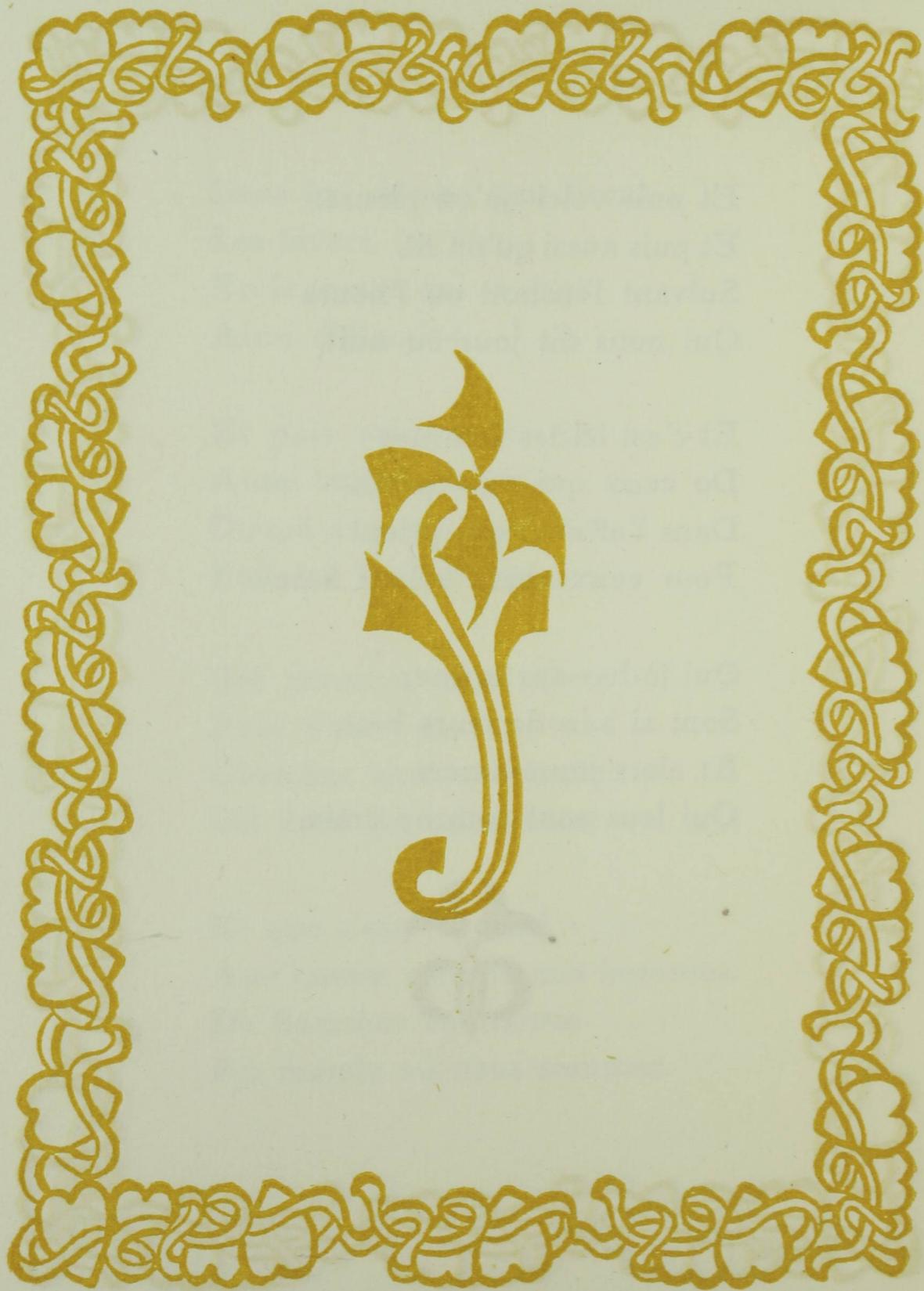


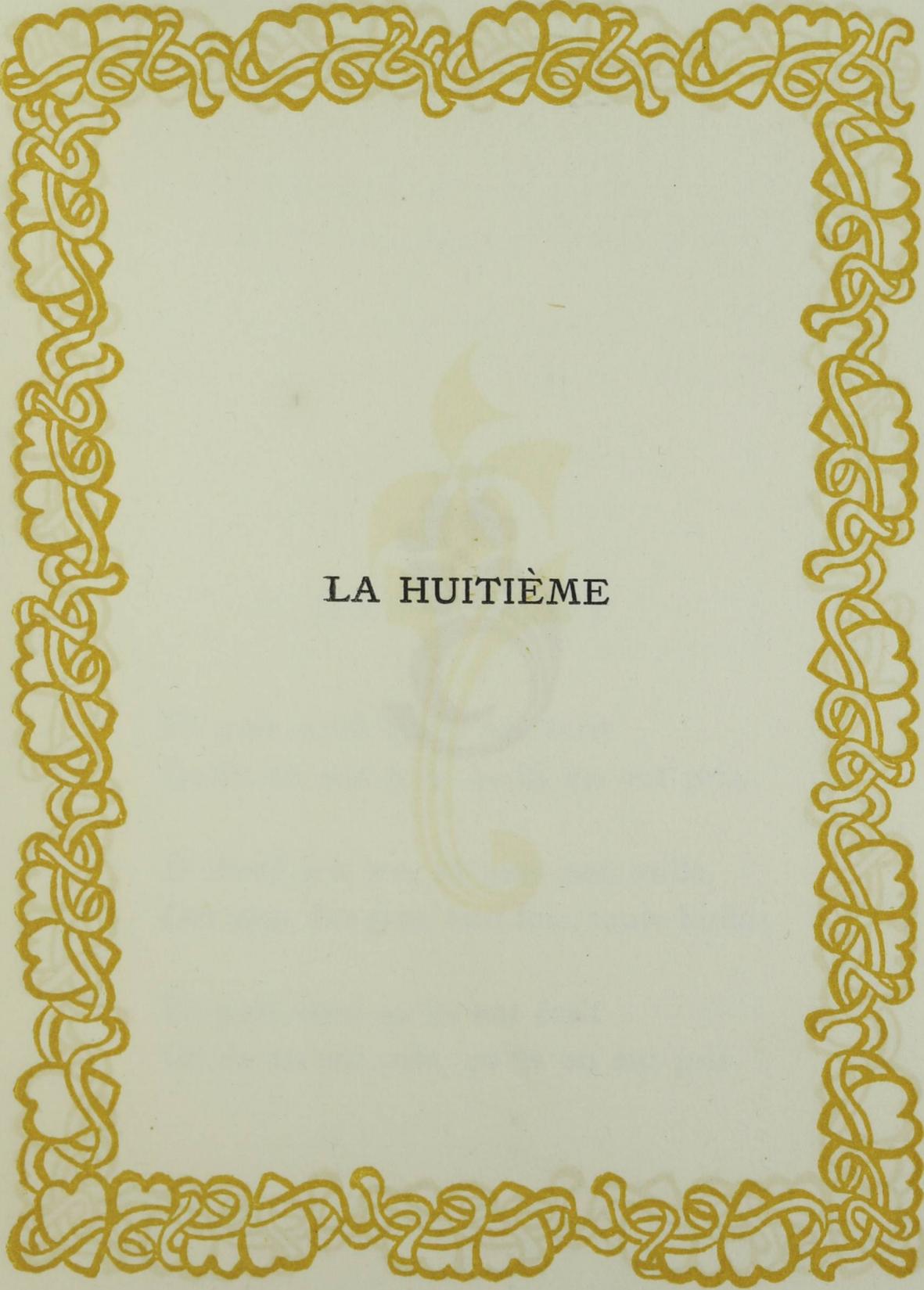
Et puis voici qu'on pleure,
Et puis aussi qu'on rit,
Suivant l'instant ou l'heure
Qui nous dit jour ou nuit,

Et c'est ici les femmes
De ceux qui sont partis,
Dans l'attente qui prie
Pour ceux chers à leur âme,

Qui là-bas sur la mer
Sont si loin de leurs bras,
Et alors jours amers
Qui leur sont comme croix.

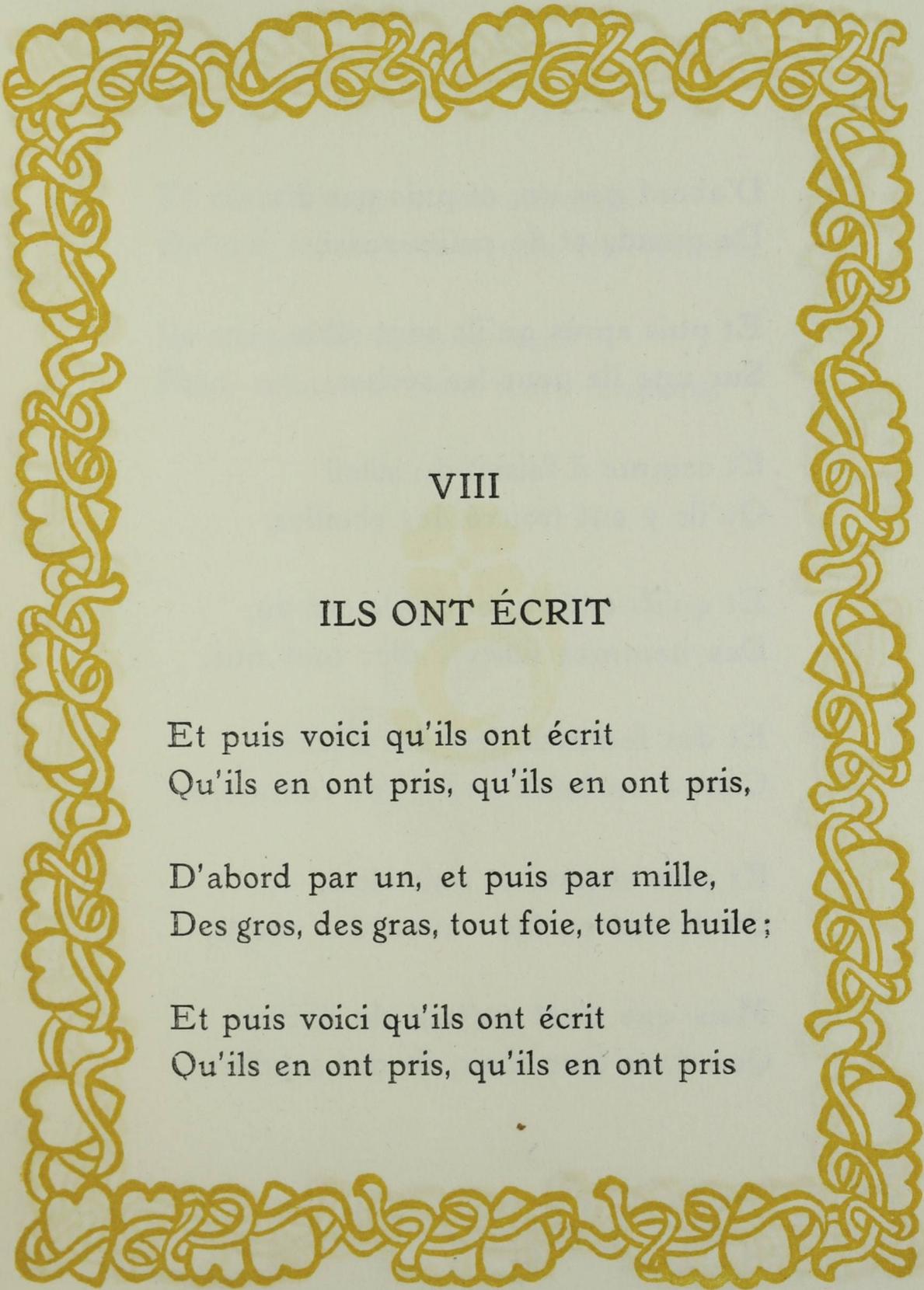






LA HUITIÈME





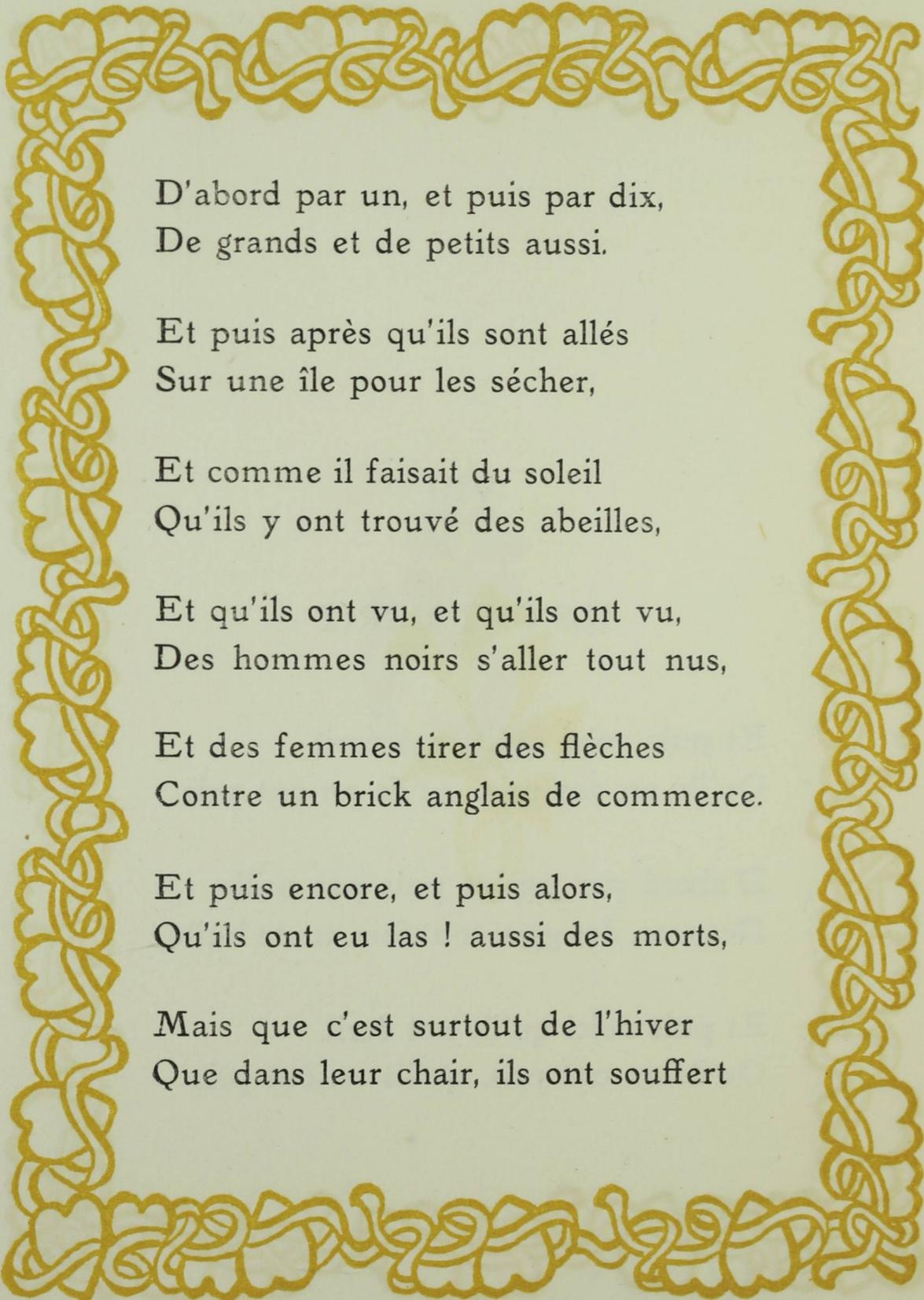
VIII

ILS ONT ÉCRIT

Et puis voici qu'ils ont écrit
Qu'ils en ont pris, qu'ils en ont pris,

D'abord par un, et puis par mille,
Des gros, des gras, tout foie, toute huile ;

Et puis voici qu'ils ont écrit
Qu'ils en ont pris, qu'ils en ont pris



D'abord par un, et puis par dix,
De grands et de petits aussi.

Et puis après qu'ils sont allés
Sur une île pour les sécher,

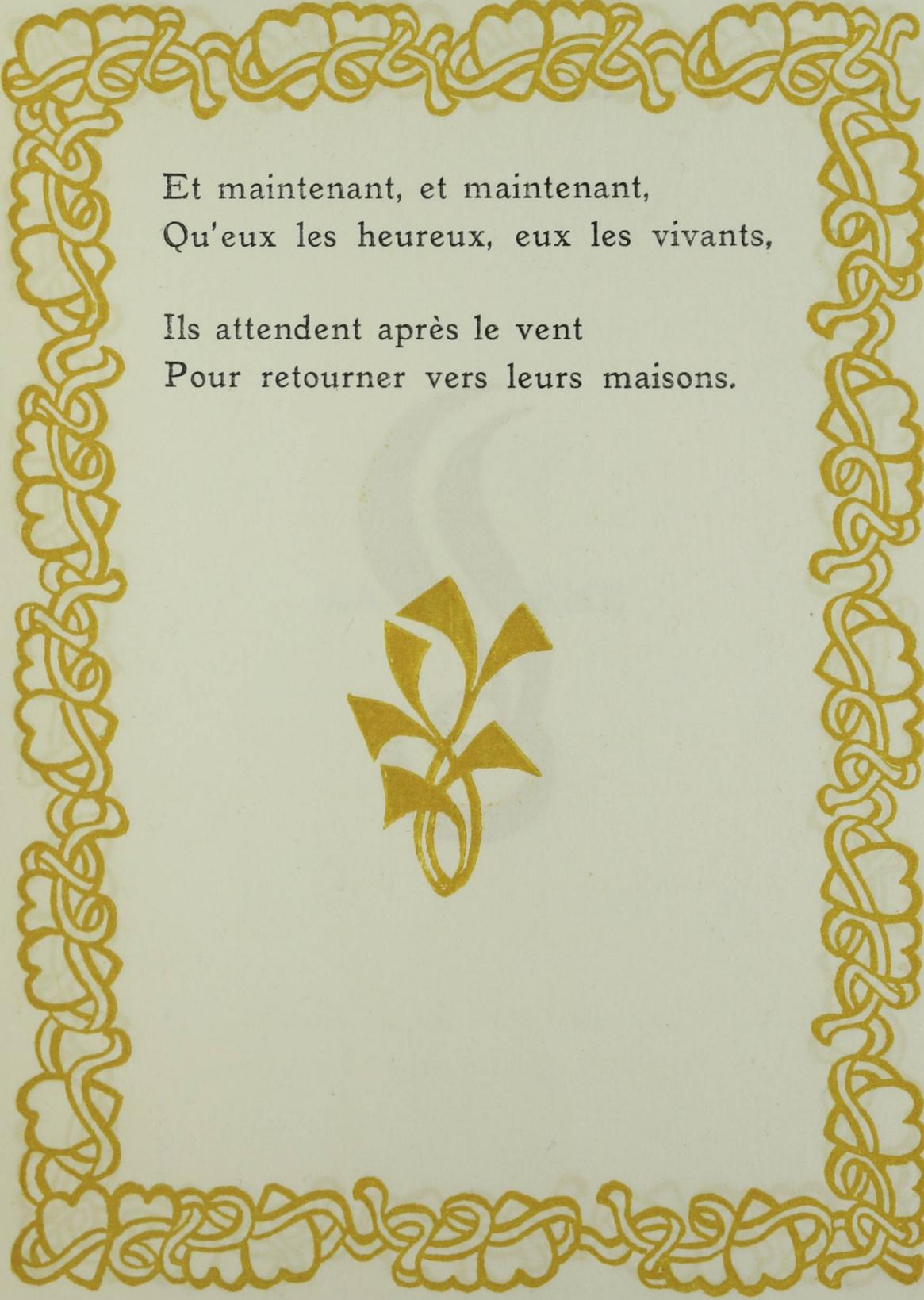
Et comme il faisait du soleil
Qu'ils y ont trouvé des abeilles,

Et qu'ils ont vu, et qu'ils ont vu,
Des hommes noirs s'aller tout nus,

Et des femmes tirer des flèches
Contre un brick anglais de commerce.

Et puis encore, et puis alors,
Qu'ils ont eu las ! aussi des morts,

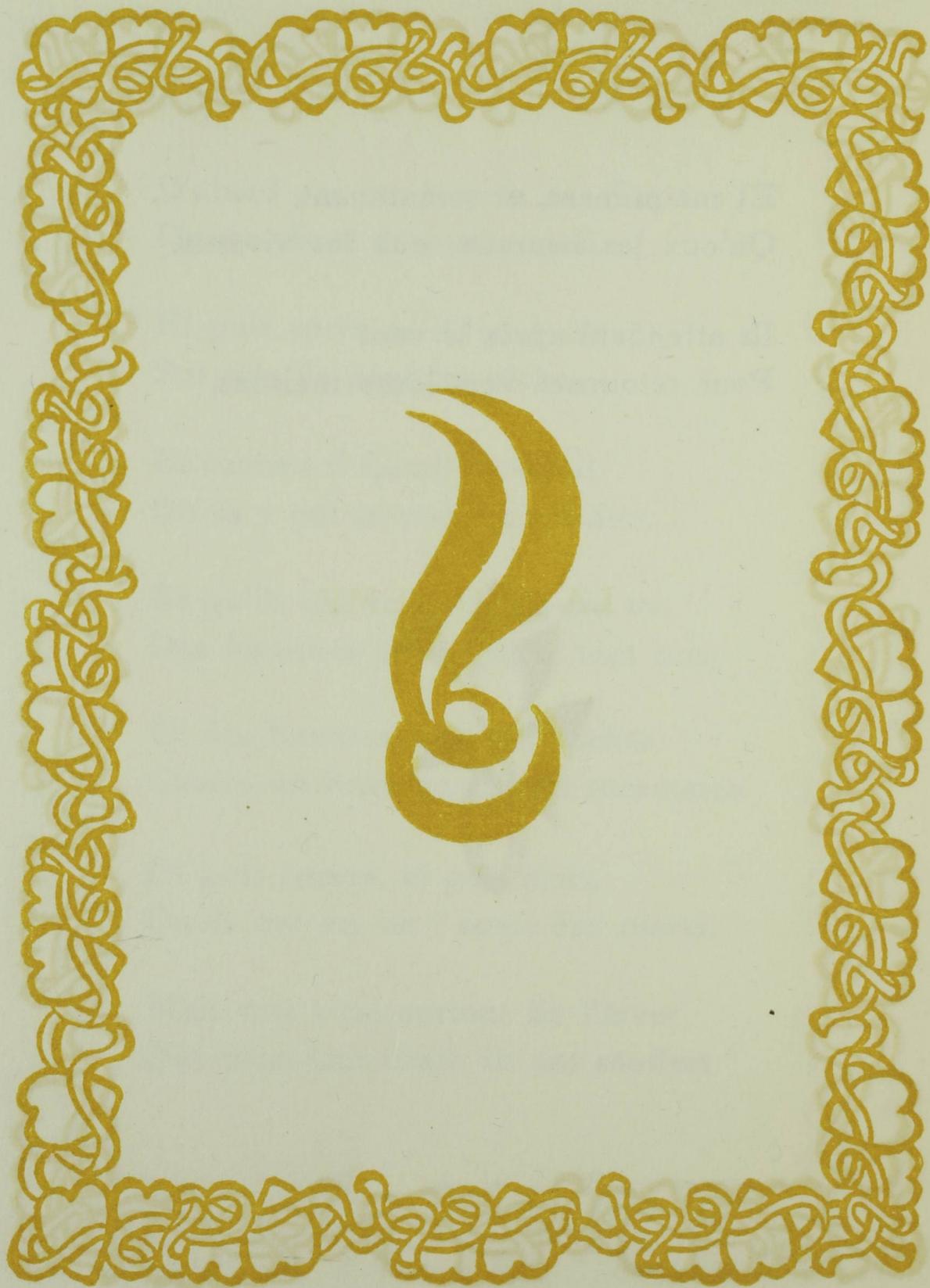
Mais que c'est surtout de l'hiver
Que dans leur chair, ils ont souffert

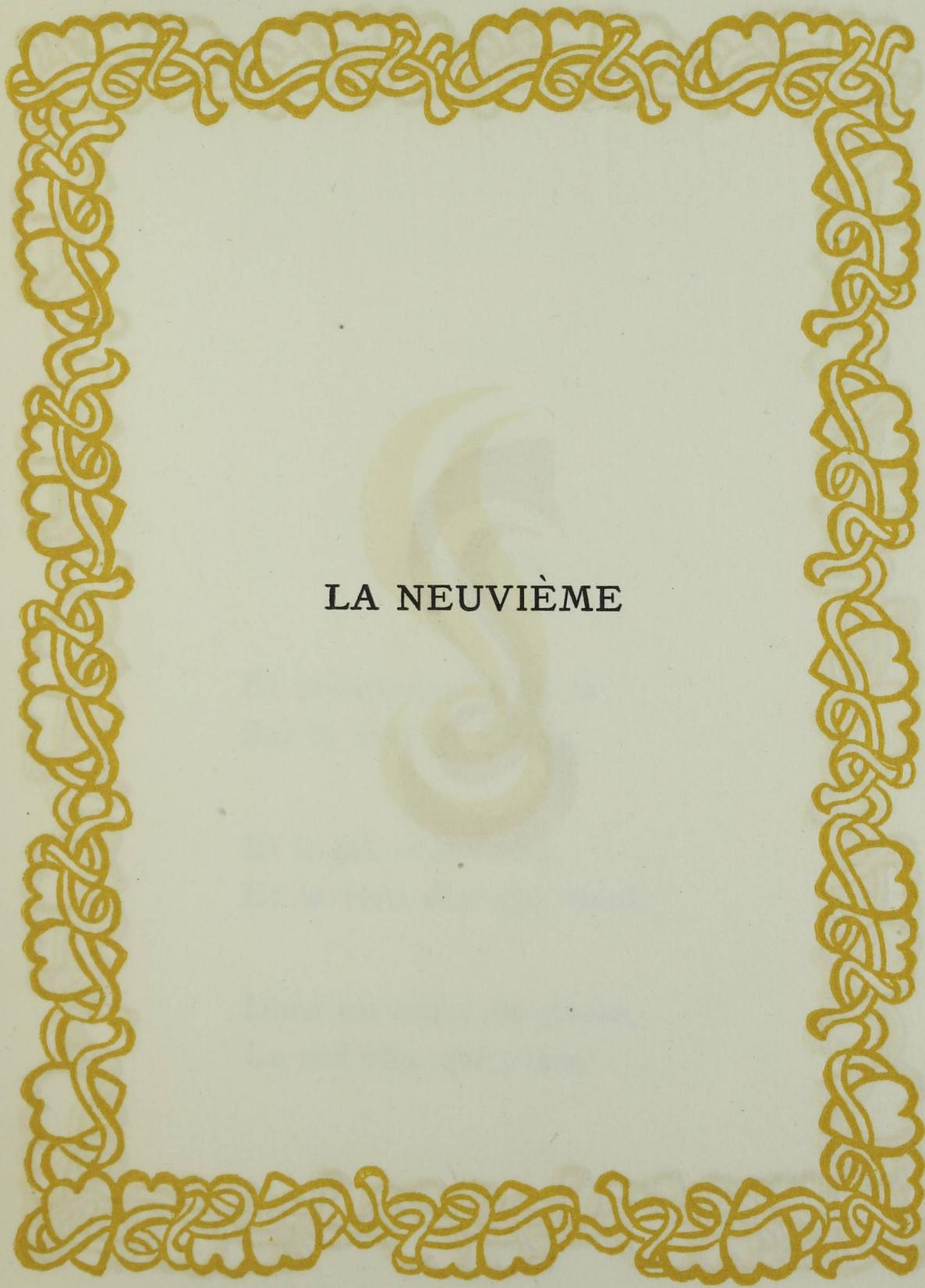


Et maintenant, et maintenant,
Qu'eux les heureux, eux les vivants,

Ils attendent après le vent
Pour retourner vers leurs maisons.

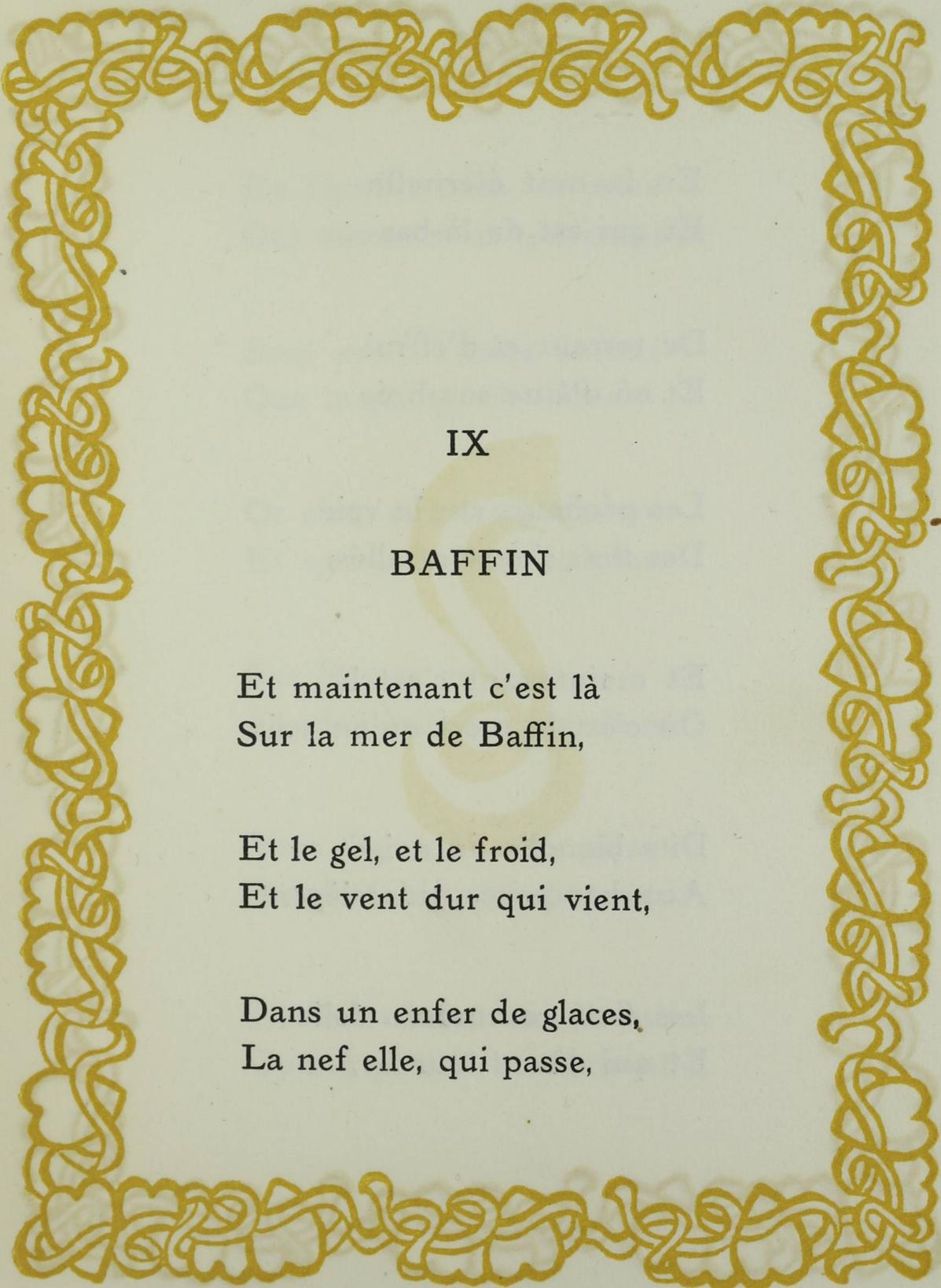






LA NEUVIÈME





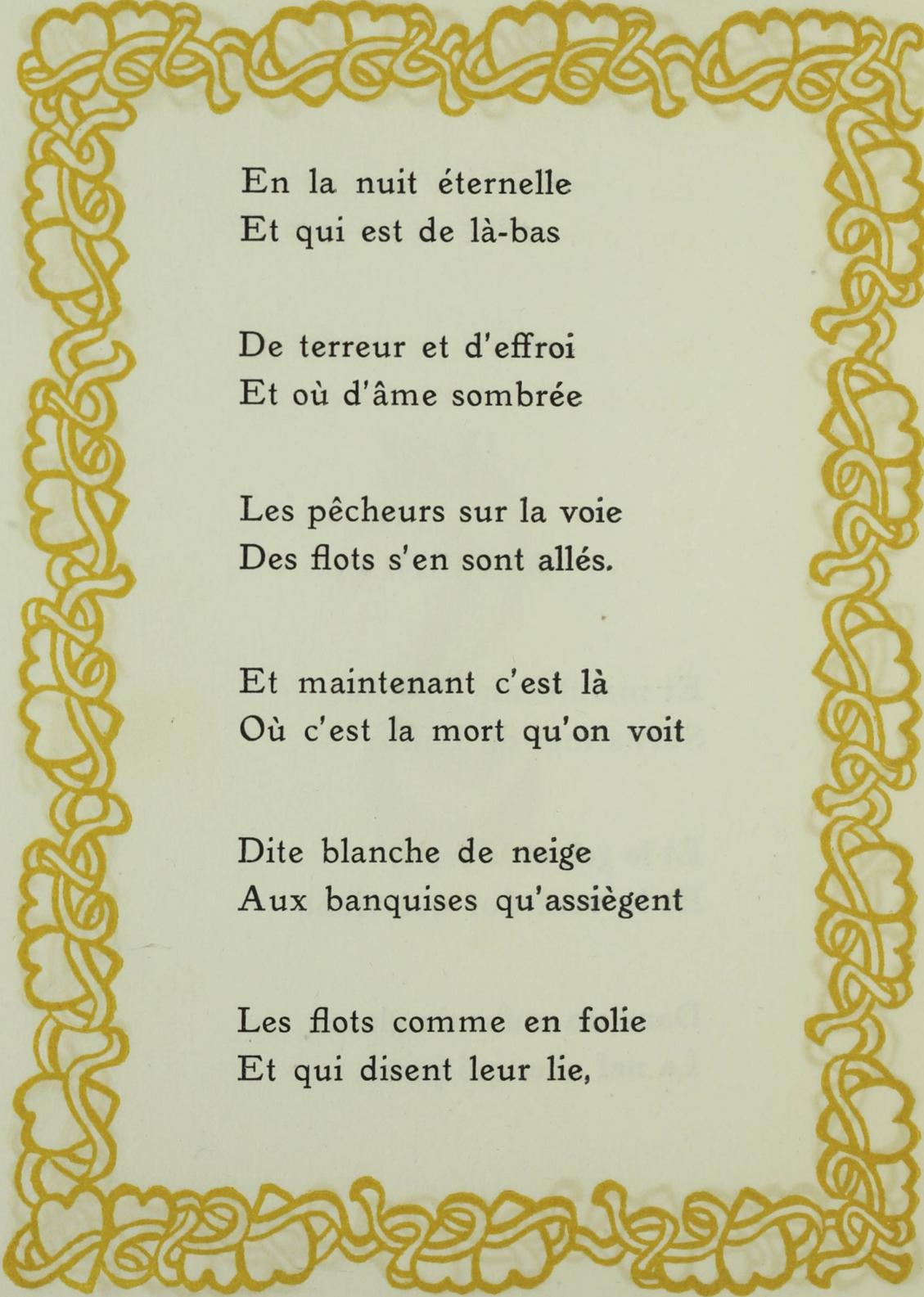
IX

BAFFIN

Et maintenant c'est là
Sur la mer de Baffin,

Et le gel, et le froid,
Et le vent dur qui vient,

Dans un enfer de glaces,
La nef elle, qui passe,



En la nuit éternelle
Et qui est de là-bas

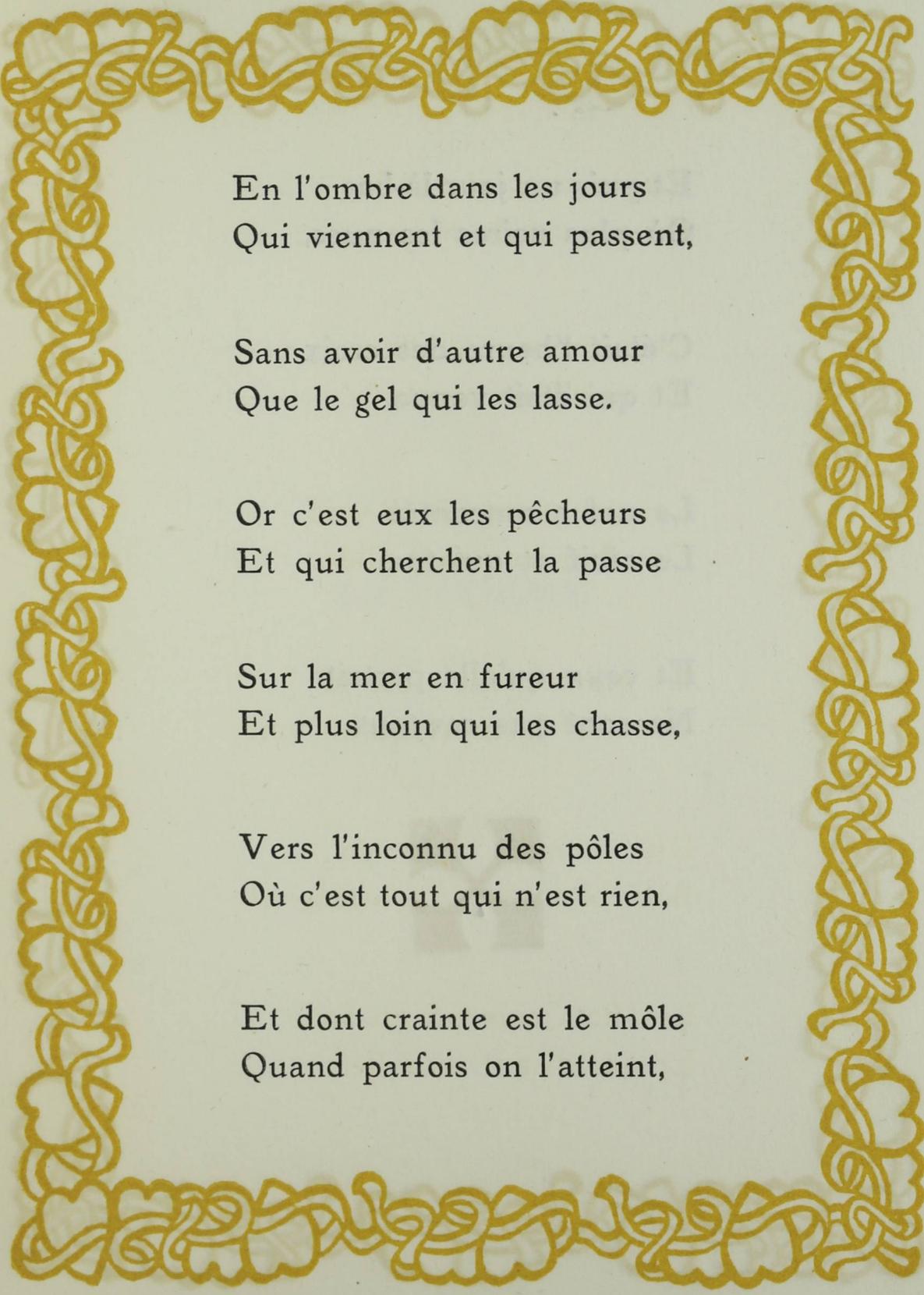
De terreur et d'effroi
Et où d'âme sombrée

Les pêcheurs sur la voie
Des flots s'en sont allés.

Et maintenant c'est là
Où c'est la mort qu'on voit

Dite blanche de neige
Aux banquises qu'assiègent

Les flots comme en folie
Et qui disent leur lie,



En l'ombre dans les jours
Qui viennent et qui passent,

Sans avoir d'autre amour
Que le gel qui les lasse.

Or c'est eux les pêcheurs
Et qui cherchent la passe

Sur la mer en fureur
Et plus loin qui les chasse,

Vers l'inconnu des pôles
Où c'est tout qui n'est rien,

Et dont crainte est le môle
Quand parfois on l'atteint,

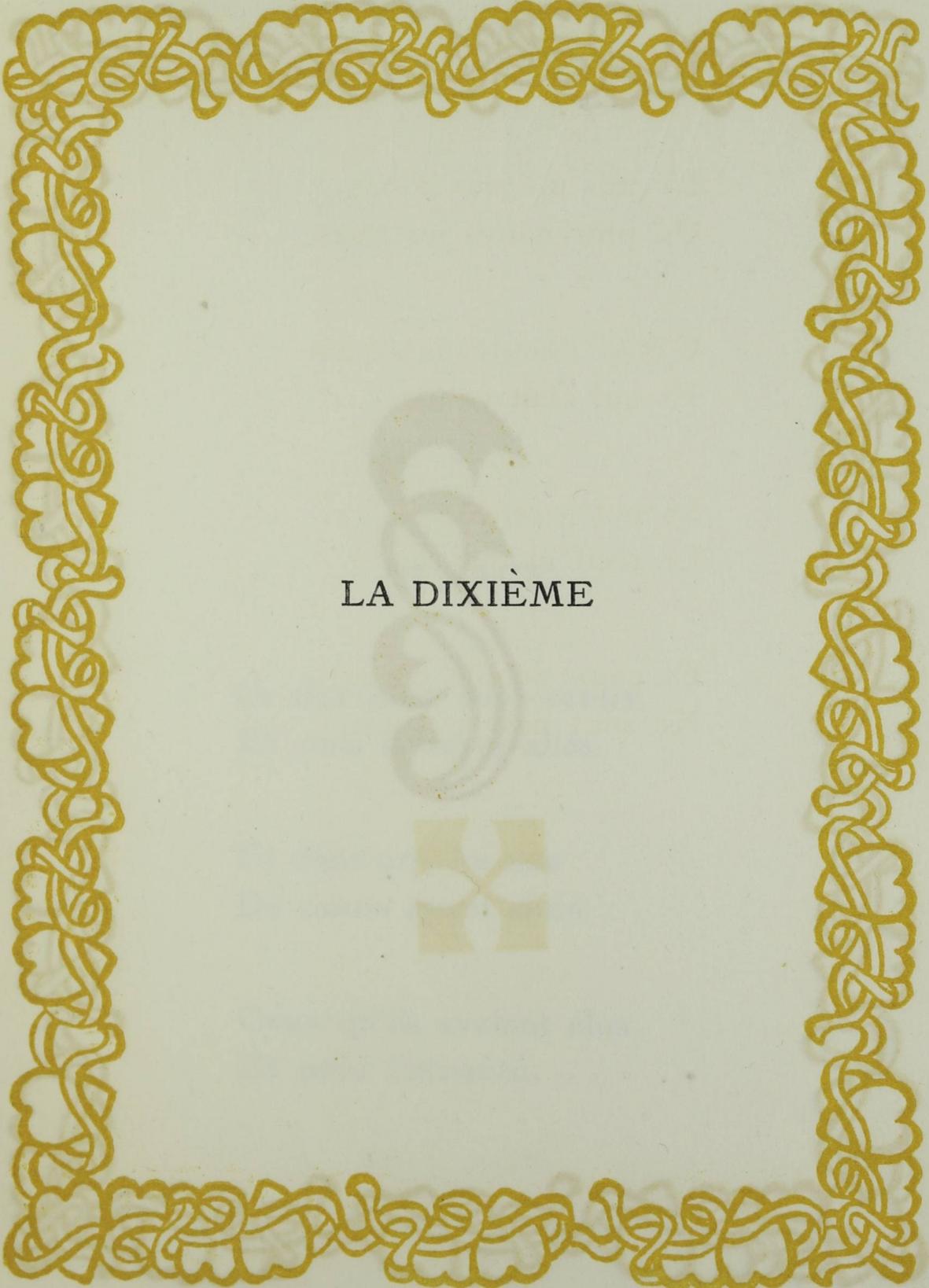
Et puis un jour là-bas
Où plus noires les nues,

C'était l'heure des croix
Et qui était venue,

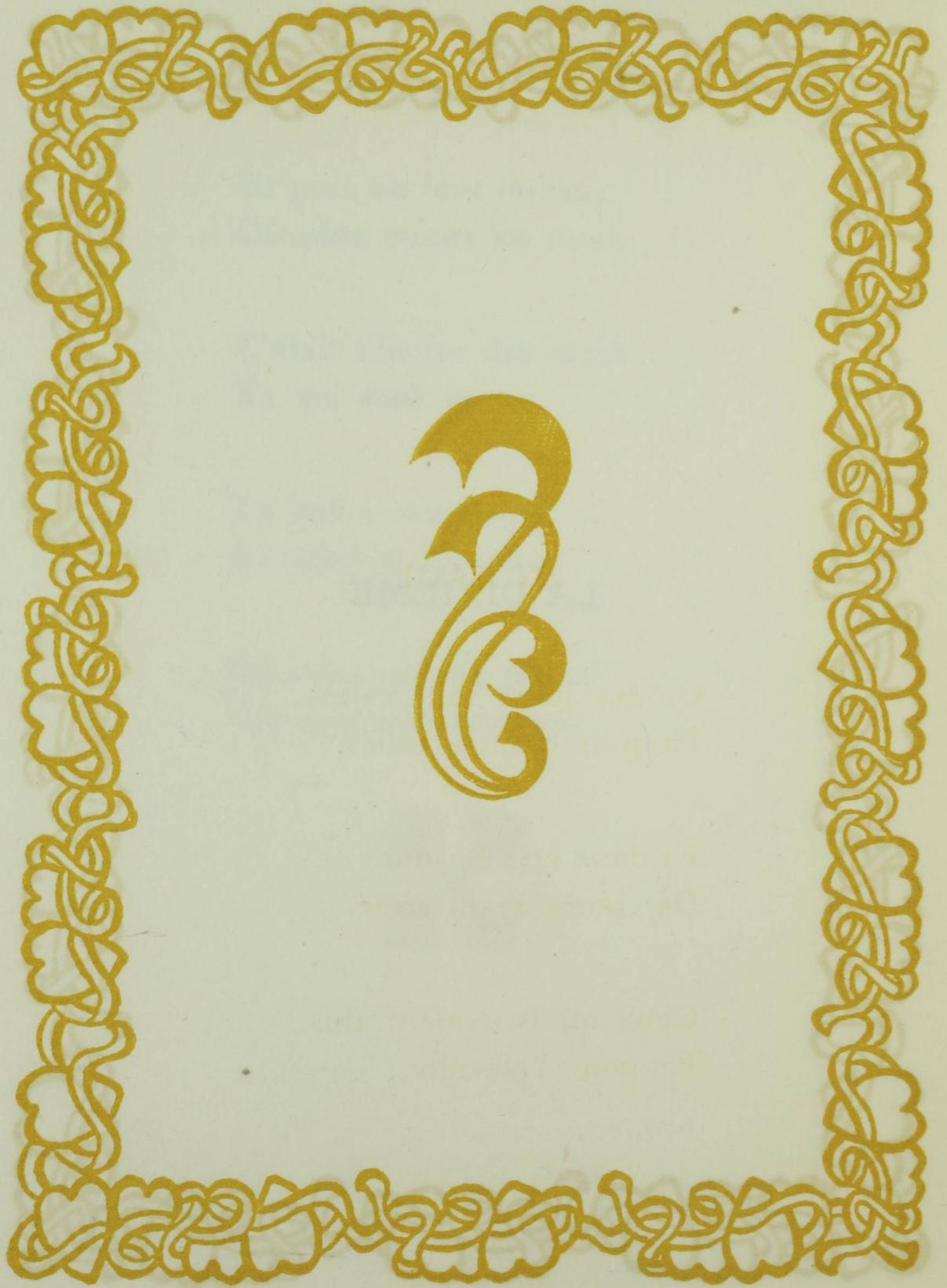
La nef a rencontré
Le récif et qui tue,

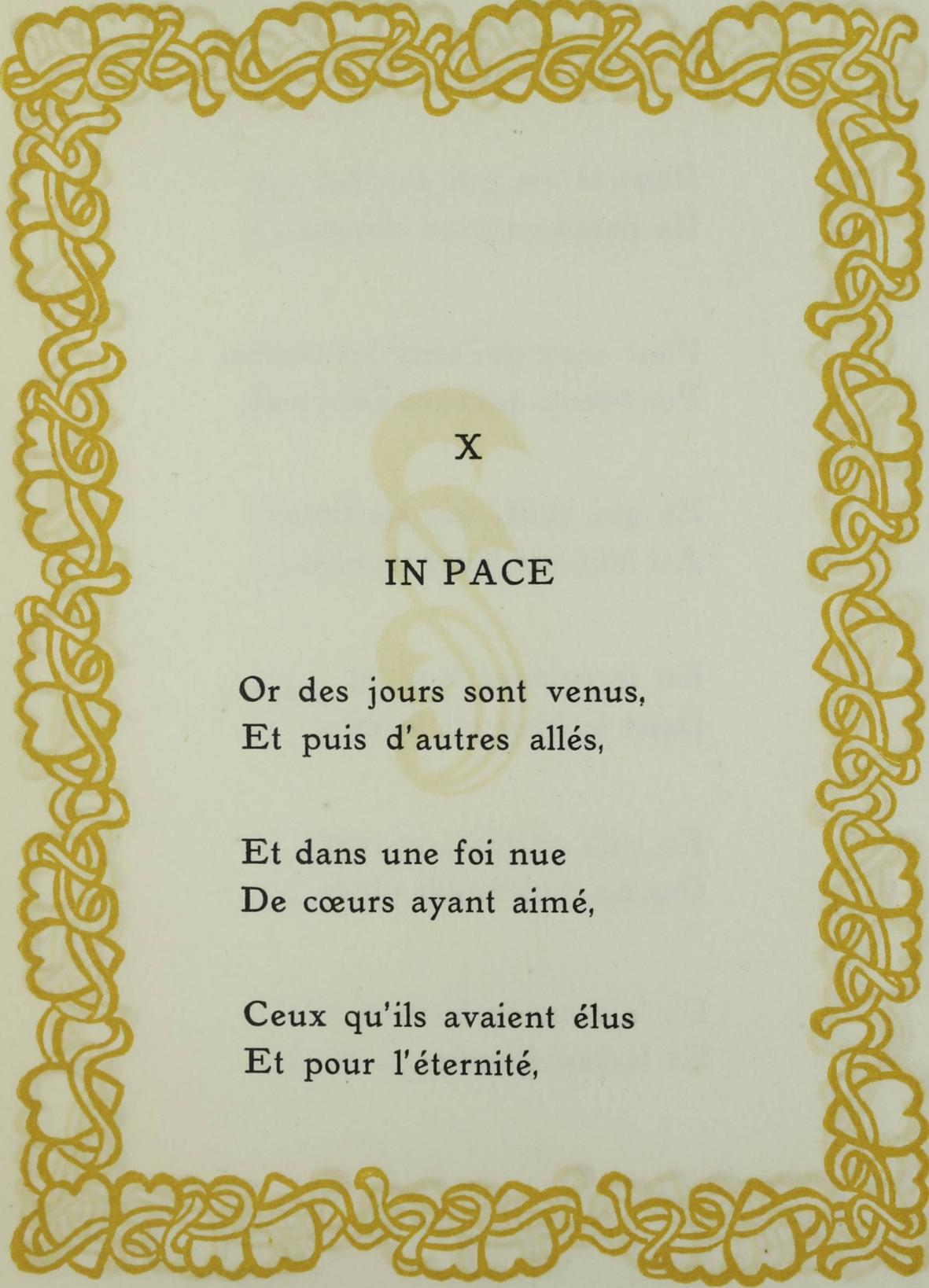
Et ceux qu'elle portait
Ne sont pas revenus.





LA DIXIÈME





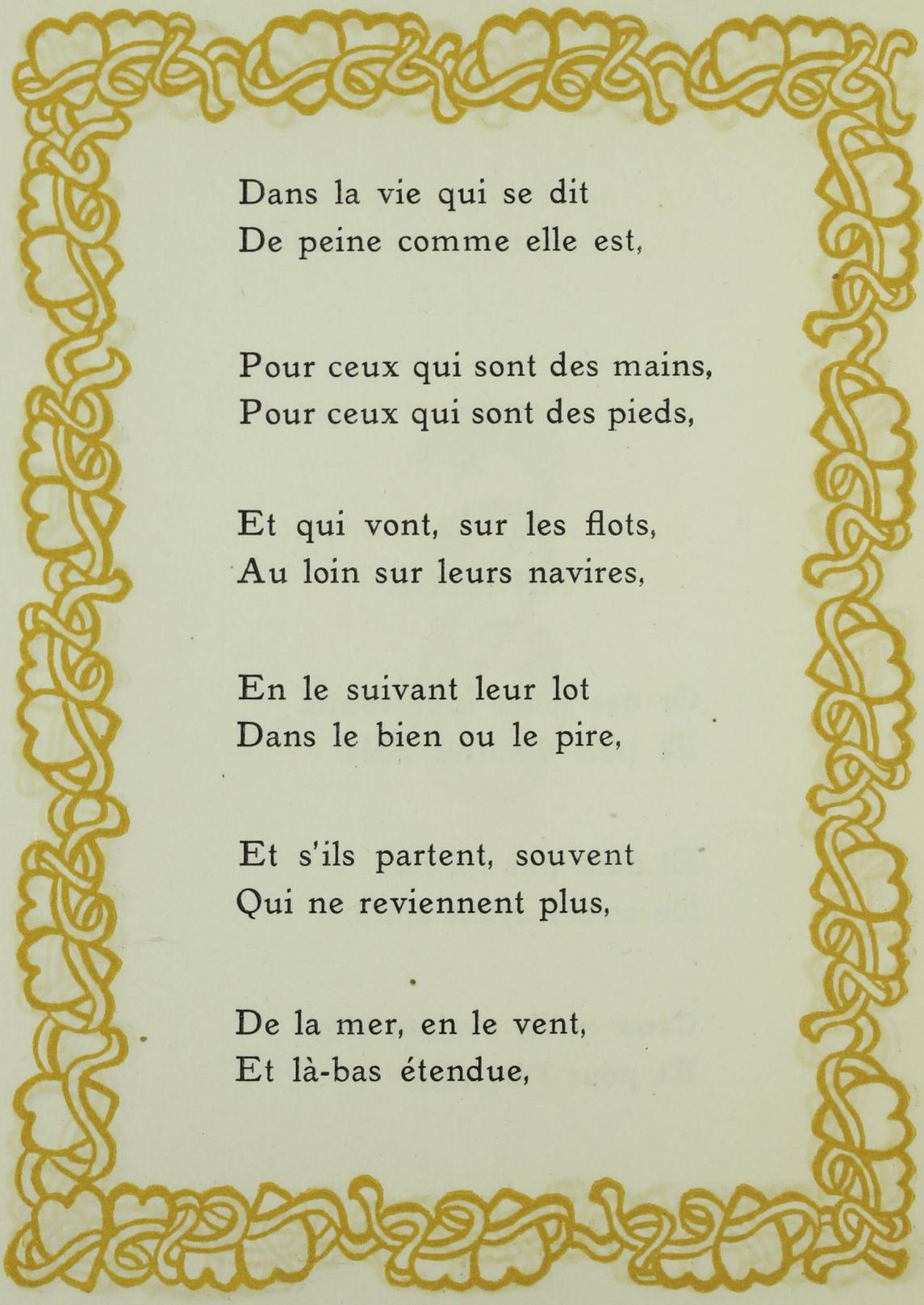
X

IN PACE

Or des jours sont venus,
Et puis d'autres allés,

Et dans une foi nue
De cœurs ayant aimé,

Ceux qu'ils avaient élus
Et pour l'éternité,



Dans la vie qui se dit
De peine comme elle est,

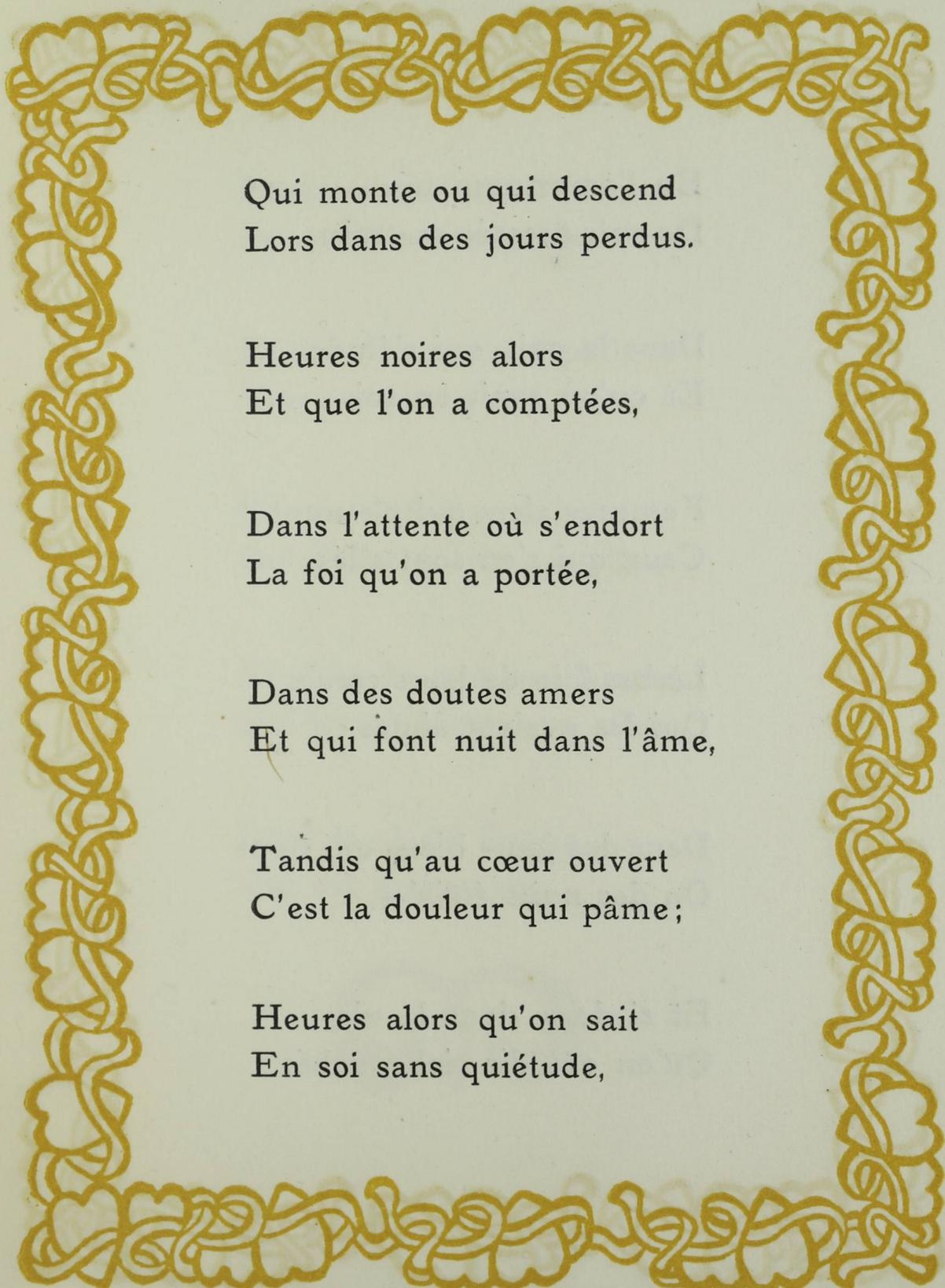
Pour ceux qui sont des mains,
Pour ceux qui sont des pieds,

Et qui vont, sur les flots,
Au loin sur leurs navires,

En le suivant leur lot
Dans le bien ou le pire,

Et s'ils partent, souvent
Qui ne reviennent plus,

De la mer, en le vent,
Et là-bas étendue,



Qui monte ou qui descend
Lors dans des jours perdus.

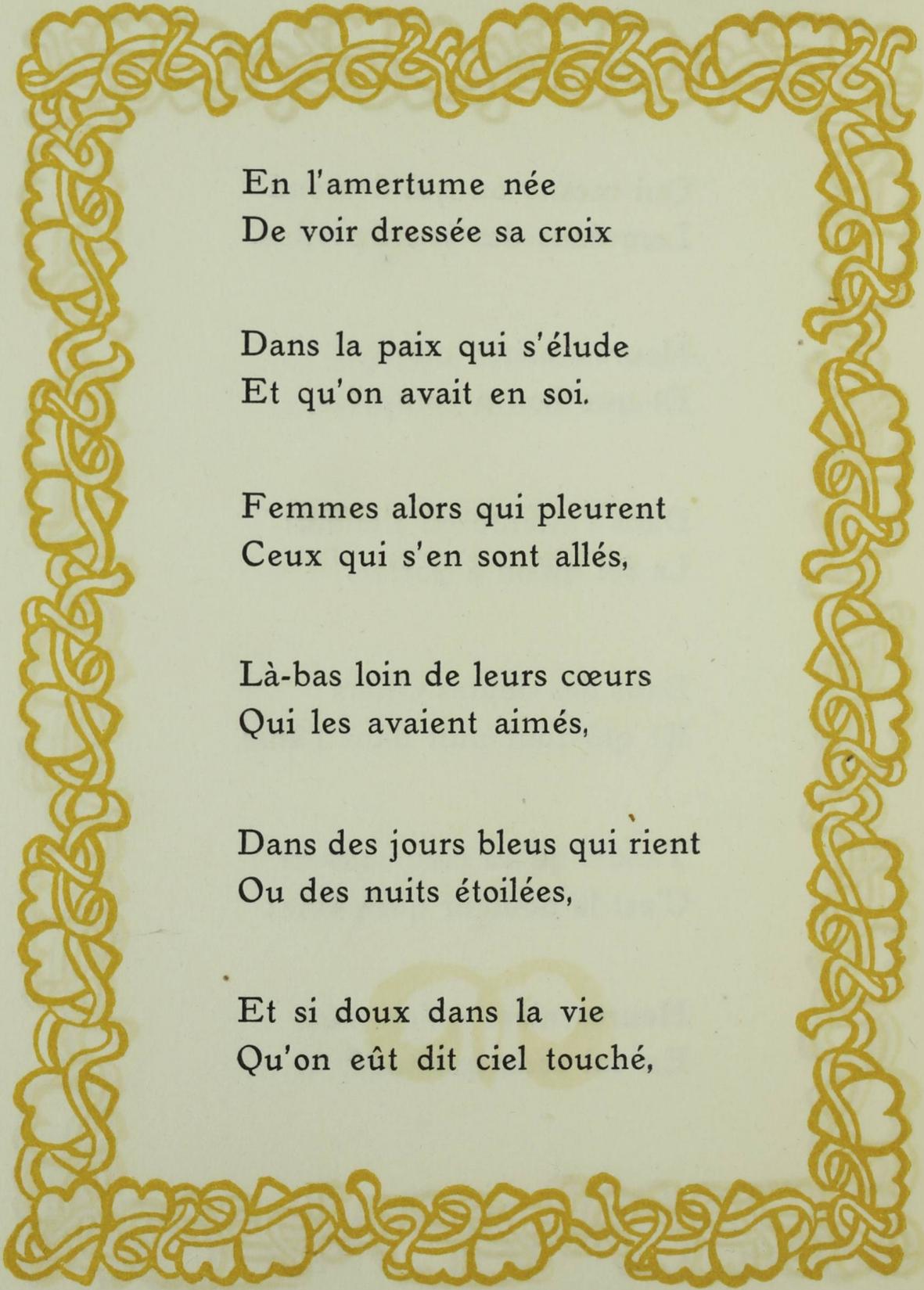
Heures noires alors
Et que l'on a comptées,

Dans l'attente où s'endort
La foi qu'on a portée,

Dans des doutes amers
Et qui font nuit dans l'âme,

Tandis qu'au cœur ouvert
C'est la douleur qui pâme;

Heures alors qu'on sait
En soi sans quiétude,



En l'amertume née
De voir dressée sa croix

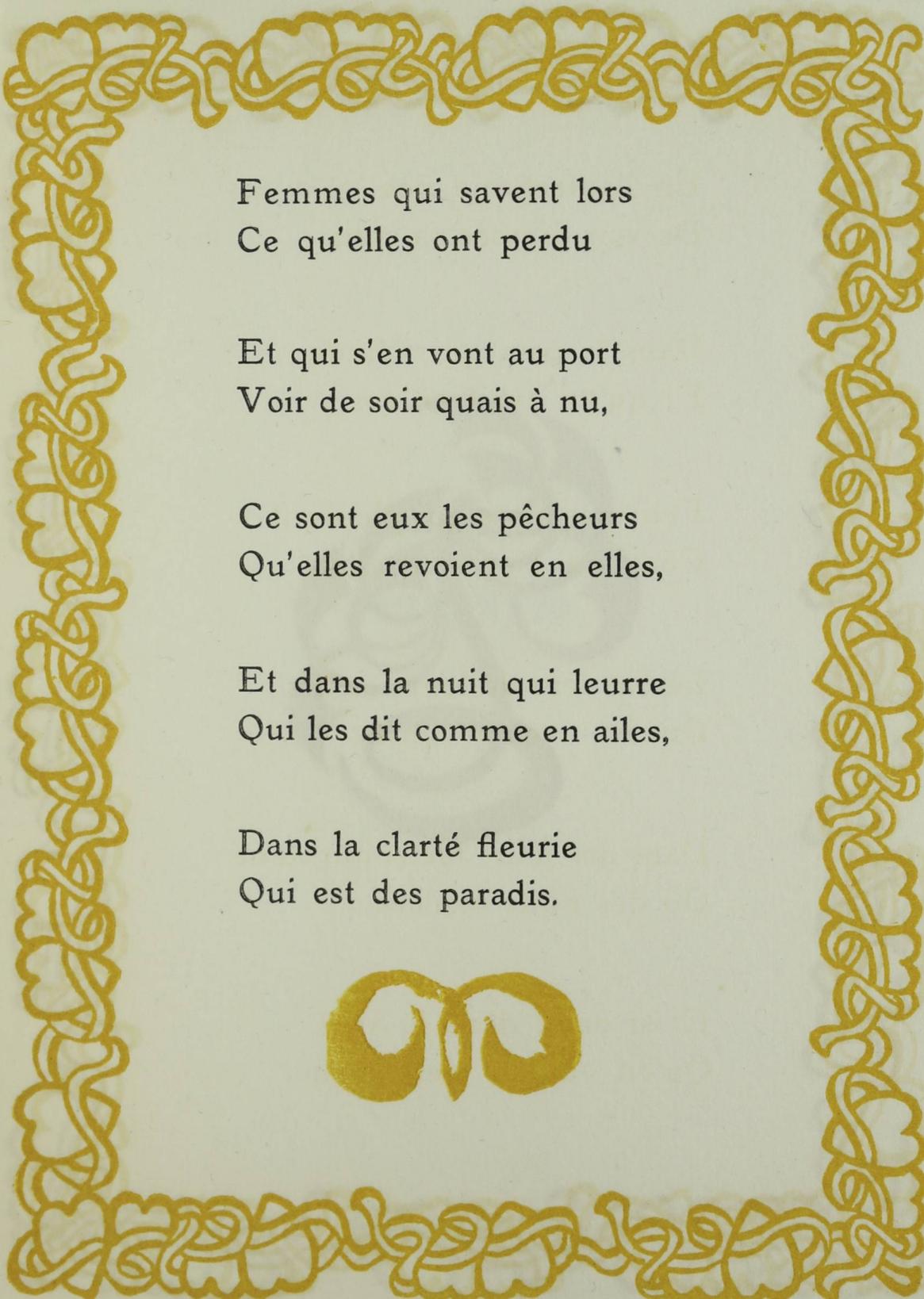
Dans la paix qui s'élude
Et qu'on avait en soi.

Femmes alors qui pleurent
Ceux qui s'en sont allés,

Là-bas loin de leurs cœurs
Qui les avaient aimés,

Dans des jours bleus qui rient
Ou des nuits étoilées,

Et si doux dans la vie
Qu'on eût dit ciel touché,



Femmes qui savent lors
Ce qu'elles ont perdu

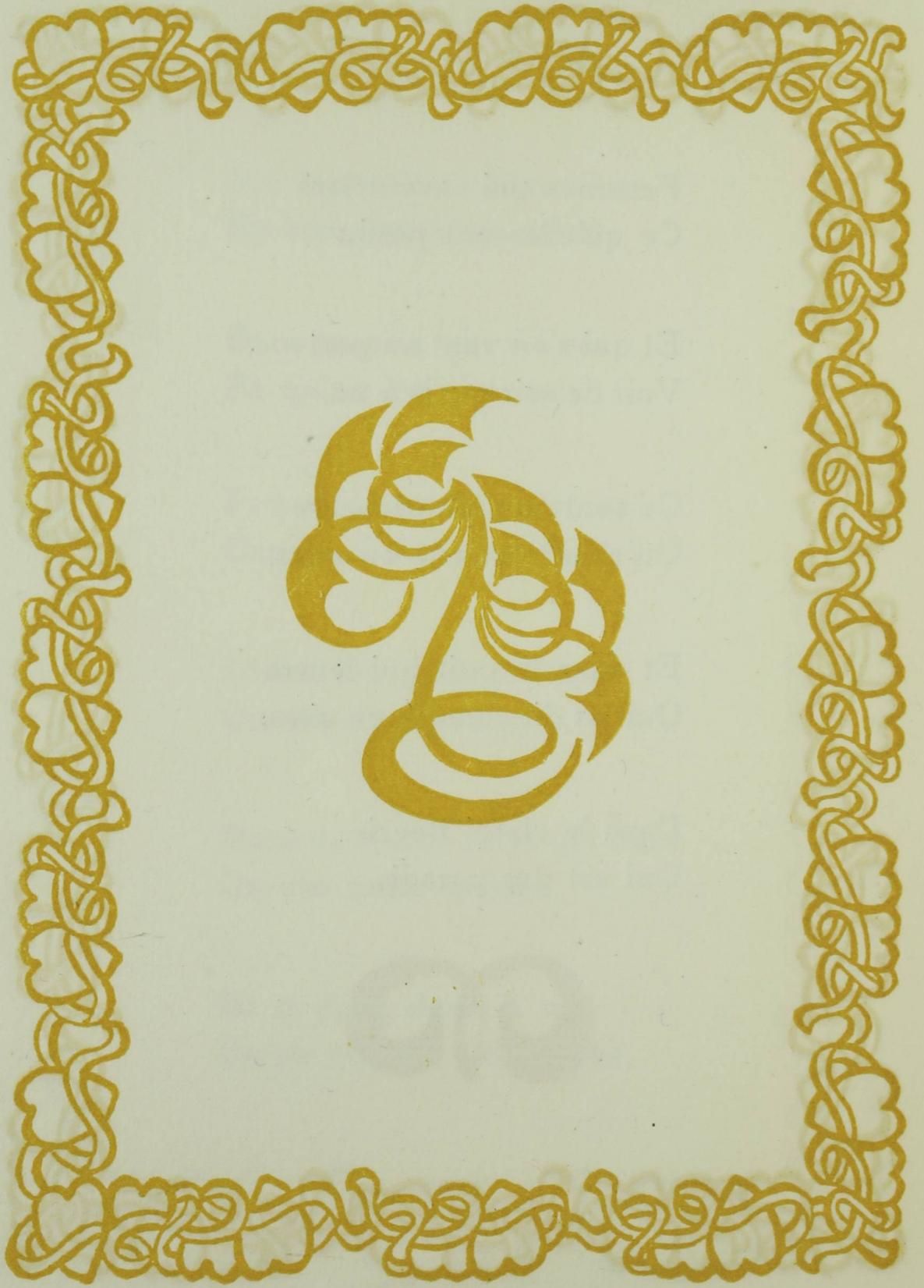
Et qui s'en vont au port
Voir de soir quais à nu,

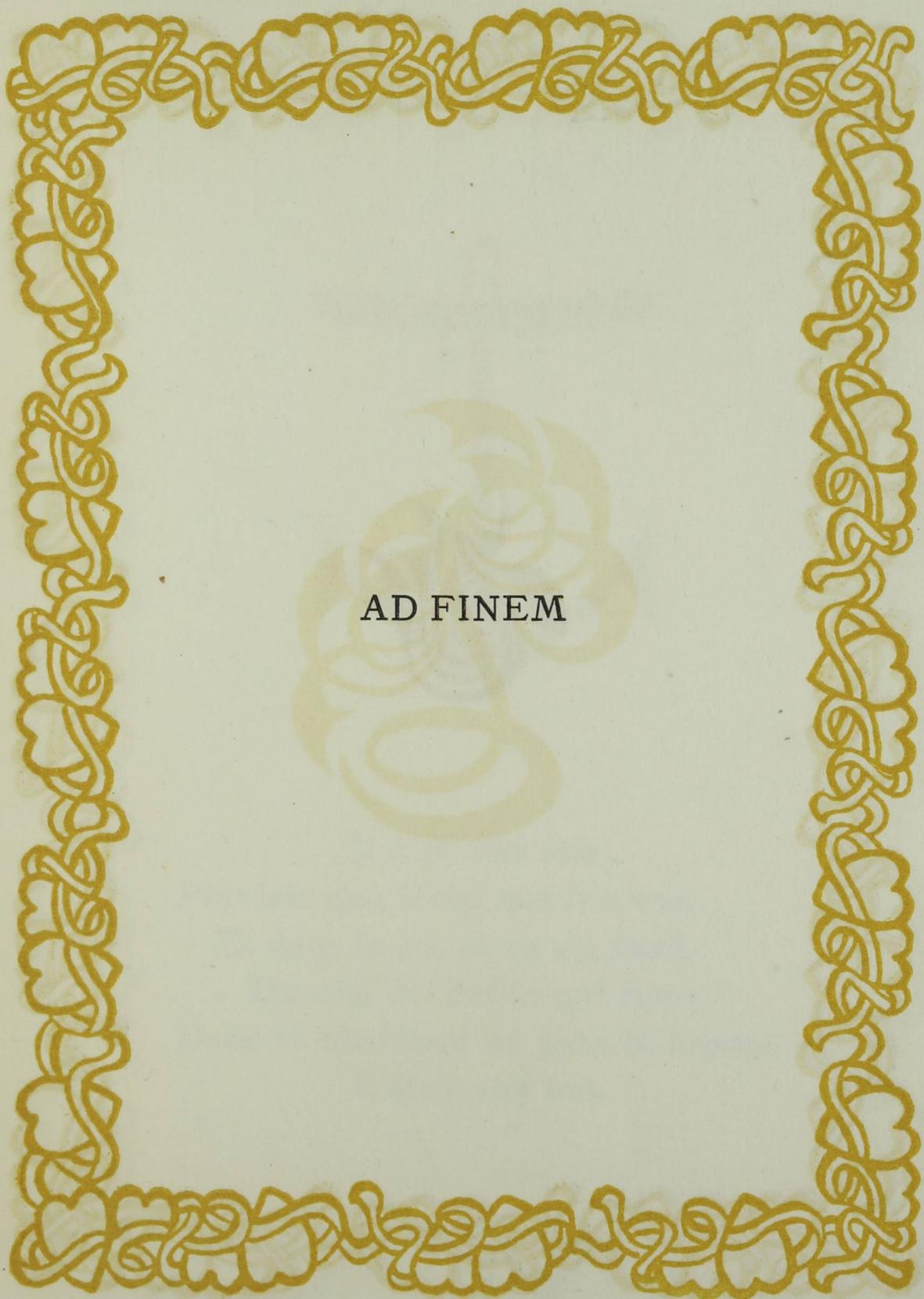
Ce sont eux les pêcheurs
Qu'elles revoient en elles,

Et dans la nuit qui leurre
Qui les dit comme en ailes,

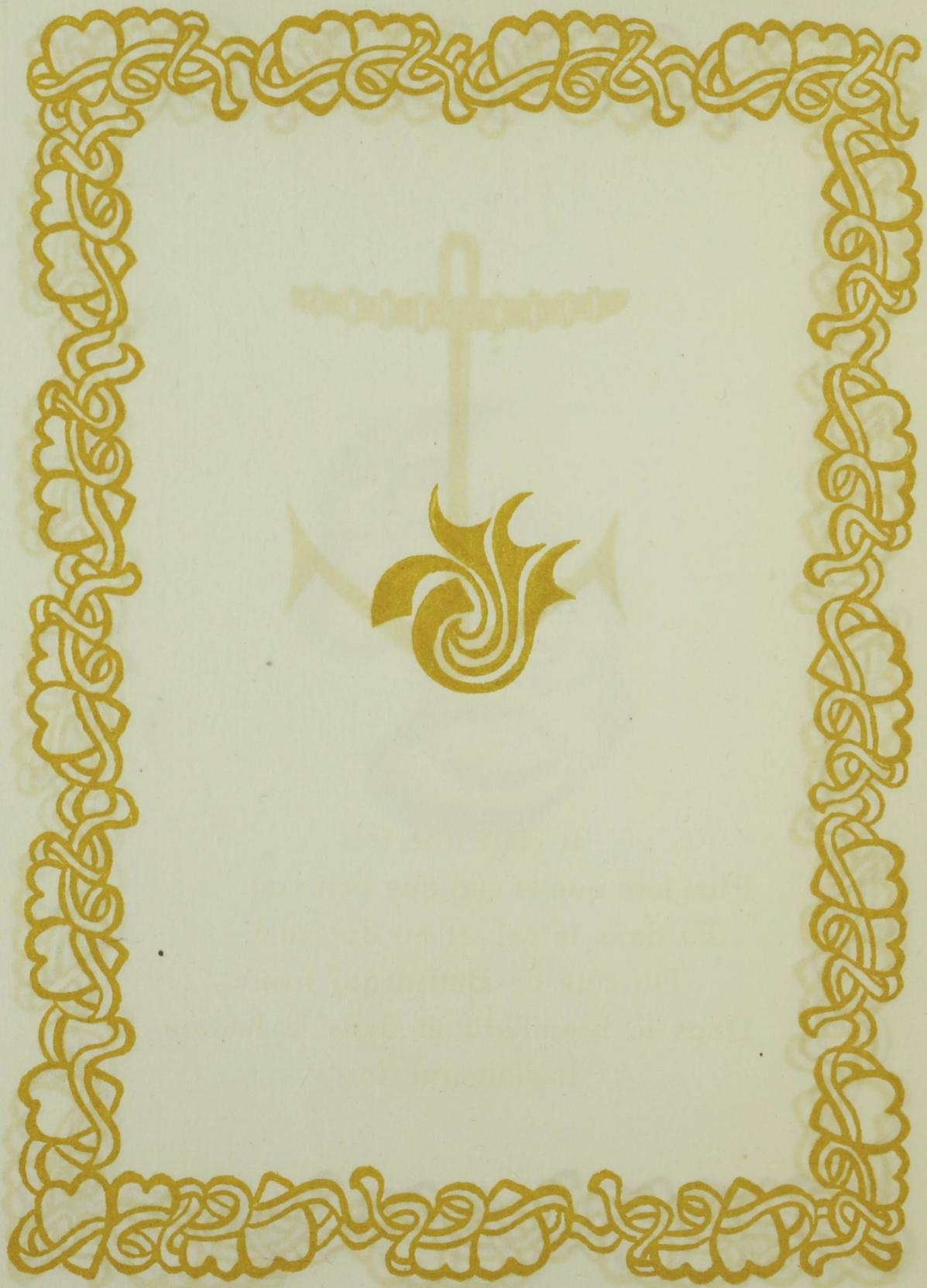
Dans la clarté fleurie
Qui est des paradis.





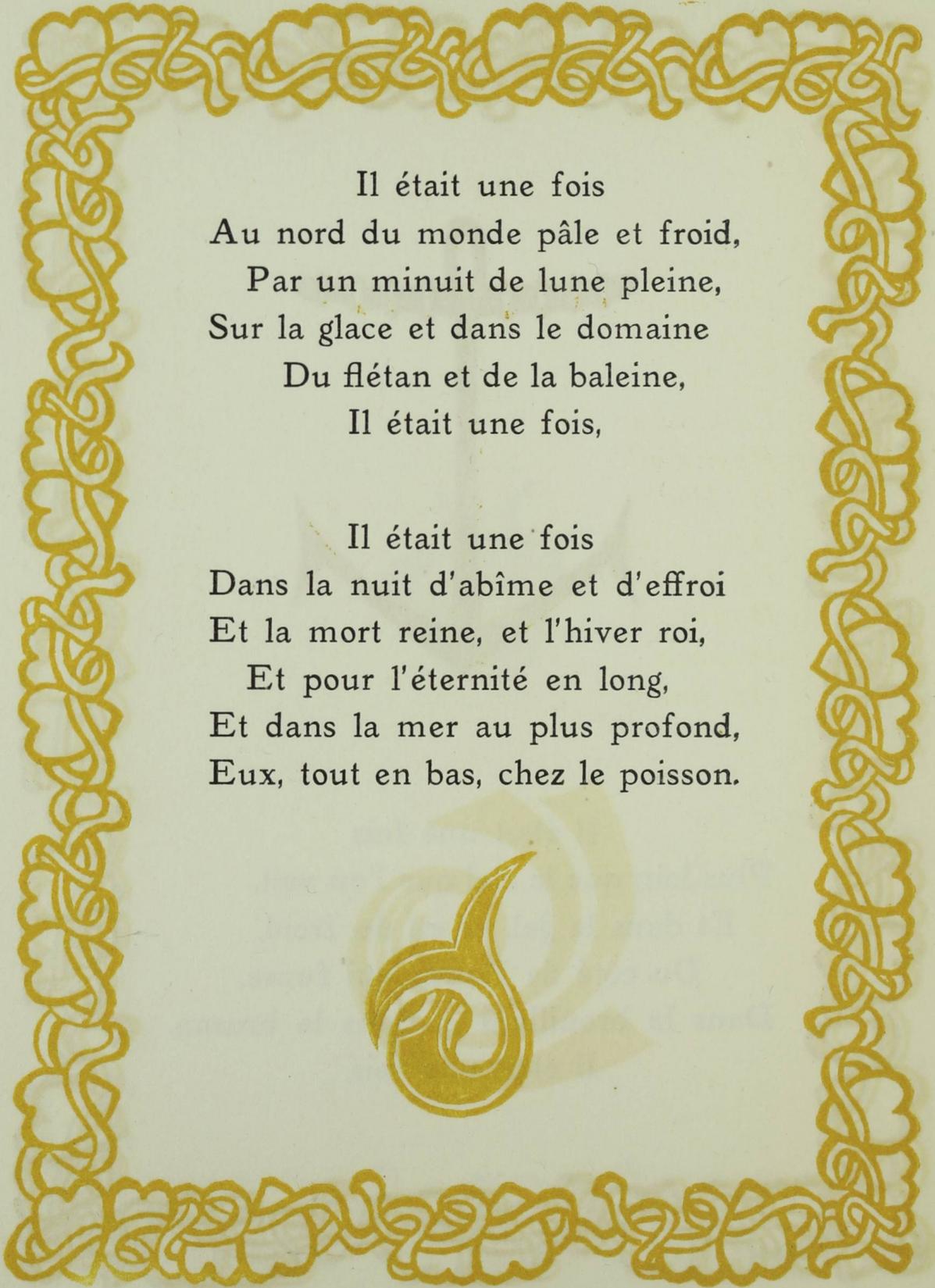


AD FINEM





Il était une fois
Plus loin que le ciel que l'on voit,
Et dans le gel, et en du froid,
Du côté de Baffin qui fume,
Dans le brouillard et dans la brume,
Il était une fois,



Il était une fois
Au nord du monde pâle et froid,
Par un minuit de lune pleine,
Sur la glace et dans le domaine
Du flétan et de la baleine,
Il était une fois,

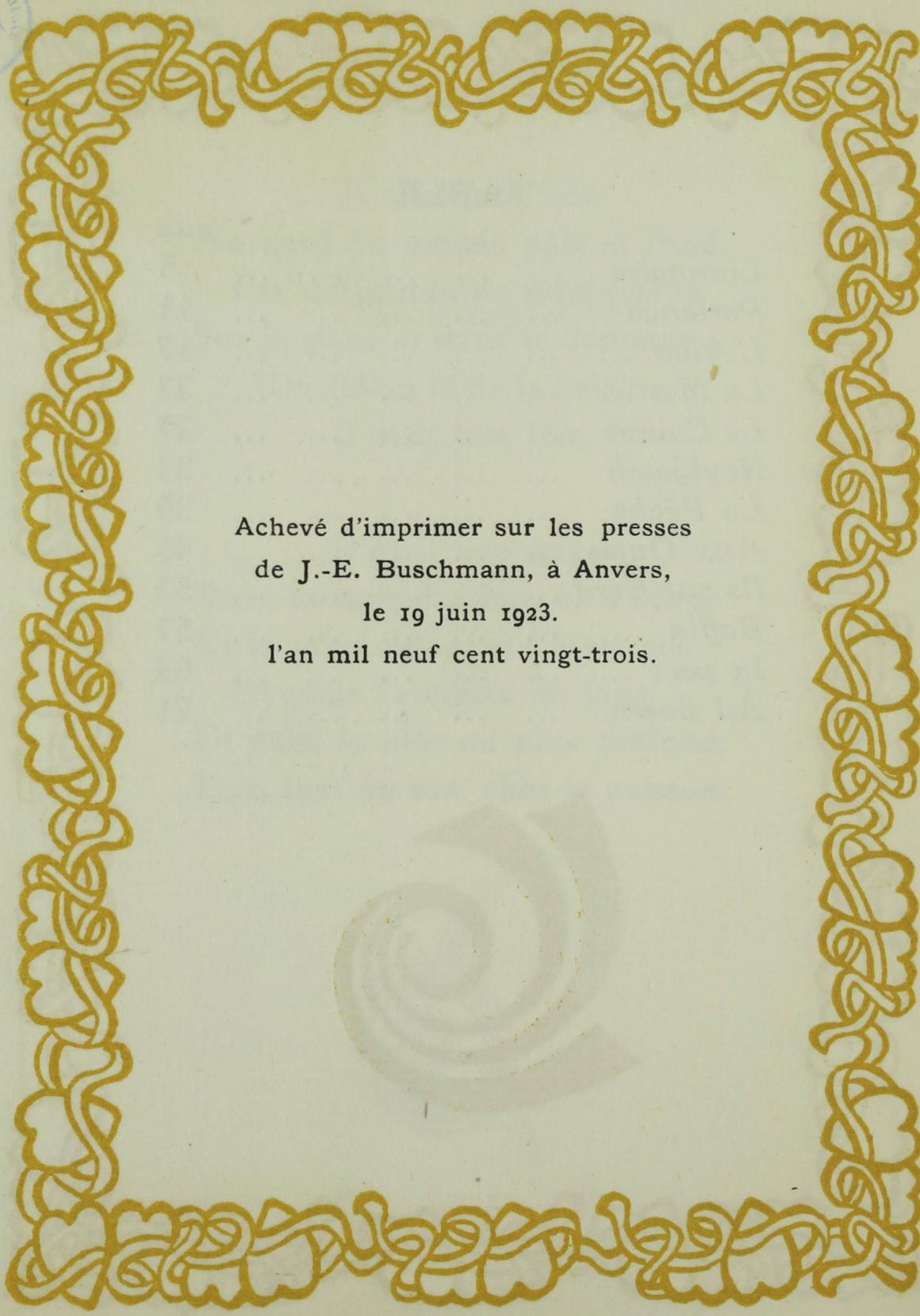
Il était une fois
Dans la nuit d'abîme et d'effroi
Et la mort reine, et l'hiver roi,
Et pour l'éternité en long,
Et dans la mer au plus profond,
Eux, tout en bas, chez le poisson.



TABLE

	PAGE
<i>Liminaire</i>	5
<i>Partance</i>	11
<i>L'Aller</i>	17
<i>La Mer</i>	23
<i>La Course</i>	27
<i>Reykjavik</i>	33
<i>La Pêche</i>	39
<i>Aux Quais</i>	45
<i>Ils ont Écrit</i>	53
<i>Baffin</i>	57
<i>In pace</i>	63
<i>Ad finem</i>	71





Achevé d'imprimer sur les presses
de J.-E. Buschmann, à Anvers,
le 19 juin 1923.
l'an mil neuf cent vingt-trois.



